

MAURICE LEUDET

NICOLAS II

Intime



Ouvrage illustré de très nombreuses gravures
d'après des originaux
et des documents photographiques



PARIS
F. JUVEN, ÉDITEUR
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10



Nicolas II Intime

PRÉFACE

La faveur avec laquelle a été accueilli le livre que j'ai écrit sur *Guillaume II intime* m'a décidé à présenter au public un ouvrage de documentation sur le Tsar de toutes s Russies.

C'est l'homme que je me suis avant tout proposé de faire connaître, car l'homme explique, chez Nicolas II, surtout, l'Empereur, le Chef d'un grand pays. Celui qui aime la vie simple, qui se complaît surtout dans les fêtes de famille, ne saurait être un ambitieux avide de conquêtes et de gloires guerrières. Jeune homme élevé dans des idées de justice et de liberté, il s'est épris de bonne heure d'un idéal : la paix du monde.

Lui, l'autocrate, à qui obéissent des millions de sujets, il a tendu loyalement la main à une grande république, la République Française, et a conclu avec elle une alliance, reposant, selon ses propres paroles, sur « le droit et l'équité ». A l'intérieur, il a encouragé tout particulièrement le grand travail du Transsibérien, et a secondé son ministre des Finances M. Witte, dans ses réformes financières.

. seul suffirait à illustrer son règne.

toast fameux prononcé à bord du *Pothuau* fut un

acte que la France, avec un juste orgueil, enregistra comme plein de promesses pour un avenir prochain.

Or, voici que tout à coup, au mois d'août dernier, le monde surpris, étonné, apprit, par la voie des journaux que le tsar Nicolas II désirait voir régler, dans une conférence internationale, la question des « armements excessifs » qui pèsent sur les grandes puissances et mettent en péril la paix générale.

Le *Messager officiel* publiait en effet, d'ordre de l'Empereur, la communication suivante, remise le 24 août à tous les représentants accrédités auprès de Sa Majesté.

Le maintien de la paix générale et une réduction possible des armements excessifs qui pèsent sur toutes les nations, se présentent, dans la situation actuelle du monde entier, comme l'idéal auquel devraient tendre les efforts de tous les gouvernements. Les vues humanitaires et magnanimes de Sa Majesté l'Empereur, mon auguste maître, y sont entièrement acquises. Dans la conviction que ce but élevé répond aux intérêts les plus essentiels et aux vœux légitimes de toutes les puissances, le gouvernement impérial croit que le moment présent serait très favoroble à la recherche dans la voie de la discussion internationale, des moyens les plus efficaces à assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable. et à mettre avant tout un terme au développement progressif des armements actuels.

Pénétrée de ce sentiment, Sa Majesté a daigné m'ordonner de proposer à tous les gouvernements dont les représentants sont accrédités près la Cour Impériale la réunion d'une conférence qui aurait à s'occuper de ce grave problème.

Cette conférence serait, Dieu aidant, d'un heureux présage pour le siècle qui va s'ouvrir; elle rassemblerait dans un puissant faisceau les efforts de tous les États qui cherchent sincèrement à faire triompher la grande conception de la paix universelle sur les éléments de trouble et de discorde.

Elle cimenterait en même temps leurs accords pour une consé-

cration solidaire des principes d'équité et de droit, sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples.

Cette proposition, qui, si elle devait être réalisée, libérerait en effet les grandes nations continentales d'un danger de guerre de plus en plus menaçant, méritait d'être accueillie partout avec sympathie. C'est ainsi, en effet, qu'elle l'a été par l'opinion. En France, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Italie, on a tout de suite rendu justice aux « intentions » du Tsar. Dans notre pays, toutefois, on a remarqué, avec raison, que la France ne pouvait souscrire à une proposition de désarmement, que si la question de l'Alsace-Lorraine était réglée conformément aux principes « d'équité et de droit » évoqués à la fin de la note impériale.

L'Allemagne, de son côté, a nettement déclaré, par ses journaux de nuances différentes, que le patrimoine légué par Guillaume Ier ne saurait faire l'objet d'une discussion internationale

C'est là que réside la grosse difficulté, la difficulté peut-être insurmontable. Car la question d'Alsace-Lorraine, contrairement à ce que pensent la plupart des étrangers, n'affecte pas seulement le sentiment national : de sa résolution dépend notre sécurité.

Nos amis les Russes l'ont compris, et les *Novosti*, dans un article que quelques-uns prétendent inspiré, déclarent qu'une compensation nous est due pour le « morceau de territoire qui a été enlevé au sol de la patrie ».

Cette compensation, ou plutôt ce compromis, notre confrère le trouve dans la neutralisation de l'Alsace-Lor-

raine, qui serait de nature à faire cesser l'antagonisme entre la France et l'Allemagne et réconcilierait les deux nations ennemies.

Je doute que ce compromis soit jamais accepté par l'Allemagne, et il n'est pas vraisemblable que le patriotisme français veuille se contenter d'une semblable solution, après les millions dépensés et les sacrifices consentis, en vue de reconquérir un jour deux provinces arrachées à notre sol contre tout « droit », contre toute « équité ».

Une autre proposition pourrait réunir les suffrages français, ce serait la consultation des deux provinces d'Alsace et de Lorraine. De leur vote dépendrait leur nationalité. Les Allemands les administrent depuis vingt-sept ans. Elles diraient si cette administration a changé leurs cœurs et leurs consciences, et quand elles auraient parlé, l'Allemagne et la France devraient respecter leur volonté.

Mais l'Allemagne repousserait cette proposition comme celle mise en avant par les *Novosti*. Le désarmement ne sera donc pas l'œuvre accomplie de demain. La note russe n'en fait pas moins très grand honneur au Tsar, qui mérite dès aujourd'hui le beau titre d' « Empereur de la Paix ».

Quant à l'homme intime, je suis sûr que ceux qui liront ce livre, l'apprécieront et le jugeront... un des meilleurs de l'époque contemporaine.

MAURICE LEUDET.

Septembre 1898.

NICOLAS II INTIME

I

L'Aïeul

Les événements marchent si vite à notre époque, l'actualité est tellement chargée — surchargée devrais-je dire — qu'on oublie vite les hommes et les choses. Il est rare aujourd'hui qu'on évoque en France le nom d'Alexandre II, le grand-père de Nicolas II. Et cependant ce souverain rendit à notre pays le plus signalé des services. Lorsque, en 1875, notre ambassadeur à Pétersbourg, le général Le Flô, sur l'ordre du ministre des Affaires Étrangères, alla dénoncer



Phot. Lévitzky.

S. M. l'Empereur Alexandre Ier

à Alexandre II le péril que faisait courir au monde en général et à la France en particulier la politique belliqueuse du prince de Bismarck, le Tsar lui répondit :

— Rassurez Decazes ; je vais à Berlin, j'y ferai connaître formellement, mon désir de voir la paix générale maintenue. On ne peut vous faire la guerre sans raison, et vous n'en donnez pas. Si l'Allemagne vous attaquait, elle commettrait la même faute que Napoléon en 1810, et ce serait à ses risques et périls.

Effectivement, la semaine suivante Alexandre II était à Berlin et dès le lendemain de son arrivée, les bruits de guerre avaient cessé. L'empereur Guillaume Ier, après un long entretien avec son impérial neveu, l'avait assuré que la paix ne serait pas troublée par l'Allemagne.

La mère du Tsar était la sœur du roi Frédéric-Guillaume IV, plus tard empereur allemand sous le nom de Guillaume Ier, car ces liens de famille et aussi une grande estime, une grande sympathie réciproques influèrent certainement sur la politique des deux empires ; cependant on ne sacrifie jamais à des sentiments de famille les intérêts primordiaux de la Russie. La preuve qu'il en donna en 1875 fut éclatante.

Alexandre II garda toute sa vie l'empreinte d'une éducation très soignée. Le poète Joukowski, notamment, s'était efforcé de développer les sentiments généreux du fils de Nicolas Ier. L'allemand Mœrder de son côté, en lui enseignant l'histoire, lui avait inspiré l'horreur de la guerre. Sur ce dernier point il ne ressembla pas à son père et s'il dut un jour tirer l'épée, ce fut sous la pression

de l'opinion, alors que la guerre contre la Turquie était encore considérée en Russie comme la guerre sainte. La vie de manœuvres, de parades, que son père lui faisait mener ne lui plaisait point. Il était d'ailleurs souffrant, ou plus tôt souffreteux dans ses jeunes années, et lorsqu'il fut envoyé en voyage pour se reposer et se distraire, il ne cacha pas sa joie. C'est au cours de ce voyage qu'il s'arrêta à la cour de Hesse-Darmstadt. Il en revint fiancé avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II, qui devint sa femme peu de temps après.

Empereur à idées libérales, son perpétuel souci fut d'améliorer la situation de ceux qui souffrent, que la destinée accable. Il favorisait l'établissement d'institutions de prévoyance, de secours mutuels et il eut le téméraire courage d'affranchir les serfs, malgré la ferme opposition de son entourage. D'une extrême bonté, il savait toujours affirmer aussi son caractère. Il se rendait compte aussi qu'il devait l'exemple du travail à son peuple.

De haute taille, l'air imposant, majestueux, comme la plupart des Romanoff, il ne pensait pas que son devoir consistât seulement à assurer les bases du trône de ses pères. Il devait à tous la justice et la liberté, la liberté n'étant pas une marâtre qu'il fallait combattre.

Ce Tsar, qui ne demeura jamais inactif, avait l'habitude de se lever de très bonne heure. Une fois habillé, il allait faire une promenade hygiénique avec son chien. Il marchait très vite et à grands pas devant le palais, aspirait l'air à pleins poumons, puis rentrait et après avoir avalé une tasse de thé et mangé quelques tartines de beurre, se met-

tait au travail. A une heure, avait lieu son second repas. A deux heures, il sortait avec sa femme ou sa fille, mariée depuis au duc d'Edimbourg, et se promenait dans le Jardin d'Été. A trois heures, il était de nouveau dans son cabinet de travail jusqu'au soir.



Phot. Lévitzky.

S. M. l'Empereur Nicolas Ier.

Après le dîner, il se rendait très souvent au théâtre, et aimait surtout à entendre les artistes français au théâtre Michel. Là, comme ailleurs, il portait le costume militaire, la capote grise et la croix de Saint-Georges sur l'habit et aussi les aiguillettes d'aide de camp de son père dont il ne voulut jamais se séparer.

Il fumait rarement et seulement des cigarettes russes. Sa sobriété était d'ailleurs connue, il mangeait et buvait peu. Cependant un bruit malveillant s'était répandu, repré-

sentant le souverain russe comme un homme d'une intempérance exagérée.

Une anecdote qu'aimait à conter à ce sujet Alexandre II est trop frappante, pour que je ne la reproduise pas.

Un jour, on vint annoncer au Tsar qu'un paysan, venu de fort loin et à pied, demandait à lui parler personnellement. C'est en vain que les officiers de service avaient tenté de l'éconduire. Il avait insisté, disant et répétant : « Je veux parler à notre père, et je puis le sauver. »



Phot. Lévitzky.
S. M. l'Empereur Alexandre II

En présence de cette mystérieuse insistance, l'Empereur donna l'ordre qu'on fît monter ce paysan dans son cabinet. Au bout d'une demi-heure de conversation, le Tsar faisait monter un aide de camp et on donnait l'ordre d'accompagner son interlocuteur et de lui faire remettre une somme d'argent assez importante. Puis

entrant dans une salle où attendaient des personnages de la Cour, il éclata de rire.

— Savez-vous, messieurs, leur confia-t-il, ce que m'a raconté le brave homme qui sort de mon cabinet? Il s'est jeté à genoux et m'a dit : « O Père, nous savons tous, dans mon village, que tu aimes à boire d'une façon immodérée et jusqu'à perdre la raison pendant plusieurs jours; voici un breuvage qui, tout en te permettant de continuer à boire beaucoup, t'empêchera de ressentir les incommodités qui en résultent pour tout le monde. »

— J'ai eu toutes les peines du monde, ajoutait l'Empereur, à lui expliquer que je n'avais pas l'habitude de m'enivrer, il a voulu me laisser sa petite bouteille et est parti avec la conviction que je m'en servirais.

Ayant horreur des jeux de hasard, il aimait à faire sa partie de whist ou de piquet avec le prince Tolstoï et le comte Adelberg : comme enjeu, on faisait une mise maximum de 20 kopecks par fiche. Lorsqu'il avait une heure de libre dans la journée, il rendait visite aux collectionneurs de tableaux et il lui arrivait assez souvent d'acheter des toiles — toiles de maîtres ou surtouts dont il ornait les palais impériaux.

Au point de vue politique, j'ai marqué ses tendances libérales. J'ajoute qu'il admirait beaucoup la constitution anglaise. Il dit un jour : « Je n'hésiterais peut-être pas à donner à mes sujets un Parlement, si je pouvais mettre, sans faire rire, sur la tête des Présidents, la fameuse perruque du chancelier d'Angleterre et du speaker. »

S'il fut plus un penseur qu'un soldat, s'il savait le prix

que coûte quelquefois là gloire des armes, il n'en reconnaissait pas moins la nécessité pour l'empire russe d'avoir une armée forte, prête à toutes les éventualités, et le souvenir respectueux de son père lui aurait défendu de porter atteinte à l'esprit militaire et au prestige excercé par l'uniforme. « Tant que je vivrai, déclara-t-il un jour, je maintiendrai ici l'aspect de nombreux uniformes. Vous ne savez pas que quand je suis né, mon père a placé, comme un symbole, son manteau militaire sur mon berceau. Je suis né dans un uniforme — je mourrai dans un uniforme. »

C'est ainsi, en effet, qu'il est mort, victime d'un attentat odieux. Lorsque la première bombe eut éclaté, l'épargnant miraculeusement, le général Dvorjewski, maître de la police, s'empressa auprès de lui, l'adjurant de prendre place immédiatement sur son traîneau. Mais l'Empereur pensa aux autres avant de penser à lui-même; plusieurs personnes avaient été grièvement atteintes.

— Ma place est à côté des blessés, répondit Alexandre II en se dirigeant vers une dizaine d'hommes étendus sur la neige, rouge de leur sang.

Et quand la seconde bombe l'eut atteint mortellement, et qu'agonisant dans d'atroces souffrances il fut transporté dans le traîneau du général Dvorjewski, ses premières paroles furent pour le capitaine Koulébiakine, agenouillé près de lui et soutenant son corps tout meurtri :

— Tu es blessé, mon pauvre Koulébiakine? que Dieu te garde!

Nulle plainte ne s'échappait des lèvres du souverain.

— Mon fils! où est mon fils? demanda-t-il encore dans un suprême effort.

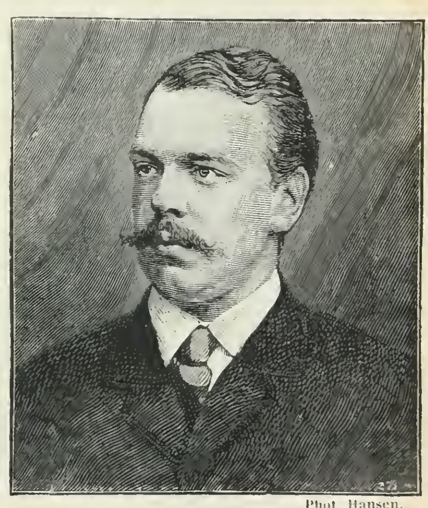
Et il rendit le dernier soupir.

Drame vraiment horrible, mais où s'immortalisa l'héroïsme du grand-père de Nicolas II.

II

Alexandre III et le Tsarevitch

L'empereur Alexandre III arrivait au trône dans des circonstances particulièrement difficiles. A l'intérieur, les nihilistes, profitant de certaines concessions libérales du dernier règne, semblaient vouloir terroriser le pouvoir, afin de lui arracher un régime de liberté qui, à ce moment, eût produit les plus désastreux effets. A l'extérieur, la Russie avait été le jouet de l'Allemagne. La guerre contre la Turquie, qui avait ajouté de nouveaux lauriers aux armes russes, n'avait pas eu le résultat espéré : la prise de Constantinople. La Russie avait été arrêtée au seuil du Bosphore par la politique de lord Beaconsfield qui avait



Phot. Hansen.

S. M. l'Empereur Alexandre III à 20 ans.

obtenu le puissant appui deM. de Bismarck. Alexandre III réussit, durant son règne, à détruire le nihilisme et à faire de son pays l'arbitre de la paix, en rompant ouvertement avec l'Allemagne et en jetant les bases de l'alliance franco-russe que son fils Nicolas II devait proclamer solennellement. Ce sont là deux bienfaits que la Russie et la France n'oublieront pas.

Qui ne se souvient de la réception de nos marins à Cronstadt par Alexandre III, des témoignages multipliés de sympathie qu'il accorda à la France? L'histoire les a déjà enregistrés, et je ne puis ici que les évoquer. Mais il me paraît nécessaire de fixer quelques traits de l'Empereur intime, dont le fils suit à la lettre la politique sage et prudente en même temps que ferme.

Alexandre III avait la taille d'un géant, mais d'un géant « doux », comme ont eu soin de l'écrire ou de le dire tous ceux qui l'ont approché. La Nature l'avait doué d'une force physique extraordinaire. Son âme était aussi belle que son corps était puissant. Elle était pleine de pitié pour les souffrances humaines, et tout en travaillant au développement de son pays, la grande, la principale préoccupation de l'Empereur était de maintenir la paix avec l'honneur. L'éducation qu'il avait reçue de sa mère lui avait inculqué en quelque sorte les principes d'humilité, de générosité et de grandeur d'âme dont il fit les principes de sa vie. Son frère aîné qui mourut à Nice, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, put dire, sans exagération, quelques jours avant sa fin : « L'empire n'aura pas à me regretter : celui qui montera

un jour sur le trône à ma place a une âme si loyale et si pure, qu'on la voit au fond de son regard droit, ferme et clair comme le cristal de roche. »

En 1866, Alexandre III était fiancé à une des filles du roi de Danemark, Christian IX, et de la reine Louise, la princesse Sophie-Frédéric Dagmar. Cette princesse jouissait déjà à la Cour de Russie d'une grande réputation de bonté et de charme, et à la Cour danoise, elle était adorée pour ses qualités de cœur et d'esprit. De bonne heure, elle parlait le russe et le français, en même temps que l'allemand. Mais la langue allemande, qu'elle possédait d'ailleurs admirablement, lui était odieuse, depuis que la Prusse avait attaqué le petit Danemark, sans droit et sans justice. Elle se servait plus volontiers du français ou du russe. Cette haine de l'Allemagne ne fut pas sans influence sur l'esprit de son impérial époux, et ne contribua pas peu à lui conquérir en France d'unanimes sympathies.

M. Flourens qui a été reçu par Alexandre III au Palais d'Hiver, et qui a contribué pour une grande part au rapprochement de la France et de la Russie, rapporte une anecdote piquante au sujet de ce mariage. C'était pendant les fiançailles. Un diplomate russe était allé porter à Copenhague une caisse de présents pour la princesse Dagmar. Sa mission remplie, il fut chargé par le Roi de Danemark d'emporter à Pétersbourg la réponse de la princesse, qui adressait au Tsarevitch deux paniers, contenant, l'un un rayon de miel, l'autre un chien. Mais en route, un drame se passa. Un des paniers se rapprocha de l'autre,

et le contenu de l'un se trouva complètement mangé.

Lorsque la future Impératrice quitta Copenhague pour se rendre à Cronstadt, un poète danois, qui assistait au départ, avait dit : « Les larmes de la séparation se changeront en perles ; dans la couronne nuptiale qui t'attend, se cache la couronne impériale du plus grand pays du monde. »



Phot. Carl Sonn.

S. M. l'Empereur Alexandre III à 35 ans.

Le mariage fut célébré le 28 octobre 1866.

Les jeunes époux firent de Gatchina leur résidence favorite. Au Palais d'Hiver, à Pétersbourg, ils ne passaient que trois mois de l'année environ. C'est là qu'avaient lieu et qu'ont lieu encore les fêtes officielles. La Cour de Péters-

bourg n'a pas cessé de briller par son élégance et par ses galas magnifiques. Mais Alexandre III et l'impératrice Dagmar ont toujours préféré à ces galas les petites soirées du palais Anitchkoff où, seuls, étaient invités les intimes du Tsar et de la Tsarine. La musique et les arts y tenaient une grande place, et Alexandre III, dans ses courts moments de loisir, les présidait. Dans les concerts d'amateurs, le Tsar, un « passionné du cornet à pistons », faisait volontiers sa partie d'instrumentiste. Quand on jouait des comédies de salon, il n'était pas rare de voir les grands-ducs remplir des rôles. Quant à l'Impératrice, elle égayait toutes les soirées par son esprit primesautier, et sa noble distinction opérait des merveilles. Adorant la danse, elle orga-



Phot. Danilsen

S. M. l'Empereur Alexandre III à 40 ans.

nisait souvent de petits bals; il était rare qu'elle manquât une valse,

Les plaisirs ne la détournaient jamais, d'ailleurs, de ses devoirs de mère qu'elle considéra toujours comme les premiers. L'éducation de ses enfants la préoccupait avant tout. Je réserverai un chapitre spécial à l'éducation du Tsarevitch ; mais, dès à présent, je crois intéressant de définir le caractère général de cette éducation. Les enfants du Tsar ne pouvaient être envoyés dans des Universités, comme le fut en Allemagne Guillaume II ; mais les professeurs les plus distingués ont toujours eu le soin de leurs études, la mère étant le premier éducateur, celui qui a le contrôle et la direction supérieure. Personne ne fut plus jaloux de cette direction que l'auguste épouse d'Alexandre III. L'influence légitime des maîtres ne devait en aucun cas dominer l'autorité paternelle ou maternelle. Aussi, aucun des professeurs spéciaux des jeunes grands-ducs n'avait-il, sur ses élèves, une influence prépondérante. Ils alternaient entre eux pour leurs leçons. Tel jour était réservé au précepteur de langue française, tel autre au précepteur de langue anglaise ou de langue allemande. L'Impératrice se chargeait de faire répéter les leçons dans chacune des langues. Elle parlait également bien le français, l'anglais, l'allemand et le russe, elle était versée dans toutes les littératures étrangères et habituait ses enfants à la lecture des belles choses. Pas plus qu'Alexandre III, elle n'avait l'amour de la guerre; mais elle ne perdait pas le souvenir des malheurs de sa patrie d'origine, ni de l'autre patrie, sœur de celle-ci et sœur

aussi de la Russie, j'ai nommé la France. En un mot, elle professait une horreur profonde pour le droit méconnu, ce droit dont Nicolas II, son fils, devait plus tard se déclarer solennellement le défenseur. Quant à la France, elle ne cessait de l'exalter devant les siens et de plaider sa cause. L'alliance franco-russe doit beaucoup à la continuité de ses efforts. D'une nature éminemment charitable et généreuse, on la voyait, et on la voit encore, visiter les hôpitaux, apporter ses consolations morales et son aide matérielle, partout où il existe des misères à atténuer et des souffrances à soulager. Ses cinq enfants, Nicolas Alexandrovitch, aujourd'hui Nicolas II, Georges et Michel, les grandes-duchesses Xénie et Olga ont été élevés dans le respect et dans l'amour des humbles.

Alexandre III partageait les vertus de l'Impératrice. Son pouvoir autocratique ne l'empêchait ni d'être juste ni d'être bon, et par la bonté qui n'excluait pas la fermeté et la décision, il s'était promptement attiré l'amour de son peuple. Pacifique et humain, il sut faire la guerre en héros, lorsqu'en 1877 la Russie entra en lutte avec la Turquie.

Sa sympathie pour la France datait de loin. Il la témoigna à un moment où nous étions vaincus, en 1870, alors que l'Europe assistait impassible à nos désastres. Dans son entourage, il avait, pendant la guerre franco-allemande, absolument interdit l'usage de la langue allemande. Il n'était permis de parler devant lui que le français ou le russe. Quiconque prononçait un mot d'allemand devait payer une amende de cent francs. Un jour, le Tsar Alexandre II vint le voir et commença ainsi : « Guten Morgen,

mein Sohn! — Bonjour, mon fils ». Puis, se souvenant de la décision prise par son fils, il lui tendit 100 francs.

Le palais de Gatchina, situé à 44 kilomètres de Pétersbourg, était un des palais préférés d'Alexandre III. C'est là que le Tsar actuel Nicolas II passa une partie de sa jeunesse. En dehors de l'instruction qui était donnée à ses enfants, Alexandre III estimait avec juste raison que leurs muscles devaient être développés en même temps que leur intelligence : à Gatchina, une gymnastique complète avait été organisée et, chaque jour, Nicolas et son frère se livraient à des exercices de trapèze ou de barre fixe sous les yeux de leurs parents. Souvent la conversation en famille avait lieu en français, le Tsar et la Tsarine voulant que cette langue fût parlée par leurs enfants aussi facilement que le russe. Le Tsar Alexandre III attachait une importance énorme à l'étude des langues vivantes, et se préoccupait surtout du côté pratique d'instruction. Il apparaissait visiblement



Phot. Danilsen.
S. M. l'Empereur Alexandre III à 45 ans.



Phot. Levitzky.

La famille Impériale :

S. M. l'Impératrice Alexandrovna. S. M. Nicolas II. S. A. I. la Grande-Duchesse Xénie.
S. A. I. le Grand-Duc Michel. S. M. Alexandre III. S. A. I. le Grand-Duc Georges.
S. A. I. la Gande-Duchesse Olga.

qu'il voulait former à son image ses deux fils et en faire des hommes capables de juger et de connaître, capables aussi de diriger par eux-mêmes les affaires de l'Etat, sans avoir besoin de subir l'influence de conseillers plus ou moins haut placés.

Son fils aîné Nicolas II, le Tsarevitch, était le portrait de sa mère au physique et au moral : de taille petite, mais vigoureux, il se distinguait, dès l'âge de quinze ans, par son caractère droit et ses idées élevées. Son visage respirait la douceur ; dans ses yeux se lisait une ferme bonté. Assidu au travail, respectueux envers sa famille et envers ses ancêtres, il se montrait leste et vigoureux dans tous les exercices du corps. Son père avait l'habitude de lui dire : « ne néglige rien de ce qui fait un homme véritable. » Et il suivit à la lettre ce précepte, que ne cessa de mettre en pratique son valeureux père, dont la vie fut un exemple vivant de ce que peuvent le caractère et la fermeté, mis au service d'une grande cause. La grande cause qu'épousa Alexandre III fut celle de la Russie aux Russes, de la Russie arrachée à l'influence dominatrice des Allemands, en même temps que la duplicité bismarckienne l'éloignait de la politique prussienne. Mais le caractère et la volonté ne suffisaient pas pour accomplir ces deux œuvres; il était nécessaire d'y joindre une habile diplomatie et un travail acharné. Il voyait tout, jugeait tout par lui-même et en particulier les questions de politique étrangère, après en avoir conféré avec son ministre des Relations Extérieures, M. de Giers. M. de Giers était le fonctionnaire éclairé, dépositaire des traditions : le Tsar représentait « l'esprit

nouveau » qui, sans consister à briser avec le passé, avait pour but de ne s'inspirer, dans la conduite des affaires de la Russie, que des intérêts russes. Il comprit, mieux qu'aucun de ses conseillers, que la grandeur de la France importait à la grandeur de la Russie. On lui prête ce mot : « La France doit être grande pour que la Russie se développe. La Russie doit être forte et armée jusqu'aux dents pour que la France vive en paix. »

Levé à cinq heures du matin, il se mettait au travail aussitôt après avoir avalé une tasse de thé ; puis il recevait et commençait à examiner les dossiers intéressant l'empire, jusqu'à midi. Il déjeunait alors en famille, sortait ensuite en troïka, pendant une heure environ et rentrait dans son cabinet de travail vers 2 h. 1/2. Jusqu'à l'heure du dîner, il était invisible pour les siens, s'occupant exclusivement des affaires de l'Etat. Après le dîner, il travaillait encore jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les heures réservées aux fêtes n'étaient pas nombreuses, et, comme je l'ai déjà indiqué, il préférait les soirées intimes aux grands galas de la cour.

Il aimait surtout la compagnie des officiers et son amour de la paix ne l'empêchait pas de prendre grand intérêt aux choses de l'armée. Skobeleff, qui mourut si prématurément, si mystérieusement même, était de ceux qui avaient l'entière, l'intime confiance du Tsar. Le général Vannowski, l'ancien ministre de la guerre, et M. Delianof, ancien ministre de l'Instruction publique, comptaient parmi ceux dont il sollicitait volontiers l'opinion sur les grandes questions d'ordre général.

Parmi les personnages de l'entourage de l'Empereur que la mort a emportés, je citerai notre ancien représentant en Russie, M. le général Appert. C'était un vieux et digne soldat en même temps qu'un diplomate avisé. L'Empereur avait pour lui plus que de la sympathie, une véritable affection. Il recevait très souvent notre ambassadeur qui, en sa qualité de militaire, avait plus de facilités et d'occasions pour parler au Tsar que ses collègues. L'époque n'était pas arrivée encore du rapprochement complet de la Russie et de la France que devaient proclamer les paroles impériales à Cronstadt. La République inspirait plus que des méfiances à la Cour de Russie, et la politique incertaine de la France permettait encore aux partisans de l'alliance allemande en Russie d'exercer une très grande influence. Mais de petits faits — en apparence du moins — témoignaient que l'action de M. le général Appert à Pétersbourg n'était pas inefficace. Il avait l'amitié du Tsar et la confiance personnelle de M. de Giers, et, en 1885, durant l'hiver, Alexandre III voulut donner à l'ambassadeur de France une preuve de la sympathie dont il jouissait en Russie. Non seulement il accepta de paraître avec l'Impératrice à un bal donné à l'ambassade de France, mais il donna l'ordre, raconte M. Ernest Daudet dans son beau et bon livre sur « l'Histoire de l'Alliance Franco-Russe », que tous les princes et princesses de la famille impériale y assistassent. Depuis la guerre, c'était la première fois que le palais de l'ambassade était ouvert à un souverain, comme le fit remarquer Alexandre III. La fête fut des plus brillantes, et

l'Empereur resta à l'ambassade plus de trois heures, accompagné des hauts dignitaires de la noblesse et de presque tous les membres de l'aristocratie russe.

M. de Laboulaye, qui succéda à M. le général Appert, fut *persona gratissima* auprès du Tsar. Il n'avait qu'un tort, en Russie, c'était de ne pas avoir d'épaulette. Mais son rôle patriotique qui consistait, comme celui du général Appert, à nouer des liens durables d'amitié entre la Russie et la France, fut facilité par les prévenances de l'Empereur lui-même. Dès la première audience, Alexandre III parla des avantages pour les deux pays à marcher d'accord et des motifs qui avaient empêché jusqu'alors leur rapprochement. Un de ces motifs était le désordre qui régnait dans les sphères gouvernementales.

M. de Laboulaye répondit qu'au-dessus des gouvernements, il y avait l'âme de la France, toujours la même, forte de douze siècles de gloire, si forte qu'après les malheurs de la patrie, elle avait toujours réagi.

— « C'est vrai, observa le Tsar, vous vous êtes toujours relevés. »

Les patriotes n'oublièrent pas ces paroles si réconfortantes pour la France, qui, malgré ses malheurs, malgré les moments douloureux par lesquels elle peut passer, a des trésors d'énergie et de puissance qui lui permettront toujours de triompher des difficultés, si graves soient-elles.

Dans la crise grave de 1887, lors de l'incident Schnœbelé, on sait quelle fut l'attitude du Tsar. Il intervint, par

la voie diplomatique, mais énergiquement, pour faire obtenir satisfaction à la France, et pour prévenir une guerre qui semblait inévitable.

M. de Laboulaye avait posé à M. de Giers la question suivante : « Si la France était attaquée, que ferait la Russie? » M. de Giers répondit par ces mots encourageants : « Le Tsar dirait son mot. »

Un peu avant la réception des marins russes à Cronstadt, M. de Laboulaye avait déjà été rappelé par le gouvernement français, après avoir passé six ans en Russie, et M. le comte de Montebello était désigné comme son successeur.

Mais on estima avec raison que l'homme qui avait préparé cette grande manifestation franco-russe, qui l'avait rendue possible, devait représenter extraordinairement la France en Russie, et c'est ainsi que M. de Laboulaye, qui fut un des instruments les plus habiles de l'alliance future, eut l'honneur mérité d'assister aux fêtes inoubliables de Cronstadt. Ces fêtes, je les ai déjà évoquées; l'escadre, ayant à sa tête l'amiral Gervais, en rapporta un souvenir enthousiaste.

Pendant leurs deux jours de séjour à Portsmouth, au retour de Cronstadt, les marins français reçus avec beaucoup d'égards et même de sympathie par les autorités anglaises, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier à chaque instant : « Ce n'est tout de même pas comme à Cronstadt. » J'étais à ce moment à Portsmouth, et j'ai noté cette exclamation très caractéristique.

« C'était, en Russie, un spectacle éblouissant pour nos

yeux que les fêtes données en notre honneur, me confiait un officier de l'escadre, et pour nos cœurs un sujet d'orgueil et de satisfaction, que les témoignages d'amitié que nous prodiguaient toutes les classes de la société, nous accueillant aux cris répétés de « Vive la France ! Vive les Français ! »



Phot. Levitzky.

LL. AA. II. les Grandes-Duchesses Olga et Xénie.

Et chacun aussi de parler du Tsar et de la Tsarine : Alexandre III et la Tsarine avaient voulu se faire présenter tous les officiers de l'escadre, et pour chacun d'eux, l'Empereur avait trouvé un mot d'exquise amabilité, où la France était exaltée.

M. le général Bogdanovitch — dont le nom restera

attaché à la grande œuvre du Transsibérien — a réalisé la patriotique idée d'expliquer au dernier des moujicks la grandeur et la signification de ces fêtes. Un des premiers pionniers en Russie de l'alliance franco-russe, il a consacré une partie de sa fortune à des œuvres populaires excellentes.

C'est ainsi qu'il écrivit une brochure documentée sur les fêtes de Cronstadt et de Toulon, brochure qu'il fit distribuer gratuitement dans le peuple. Cette propagande n'est pas restée sans effet. Dans le plus petit bourg de Russie aujourd'hui, non seulement la France est aimée et respectée, mais on connaît les moindres détails des événements mémorables qui ont précipité la conclusion de l'alliance à laquelle ont applaudi la France et la Russie.



Phot. Lévitzky

S. M. l'Empereur Nicolas II, à 1 an.

Détail point négligeable aussi : dans la moindre chaumière, à côté des portraits du Tsar défunt et de Nicolas II, on peut voir, accrochés aux murs, ceux de Carnot et de Félix Faure.

III

La Maison de Pêche en Finlande

La politique laissait à Alexandre III peu de loisirs. Mais il n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait, avec l'Impératrice, le Grand-Duc héritier, son second fils et ses filles, aller passer quelques vacances en Danemark ou séjourner quelque temps dans sa maison de pêche en Finlande. Cette résidence impériale de Finlande n'a pas le luxe des palais de Pétersbourg ou de Moscou. La maison se distingue par son extrême simplicité et pourrait être prise pour un cottage de paysan. Elle est faite exactement de la même manière, en troncs d'arbres grossièrement équarris, posés les uns sur les autres; la seule différence, c'est que les troncs sont plus uniformes comme grosseur que d'habitude; et, au lieu d'être bruts et noircis par le temps ou peints en rouge, couleur la plus répandue, ils sont vernis. Le bâtiment a vingt-cinq mètres environ; le toit est arrangé de façon à couvrir aussi une véranda de laquelle on a, à travers les arbres, vue sur la rivière, assez large et très poissonneuse.

A droite, est une porte conduisant dans un vestibule, meublé fort sommairement et donnant accès, d'un côté à une petite pièce sur le devant, et derrière à une cuisine.

Tournant à gauche, on entre dans la salle principale du bâtiment qui occupe la moitié de sa superficie. De là, on passe dans un autre petit salon très luxueux.

La salle principale frappe immédiatement la vue par sa froide nudité ; sauf les rideaux qui pendent aux fenêtres, il n'y a pas de décoration et il serait impossible de découvrir là les riches coussins ou les luxueuses chaises longues des appartements de Péterhof ou du Palais d'Hiver. Tables, escabeaux et chaises sont faits en bois du pays, et de la plus rustique façon ; en pin pour les tables et les escabeaux, en bouleau pour les chaises. Dans un coin est placé un buffet contenant des verres et des faïences portant les armes du duché de Finlande (un bouclier avec un lion rampant), tandis que dans un autre coin se trouvent des chaises et une table.

Le milieu de la pièce est occupé par deux longues tables rustiques formées de planches vernies avec quatre bancs de bois équarri sans sculpture. En face, derrière la porte par laquelle on entre, est un des objets les plus caractéristiques de tout l'appartement, le gigantesque poêle de granit blanc d'une immense valeur, car le pur granit blanc est fort rare.

Quant aux décorations murales, il n'en existe pas, les murs intérieurs du bâtiment se composant seulement des parois naturelles des troncs d'arbres dont la maison est construite.

Revenons au hall : une petite porte sur la gauche, en face de la porte d'entrée, conduit à un escalier fort étroit, à peine suffisant pour permettre à un homme un peu gros

de passer. En haut, on pénètre dans un long couloir traversant d'un bout à l'autre la maison et éclairé à chaque extrémité par des fenêtres, tandis que des deux côtés s'ouvrent les portes des chambres à coucher. Toujours même simplicité : toutes les chambres sont mansardées.

Le mobilier est aussi modeste que possible : chaises, tables, bancs sont en pin, tandis que les lits sont en fer. Une chambre se distingue des autres par deux chaises longues, couvertes de coussins, qui se trouvent en face des lits. C'est la chambre du Tsar et de la Tsarine ; à côté, est celle du Grand-Duc héritier Nicolas. Sous chaque fenêtre, est une échelle pliante en fer pour servir de moyen de sauvetage en cas d'incendie.

Là, se passèrent des heures délicieusement tranquilles pour le Tsar et pour la famille impériale; au bord de la rivière poissonneuse, le Tsar et ses fils, aimant comme lui la pêche, lançaient leurs lignes ou leurs filets et ne rentraient que le soir pour dîner, tout comme de bons bourgeois. Rien ne valait autant aux yeux de l'Empereur défunt que la vie champêtre au milieu des siens.

Nous allons maintenant le suivre avec ses enfants à la cour du roi Christian IX, père de l'impératrice Dagmar.

IV

La Famille Impériale à la Cour de Danemark

En 1892, les Danois fêtaient le jubilé du roi Christian IX, dont les malheurs ont pu attrister l'âme, mais non briser la fierté et la volonté. Vingt-huit ans auparavant, c'est-à-dire en 1864, il avait été couronné roi, et s'était vu arracher par la Prusse victorieuse la moitié de ses états. Malgré cela, il est un des souverains les plus populaires, et le peuple danois lui a témoigné pendant ces fêtes mémorables son profond attachement à sa personne. Ses goûts simples, son esprit charitable, sa bonhomie bourgeoise, le souci qu'il prend des intérêts du Danemark lui ont conquis toutes les sympathies.

Le premier prince du sang qui arriva à Copenhague pour la célébration du jubilé fut le Tsarevitch, depuis Nicolas II, tout particulièrement aimé par Christian IX. Le roi et la reine l'attendaient à la gare, suivis d'un grand nombre de hauts fonctionnaires. Ce fut la réception la plus enthousiaste, à laquelle se joignirent les acclamations de la foule. Pour le prince Henri de Prusse, frère de Guillaume II, on se montra plus réservé. Le soir même un grand banquet réunissait les hôtes royaux. Il y avait là la princesse de Galles, le prince Henri, le prince héritier et

la princesse héritière de Danemark, la princesse Marie d'Orléans, l'archiduc Guillaume. Le Tsarevitch représentait son père, le Tsar Alexandre III.

Quant aux fêtes elles furent splendides : toutes les classes



LL. MM. le roi et la reine de Danemark.

du royaume y prirent part. Riches et pauvres firent des vœux pour leur vieux et bon roi, alors âgé de soixante-dix ans. La famille du roi Christian a le droit d'être fière de ce souvenir, et la famille impériale russe n'est pas la der-



Phot. Steen.

S. M. le Roi Christian de Danemark et sa famille.

nière à s'être réjouie du bonheur du roi et de la reine de Danemark. C'est à la cour de Danemark qu'Alexandre III aimait à se rendre pour se reposer un peu du lourd fardeau du pouvoir, en compagnie de la Tsarine qui ne manquait pas une seule année d'aller voir son père et sa mère et c'est au château de Fredensborg, non loin de Copenhague, que la Famille Royale de Danemark et la Famille Impériale russe se retrouvaient pendant les mois d'été. C'est là aussi que se rend pieusement le Tsar Nicolas II, en souvenir de son auguste père, pour affirmer les liens indissolubles qui unissent la grande Russie au petit mais vaillant Danemark. « Notre cher petit Danemark, » c'est l'expression même de Nicolas II, dans une de ses lettres que j'ai eue sous les yeux.

Ce château de Fredensborg date du XVIII[e] siècle. Il fut construit en 1720 : très belle demeure où il y aurait place au moins pour trois cents hôtes de marque. Les souvenirs y abondent. Sur les vitres, on peut distinguer de vieilles inscriptions rappelant la visite de tel ou tel prince. Tout autour du château, dans le parc, les arbres portent sur leur écorce la trace de la visite de princes ou de princesses enthousiastes, qui ont laissé là leur nom avec quelques mots d'impression sur leur état d'âme. Alexandre III lui-même a gravé son nom dans l'écorce de l' n d'eux. Sur un autre il a écrit deux lettres russes, deux initiales des mots *Imperatorskij Goubernator* qui signifient Chef de l'Empire. Chacune de ces lettres ne mesure pas moins de 4 mètres de hauteur. Alexandre III affectionnait particulièrement les bois aux alentours du château et il s'y promenait souvent avec la Tsarine et sa belle-

sœur préférée, l'aimable et ravissante princesse de Galles, sans parler des enfants impériaux et royaux. Habillé d'un simple veston de couleur claire, un chapeau Panama sur la tête, une badine à la main, il goûtait là l'extrême simplicité de la vie bourgeoise que sa nature recherchait par-dessus tout. La Tsarine, les princesses abandonnaient elles-mêmes toute étiquette: des robes de campagne leur suffisaient. Dès six heures du matin le Tsar sortait, pour chercher de « bons champignons » — un mets favori — un panier d'osier porté en bandouillière. Cette chasse — généralement très fructueuse — terminée, il rentrait au château et remettait son butin au cuisinier-chef, après lui avoir recommandé de les cuire à point et de les bien assaisonner.

L'après-midi, il avait l'habitude de prendre une des voitures royales et d'emmener avec lui les enfants, comme le prince Christian-Frédéric, le prince Ernest-Auguste, les princesses Alexandra et Olga, fils et filles du duc de Cumberland. Généralement il attelait lui-même la voiture et s'amusait à conduire la joyeuse marmaille.

« Un jour, rapporte M. Alfred Jousselin, qui assista aux fêtes du Jubilé du Roi de Danemark, la petite caravane entre en voiture à Elseneur, à l'instant où le train pour Fredensborg allait partir. Les enfants avaient eu envie de revenir tout de suite au château pour revoir leurs mamans. La locomotive était déjà sous pression. On allait partir. Les portières étaient toutes fermées. Aussitôt Alexandre III d'accourir avec sa petite suite. Le Tsar court sur les marchepieds le long du train pour découvrir des places

pour ses compagnons, se préoccupant peu de les installer en seconde ou en troisième, si les premières se trouvaient au complet, ce qui était le cas en cette occasion. Il les fait monter tour à tour, et va de portière en portière prendre leurs billets qu'il remet au chef de gare, absolument stupéfait. Puis il fait signe de la main au mécanicien : « En route! lui crie-t-il. » Il n'a que le temps de sauter dans un compartiment de troisième. Le voisinage de paysans ne lui répugne pas, au contraire, et il ne dédaigne pas de causer avec eux. Rentré au château, il continue à jouer avec les enfants qu'il adore. Il ne croit pas contraire à sa dignité de se mettre à quatre pattes devant



S. M. Alexandre III et la Princesse de Galles.

eux et de faire l'ours en poursuivant la bande des rieurs, et en poussant des grondements féroces. »

La pêche était également une de ses principales distractions. Au milieu du lac Esrom, toujours avec son escorte de jeunes, il arrivait à prendre de jolies fritures, et s'en montrait très fier. Sa passion pour la pêche l'empêchait même assez souvent de rentrer déjeuner au château. Alors il abordait à la rive opposée, et le Tsar improvisait un pique-nique. Il avait soin de toujours emporter avec lui un gril de voyage et, de ses propres mains, il faisait cuire le poisson. Cela l'amusait infiniment de jouer au cuisinier, et ses petits convives riaient à cœur joie et tapaient les mains de bonheur à la vue de ce Tsar de toutes les Russies qui leur préparait, selon ses propres expressions, « un vrai repas de bivouac ». Voilà pour les jeunes amis, mais nommons les grands amis, les parents et alliés que le Tsar rencontrait dans ses visites à la Cour de Danemark, en dehors du Roi et de la Reine. Il y avait le prince héritier de Danemark, figure de soldat, rêvant de revanches pour son malheureux pays; la fille aînée du roi de Danemark, la princesse Alexandrine-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie, devenue par son mariage la princesse de Galles avec ses cinq enfants, dont l'aîné, le prince Albert-Victor-Christian-Édouard est mort depuis, et dont le second a plus d'un trait de ressemblance physique avec le Tsar Nicolas II ; le prince Georges de Grèce, frère de l'Impératrice douairière de Russie, la femme si noble et si dévouée d'Alexandre III, et qui règne sur la Grèce depuis 1863 ; le prince Waldemar et sa femme, la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres, etc.

Je n'oublie pas l'amie le plus près du cœur d'Alexandre III, la princesse Dagmar, l'épouse noble et dévouée, aussi populaire en France qu'en Russie, et que Nicolas II, son fils, entoure de la vénération la plus affectueuse. J'ai tracé son portrait; je tiens à ajouter qu'elle était, pendant les villégiatures impériales au Danemark, la plus fêtée à la Cour et que ses rares qualités de cœur et d'esprit lui attiraient toutes les sympathies.

En présence de ce parterre de Rois, de princes et de princesses eurent lieu, à l'occasion des noces d'or du roi et de la reine de Danemark, les curieuses expériences d'une anglaise, miss Phyllis Bentley, qui avait non seulement du respect, mais de l'admiration pour les manifestations de la *force physique*, admiration presque générale de l'autre côté de la Manche, où les muscles sont développés autant que le cerveau. Un corps solide ne nuit pas aux qualités intellectuelles, il leur assure même de ne pas se laisser entraîner par une imagination déréglée. La raison et le bon sens marchent d'accord, en principe, avec la santé et la virilité.

Le Tsar Alexandre III jouissait d'une réputation de force herculéenne. Non seulement il assista à ces expériences de miss Bentley, mais il y prit part. Le roi de Danemark avec son fils, le prince héritier, le duc de Cumberland, le prince Georges de Grèce et le prince Waldemar de Danemark furent témoins. Je laisse la parole à miss Bentley, elle-même, qui nous a laissé une relation intéressante de son enquête : « J'avais beaucoup entendu parler, écrit-elle, de la force prodigieuse du Tsar Alexandre III. On m'avait dit que, d'une seule main, il pouvait courber et réunir les deux

extrémités d'un fer à cheval, et qu'il était capable d'accomplir d'autres exploits de force. Naturellement, j'étais très curieuse de voir le Tsar exercer sa force sur moi-même. L'Empereur était très orgueilleux de sa vigueur



Le chalet Alexandre III à Fredensborg.

physique, et très désireux, m'avait-il confié, de constater si sa force pouvait être aussi facilement annihilée que celle de tous ceux qui avaient pris part à mes expériences. Je mentirais, si je prétendais que je n'étais pas légèrement émue en me plaçant devant le Tsar pour lui permettre



Le Château de Fredensborg.

d'essayer de me soulever. Je me sentais un peu nerveuse, car il me revenait à la mémoire toute la série des prouesses accomplies par lui. Sa Majesté me prit par les coudes, dans l'intention de me soulever de terre. Au début, cette action lui semblait, je crois facile. Il n'employa pas en effet toute sa force, mais voyant que je ne bougeais pas du sol, il se mit à faire des efforts sérieux.

« Cependant, malgré toutes ses tentatives, je demeurai immobile ! Je vis alors, à la physionomie du souverain, combien sa stupéfaction était grande. Il me pressa de questions pour savoir par quels moyens je réussissais à défier aussi complètement tous ses efforts. Je lui expliquai alors le principe de l'angle de résistance que je formais en m'appuyant sur le sol.

« Alexandre III commença alors une série d'opérations avec les dames de l'assistance royale pour voir si elles avaient bien compris mes explications. Sa première expérience eut lieu sur la princesse de Galles, qui, avec un empressement charmant, vint se placer devant son beau-frère, et se trouva enlevée avec la plus extrême facilité.

« Ce fut ensuite le tour de la Tsarine qui n'offrit pas plus de résistance. L'entreprise fut plus difficile avec la princesse héritière de Danemark, dont la charpente est presque celle d'un homme. Le Tsar s'y appliqua avec plus d'énergie, et finalement la princesse fut vaincue.

« Alexandre III tenta alors avec moi une autre expérience, celle de me pousser contre un mur en me saisissant par les épaules; elle lui réussit aussi peu que la première. Il affirma aux personnes présentes — ce qui n'était pas

nécessaire, car je l'avais parfaitement senti — que chaque fois il avait développé toute sa force. Mais c'était la force d'un homme qui approche son sujet scientifiquement, et non celle d'un homme mal élevé, ne songeant qu'à faire parade d'une vigueur brutale. Le Tsar, au contraire, avait toujours usé de la plus parfaite courtoisie et de la plus grande douceur de mouvements.

« Après le Tsar, le prince Georges de Grèce est le prince royal le plus vigoureux que j'ai rencontré. Il est un peu plus grand que l'Empereur et doit peser, j'imagine, quelques livres de plus.

« C'est le prince Georges qui sauva la vie du Tsarevitch (Nicolas II aujourd'hui) pendant le voyage de ces deux princes au Japon. Il faut vraiment que la tête de l'assassin ait été d'une épaisseur anormale pour résister au coup que le prince asséna avec sa canne.

« Pour en revenir à nos expériences, le prince Georges, en s'efforçant d'abaisser, jusqu'au sol, une queue de billard que je tenais entre mes mains, dans une direction perpendiculaire, déploya une telle force qu'il la brisa comme si c'eût été un roseau.

« Le fait est qu'il est difficile de rencontrer d'autres personnages royaux dont la vigueur physique approche de celle du prince Georges et du Tsar.

« Le Prince héritier de Grèce est également très fort, mais il ne possède ni la taille, ni le poids, ni la longueur de bras de son frère. Toutefois, le développement de ses muscles est considérable.

« Lui aussi fit bien ses efforts pour faire descendre la

queue de billard, mais sans y réussir. Toutefois, dans toutes nos expériences, une seule queue fut rompue, celle que brisa le prince Georges, et dont je garde encore une moitié. L'autre moitié est entre les mains du jeune grand-duc Michel de Russie, qui la conserva, je crois, comme un souvenir de la force du cousin Georges.

« Le roi de Danemark, Christian IX, a été également très vigoureux en son temps, et, en ce qui concerne mes expériences, j'ai pu constater que sa force musculaire le cédait très peu à celle de ses trois fils, le Prince héritier, le roi de Grèce et le prince Waldemar.



S. M. Alexandre III
et miss Bentley.

« De toutes les expériences que j'ai accomplies devant les souverains, à l'exception de celle dite de la chaise — lorsque je soulevai ensemble le Tsar, le Prince héritier de Danemark, le duc de Cumberland et le prince Georges de Grèce,

la plus discutée a été celle où je soulevai de terre le jeune grand-duc Michel assis sur le sommet d'une queue de billard que maintenaient, contre le sol, quatre paires de mains.

« L'expérience s'accomplit de la façon suivante : la queue de billard, avec la partie pointue dirigée vers le sol, est maintenue perpendiculairement. Le prince Georges de Grèce place ses mains sur le manche.

« Le Prince héritier de Danemark pose les siennes : c'est ensuite le tour du duc de Cumberland, et enfin d'un quatrième personnage. Le Tsar hisse son fils au sommet de toutes ces mains entassées et qui maintiennent vigoureusement la queue contre le sol. Je saisis alors le bois, et malgré les efforts opposés, je soulève le jeune grand-duc à plusieurs pouces de terre. »

Le récit de miss Bentley met en évidence la force peu commune du feu Tsar Alexandre III et aussi des membres de la Famille Royale danoise, et comme l'Anglaise ne perd jamais ses droits, elle oppose l'adresse féminine et certains trucs ingénieux à la solidité des hommes les plus forts. Mais elle ne manque pas de s'extasier devant les muscles extraordinaires du prince Georges, admiration bien britannique, encore une fois!

Loin de son pays, dans sa petite famille, le Tsar ne laissait pas passer une occasion de donner des preuves de sa vigoureuse jeunesse qui paraïssait à tous... éternelle.

Aussi sa mort causa-t-elle la surprise la plus cruelle et la douleur la plus vive non seulement en Russie, mais en France où depuis longtemps on aimait en lui l'ami des heures difficiles et l'allié sûr et fidèle.

V

L'Éducation de Nicolas II

Elevé par des parents qui ont toujours pratiqué les vertus familiales, le fils aîné d'Alexandre III, Nicolas II, a eu en eux des exemples de touchante simplicité qu'il n'a pas oubliés lorsqu'il est devenu empereur.

L'instruction du Tsarevitch fut entièrement confiée au général aide de camp Grégoire Danilovitch, choisi pour ce poste délicat et difficile par son grand-père Alexandre II.

Le général Danilovitch était un officier du plus haut mérite, aux connaissances étendues et variées. Il avait consacré sa vie à l'éducation des officiers. Tout jeune, immédiatement après sa sortie de l'Académie d'artillerie, il fut nommé officier instructeur au 2me corps de Cadets, puis promu inspecteur des classes et enfin directeur de cet établissement.

Appelé à diriger l'instruction du Tsarevitch, à être son gouverneur, il se dévoua corps et âme à cette tâche et s'acquit promptement l'amitié de son impérial élève.

C'est lui qui dressa le plan général de ses études et qui régla minutieusement les programmes de chacune des

branches de l'enseignement, les heures des classes et des récréations : c'est lui aussi qui fit choix des professeurs spéciaux parmi lesquels se trouvaient : l'ancien ministre des Finances, M. Bunge, le procureur du Saint-Synode Pobédonostzev, le général d'état-major Lobko, le général Démianenko, directeur de l'Académie d'artillerie, le professeur de littérature russe Rachevsky et plusieurs professeurs de l'Université de Pétersbourg.

L'appartement occupé par les deux grands-ducs avait un caractère d'extrême simplicité. Les deux frères occupaient quatre chambres de moyenne grandeur à l'entresol du palais Anitchkof; deux chambres à coucher, un petit salon et la salle d'étude. A côté et communiquant avec l'appartement des fils d'Alexandre III se trouvait le logement du précepteur. Les exercices physiques, les séances de gymnastique et de force n'étaient pas négligés ; une heure et demie par jour leur était consacrée. Le reste du temps, les grands-ducs étudiaient les langues vivantes, les sciences, les lettres, l'histoire et la géographie, sans parler de l'économie politique. Le Tsarevitch avait de bonne heure montré son goût de l'étude, et son désir ardent de s'instruire. Il s'intéressait à tout, mais marquait une préférence pour l'étude des sciences. Une mémoire extraordinaire le servait merveilleusement et lui facilitait en particulier la connaissance des langues étrangères.

Les langues anciennes ne figuraient pas au programme arrêté par le général Danilovitch ; en revanche, les langues vivantes y occupaient une place prépondérante. Les leçons de langue anglaise étaient données par M. Heath, un



Phot. Russell.

S. M. l'Empereur Nicolas II, enfant.

I

Anglais d'une cinquantaine d'années alors, très amateur de sports, agile, fort boxeur, d'un patriotisme chauvin, ennemi du *Home rule* et par conséquent de M. Gladstone, qui n'était pas pour lui le « grand old-man » mais le « funeste vieillard ». Les grands-ducs Nicolas et Georges l'aimaient beaucoup, et s'amusaient de ses boutades et de son accent britannique dont il ne pouvait se défaire en parlant russe ou français. Ses élèves, en revanche, avaient réussi à prononcer l'anglais aussi bien que lui. Et à cette époque — 1886 — le Tsarevitch avait à peine dix-huit ans et son frère Georges quatorze ans.

Le français leur avait été d'abord enseigné par M. Duperré, un normalien des plus distingués. Lorsque la maladie le força à revenir en France, le général Danilovitch fit appel aux lumières d'un autre normalien M. G. Lanson, aujourd'hui maître de conférences à l'Ecole normale.

Le grand-duc héritier et son frère prenaient trois heures de leçon par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, et séparément comme pour les autres classes. On avait fixé à M. Lanson un programme intéressant. Il devait faire connaître au fils aîné d'Alexandre III les poètes français contemporains. Le professeur commença par les deux plus grands, Lamartine et Victor Hugo. C'est ainsi que le grand-duc Nicolas étudia quelques-unes des *Méditations* et un certain nombre de pièces des *Harmonies*. L'impérial élève lisait, et M. Lanson expliquait et commentait le texte. Puis le grand-duc résumait de vive voix la page lue et écrivait sur un cahier ce résumé pour s'exercer à

écrire une langue correcte en même temps qu'élégante.

C'est dire qu'il possédait déjà mieux que les éléments de notre langue. M. Lanson a d'ailleurs écrit dans la *Revue Bleue* au sujet des grands ducs ses élèves : « Les deux grands-ducs parlent l'anglais comme le russe. Le grand-duc héritier ne sait pas moins bien le français, le grand-duc Georges le parle sans difficulté, et n'hésite guère dans la conversation courante. »

Le grand-duc Georges se contentait de lire des livres d'étrennes comme les *Aventures d'un gamin de Paris* et la même méthode de travail lui était appliquée. Certains « parisianismes » le rendaient rêveur. Un jour il s'arrêta stupéfait devant cette locution : *Demander le cordon*. Il ne l'avait jamais entendue employer, et pour cause, dans les palais de son père.

La grande-duchesse Xénia, alors âgée de douze ans, était confiée également aux soins de M. Lanson. Elle lisait avec un plaisir que tous les enfants ont ressenti, les *Mémoires d'un âne,* ce petit chef-d'œuvre que le temps n'a pas pu vieillir. Son professeur nous la représente comme une « vive et bonne nature ». Son imagination toujours en éveil l'emporte souvent loin de la leçon. Elle aime à interroger, à questionner sur les sujets les plus divers. « Un des sujets sur lesquels travaille le plus cet esprit suspendu entre l'enfance et l'adolescence, c'est l'existence des êtres merveilleux et fantastiques; le sens du réel se forme et la grande-duchesse est très préoccupée de savoir s'il y a en effet des fées, des ondines et autres êtres du même ordre ».

La grande-duchesse ne prend que deux leçons d'une heure par semaine. Le reste du temps, elle travaille sous la direction de Mme de Flotow, sa gouvernante qui a beaucoup de lettres et qui connaît admirablement les écrivains français, tout en parlant notre langue avec beaucoup de correction.

Les mathématiques ont été enseignées au grand-duc Nicolas et à son frère Georges, par le général Danilovitch lui-même dont la science en ces matières était remarquable. Le gouverneur ne se contentait pas d'exercer leur esprit à bien saisir les théorèmes; il s'appliquait à leur faire résoudre les problèmes les plus divers, afin d'élargir leur intelligence en même temps que leur mémoire était habituée à retenir les formules nécessaires. D'autre part, il croyait bon de se rendre compte personnellement de leurs progrès dans les divers enseignements.

Pendant les repas, il interrogeait Nicolas et Georges sur leurs études, leur posait des questions de géographie et d'histoire, ou leur faisait raconter en français, en anglais ou en allemand ce qu'ils avaient lu dans l'une ou l'autre de ces trois langues. La grande-duchesse Xénia, assise à table à côté de ses frères, profitait de ces utiles répétitions des leçons apprises et résumait à sa façon les *Mémoires d'un âne*.

D'une façon générale, on peut donc dire que le programme des études des enfants d'Alexandre III avait été rédigé dans un but pratique.

Quant à l'assiduité des grands-ducs et à leur caractère, nul mieux que M. Lanson ne pouvait les apprécier. Or, voic

ce qu'il a écrit à cet égard : « Je suis étonné de la docilité, douceur et soumission des grands-ducs. Je n'ai jamais vu d'élèves qui rendissent la tâche du maître aussi facile. Jamais une observation à faire ; jamais une résistance à vaincre ; jamais un rappel au règlement n'est nécessaire. Toute leur journée est occupée ; le programme n'est jamais modifié, ou tout à fait exceptionnellement pour une fête de famille ou pour quelque cérémonie imprévue. Jamais cependant je n'ai surpris, même chez les aînés, un peu d'ennui, de lassitude, d'impatience ; jamais ils n'ont marqué de dégoût de ce qu'ils faisaient, de goût pour faire autre chose. Ils se présentent également exacts, alertes, souriants, pour la leçon ou pour la promenade. Est-ce qu'on les a habitués de bonne heure à la discipline militaire ? Est-ce hérédité d'une race souveraine séculairement pliée à la régularité de l'étiquette et de la représentation ? Toujours est-il que cette égalité d'humeur, cette spontanéité d'obéissance sont surprenantes... »

Leur santé, avec cette vie de travail régulière, était prospère. Le grand-duc Georges cependant avait une nature un peu délicate qui, aujourd'hui encore, réclame des soins tout à fait spéciaux et des déplacements en hiver, soit sur les bords de la Méditerranée, soit en Algérie. Les deux frères couchaient dans la même chambre, sur de petits lits de fer ordinaires avec un seul matelas. Jamais la moindre querelle n'éclatait entre eux. Également bons, ils s'aimaient tendrement et partageaient ensemble leurs plaisirs. Leurs plaisirs ? Bien des enfants de bourgeois les auraient trouvés très peu à leur goût. Curieux et collectionneurs, ce qui va

ensemble, ils découpaient les gravures ou les photographies des journaux illustrés français ou anglais et en tapissaient leur appartement. Un jour, le grand-duc Nicolas feuilletait un très bel album des rues et monuments de Paris, venant de France.

« — Oh ! comme je voudrais les visiter ! » s'écria-t-il.

Son vœu a été réalisé, et ce ne sont pas les Parisiens qui s'en sont plaints. De l'autre côté des Vosges, on en ressentit une mauvaise humeur évidente. On ne l'a pas oublié en France.

L'amour des bêtes est généralement le signe d'une grande bonté d'âme : les grands-ducs auraient mérité d'être nommés lauréats de la Société protectrice des Animaux. Dans leur appartement, ils avaient des oiseaux de toute sorte, serins hollandais, canaris, martins-pêcheurs, etc., sans parler des perroquets, à qui chaque matin, en se levant, ils allaient donner à manger et à boire, et d'admirables lévriers russes qu'ils ne manquaient pas un seul jour de visiter et de caresser.

Vis-à-vis de leurs inférieurs, vis-à-vis de leurs domestiques, ils usaient de douceur et prenaient plaisir à leur alléger la tâche. Il n'était pas rare, par exemple, de les voir, pour s'amuser, mettre le couvert de leurs propres mains, ou préparer eux-mêmes leurs malles la veille d'un voyage.

J'ai noté déjà que les sports n'avaient pas été négligés dans le programme d'études du général Danilovitch. C'était généralement après le dîner que les exercices corporels avaient lieu. Les grands-ducs s'adonnaient à

l'escrime et à la boxe avec un véritable plaisir, le grand-duc héritier surtout. En hiver, en janvier et février, à Pétersbourg, les enfants patinaient, sur une grande pelouse, inondée à cet effet dès décembre, sous l'œil vigilant de leur précepteur. Très habiles, très lestes, les grands-ducs jouaient à la balle tout en patinant.



Phot. Levitzky.

S. M. l'Empereur Nicolas II, à l'âge de 18 ans.

Le dimanche, ils recevaient leurs jeunes amis, filles et garçons : parmi eux quelques grands-ducs, les princes Bariatinsky et deux comtesses Woronzof.

Il n'existait entre ces jeunes gens aucune préoccupation de l'étiquette. Ils ignoraient même, à leur âge, ce qu'il fallait entendre par là. C'était l'heureux temps des jeux, au milieu desquels chacun oubliait qu'il était prince ou grand-duc et ne songeait qu'à s'amuser. On

patinait sur la glace l'après-midi ou on jouait au ballon. Plus d'une fois, l'empereur Alexandre III — qui adorait les enfants — se joignit à leurs jeux. Il lançait la balle avec une telle vigueur qu'elle montait plus haut que les cheminées du palais. Quand, par hasard, il la manquait, il laissait échapper un « rugissement rauque ». C'était sa manière naturelle de manifester son dépit.



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Georges.

Les enfants d'Alexandre III ne déjeunaient pas à la table impériale, mais ils y dînaient deux ou trois fois par semaine. Aux autres repas, la table était présidée par le général Danilovitch, assisté des deux précepteurs de langue française et anglaise.

Le dimanche, les amis des grands-ducs Nicolas et Georges étaient souvent invités à rester dîner. En ce cas, il y avait une salle spéciale réservée aux jeunes gens : la plus grande gaieté y régnait pendant le repas. « Entre eux, écrit M. Lanson, ce sont toutes sortes de niches où personne n'est ménagé. D'un bout à l'autre de la table, les boulettes de pain s'aplatissent sur les nez, pénètrent dans les bouches; on

pousse le coude du voisin quand il boit, et pendant tout un dîner, un des grands-ducs ne laisse pas le second des Bariatinsky lever son verre sans arroser les joues et la tunique du buveur et la nappe. Ce ne sont que rires, cris, tumulte ; les demoiselles, plus discrètes, sourient d'un air sage et amusé. » Charmant tableau d'intimité! La semaine commençait par de bons rires enfantins et par des joies naïves que, loin d'essayer de réprimer, le Tsar et la Tsarine encourageaient.

Le grand-duc héritier et le grand-duc Georges, en fils respectueux, étaient pleins d'attention pour leurs parents et faisaient tout au monde pour les contenter. S'ils se distinguaient par leur bonne humeur dans les jeux, ils n'avaient pas besoin de l'œil du maître pour travailler. Le travail leur était facile et agréable. Le grand-duc Nicolas, en dehors du programme d'études que j'ai analysé dans ses grandes lignes, était instruit dans l'art militaire par un officier d'état-major qui s'appliquait à lui faire comprendre et aimer le métier des armes. A dix-huit ans, il avait été nommé ataman général, autrement dit le chef des cosaques du Don, et chez lui étaient déposés les étendards du détachement de cosaques de la Garde chargés du service du Palais. Chaque fois que la garde était changée, le capitaine de la garde descendante venait reprendre les étendards et apportait ceux du corps de la garde montante. Le grand-duc changeait les drapeaux en prononçant quelques paroles et une courte prière pour appeler la bénédiction du ciel sur les soldats et officiers de garde.

A Gatchina

Quand arrive le 1er mars, la cour a l'habitude de se transporter à Gatchina, à 44 kilomètres de Pétersbourg. Gatchina a été appelé « le Palais des Enfants ». C'est là que le grand-duc Nicolas et le grand-duc Georges passèrent les meilleurs jours de leur jeunesse. L'activité de leur père était pour eux un exemple, de même que sa vie faite de dévouement à sa famille et à son peuple. A Gatchina, le travail ne chômait pas; mais les leçons, moins nombreuses, assuraient aux grands-ducs plus de liberté pour les longues courses à pied avec Alexandre III et les promenades à cheval en compagnie de l'Empereur et de l'Impératrice. Le palais, lui-même, n'avait et n'a de remarquable que son grand développement. Il se compose de trois énormes corps de logis, avec une immense cour intérieure, séparée de la route par un fossé et par un vieux mur crénelé d'où on a retiré, naguère, des pièces de canon d'un autre âge. Adossée au fossé, se dresse, face au pavillon central, une statue du Tsar Paul, devant laquelle officiers et soldats, en passant, font le salut militaire.

Du temps d'Alexandre III, comme aujourd'hui sous Nicolas II, la famille impériale logeait dans les entresols très bas de plafond. Le premier étage, qui contient de splendides appartements, restait généralement inhabité. Le château, qui n'a aucune prétention architecturale, est entouré d'un jardin avec pièces d'eau et d'un vaste parc, aux allures anglaises, confinant à de vastes forêts où

Alexandre III et ses deux fils aînés aimaient à aller chasser l'ours.

Bien entendu, les alentours du palais sont étroitement et constamment surveillés quand la famille impériale s'y trouve en villégiature. Aux grilles, des sous-officiers connaissant admirablement le personnel — hauts fonctionnaires, ministres, jusqu'au moindre employé de la cour, — veillent. Dans tous les déplacements impériaux, ils forment une sorte de garde d'honneur. En dehors des murs de ceinture, de trois mètres en trois mètres, des soldats montent la garde. Plus loin, des cosaques à cheval et des soldats d'infanterie sont placés pour empêcher toute surprise. Enfin, tout le long de la voie, entre Saint-Pétersbourg et Gatchina, des postes de soldats, l'arme au pied, sont prêts à toute alerte ; la nuit, ils portent une lanterne allumée.

A Gatchina, les grands-ducs recevaient, comme à Pétersbourg, leurs amis le dimanche. Les jeux les plus divers étaient installés dans le parc. Mais les « augustes enfants », comme leurs jeunes camarades, affectionnaient surtout celui des montagnes russes. De petits traîneaux, sans aucun luxe, glissaient à une allure vertigineuse dans la neige sur une pente roide, traversaient une petite plaine et remontaient ensuite une côte médiocre.

Au moment où la glace commençait à se fendre sur le lac, les grand-ducs, sans souci du danger s'embarquaient et s'amusaient à aller briser la glace en ramant vigoureusement, de façon à ce qu'elle se brisât sous l'impulsion donnée au canot. Un jour, un des marins qui les aidaient à

ramer tomba du canot et fut mouillé jusqu'à la ceinture. On revint aussitôt au débarcadère, et le marin, sous l'ordre du grand-duc héritier, alla changer de vêtements. Depuis cet accident, les fils d'Alexandre III renoncèrent à ce jeu.

A Livadia.

Le 1er avril 1886, la famille impériale quittait Gatchina pour se rendre à Livadia en Crimée.

Ce déplacement nous fournit l'occasion de dire exactement comment voyageait Alexandre III et comment voyage Nicolas II. Les règles sont immuables à cet égard, et ce qui se passait sous le dernier règne se passe également sous le règne actuel. La veille ou l'avant-veille du départ, les personnes de la suite de l'Empereur, hauts fonctionnaires, ministres, chambellans, etc., sont averties, par des listes imprimées, de la composition de chaque train et de la répartition des logements dans le train de l'Empereur. La veille, les personnes désignées pour le voyage viennent coucher dans les wagons.

Voici la copie de la liste du voyage de Livadia.

Train Impérial de la ligne Nicolas.

Wagon-lit A. — Leurs Majestés Impériales.

Wagon-lit D. — (Wagon des grands-ducs). — S. A. I. le Prince héritier Tsarevitch; S. A. I. le grand-duc Georges Alexandrovitch ; S. A. I. le grand-duc Michel Alexandrovitch ;

S. A. I. la grande-duchesse Xénia Alexandrovna; S. A. I. la grande-duchesse Olga Alexandrovna.

Wagon des dames de la suite. — Dames d'honneur de Sa Majesté: comtesse Kutusof, première dame d'honneur de Sa Majesté Mlle Ozerof; S. A. I. la grande-duchesse Elisabeth Theodorovna; dame d'honneur de Son Altesse, princesse Lobanof Rostovsky; dame d'honneur de Sa Majesté, comtesse Kutusof, deuxième.

Wagon lit n° 64. — S. A. I., le grand-duc Serge Alexandrovitch; S. A. I. le grand-duc Paul Alexandrovitch.

Wagon lit M. — 1. Le général aide de camp Danilovitch; 2, le général aide de camp Tchérévine; 3, le général ministre de la Cour impériale, le général aide de camp comte Woronzof-Daschkof; 4, le général aide de camp Richter; 5, le général aide de camp de l'Empereur d'Allemagne, Werder; 6, la prinsesse Obolensky.

Wagon lit O. — 1. Le maréchal de la Cour, Obolensky; 2, l'aide de camp comte Olsufief; 3, le colonel comte Steinbock; 4, le chirurgien Hirsch; 5, le commandant du train impérial colonel Chirinkine; 6, l'ingénieur baron Taube; 7, le tchinovnik (fonctionnaire) Pojarsky; 8, la direction des gendarmes de la police.

Wagon de seconde classe. — Courriers de cabinet, personnes de la suite et domestiques.

Train de la ligne de Moscou-Koursk.

Le premier aumônier Janitchef; le conseiller d'Etat actuel, Heath le précepteur Lanson; le chambellan baron Budberg; le peintre Zichy; le lieutenant-colonel Povolotsky; le fonctionnaire Romanof; le courrier de cabinet, capitaine Zeiffert; le

courrier de cabinet, sous-lieutenant Ritchkine; domestiques de la Cour impériale et gens de la suite.

Sur tout le parcours du train impérial, la voie est gardée militairement. Tout d'abord, en première ligne et à droite et à gauche sur le bord de la voie, des soldats sont postés en sentinelles, de deux en deux mètres. Derrière eux, des cosaques ou des dragons ont la mission de surveiller un espace déterminé et sont continuellement sur le qui-vive, galopant d'un point à un autre. Les ordres sont formels : ils doivent tirer sur quiconque essaierait de franchir les lignes.

La foule n'a pas le droit de pénétrer dans les gares, sur le passage du train. Les précautions les plus minutieuses sont prises pour empêcher le moindre accident. C'est ainsi que des inspecteurs de la police secrète contrôlent par eux-mêmes les préparatifs des autorités militaires. De Gatchina à Sébastopol, soit sur une distance de 2.200 kilomètres, le train marchait sous la protection de milliers de baïonnettes.

A Sébastopol, on s'embarquait pour atterrir à Yalta. A 5 kilomètres de cette petite ville, d'aspect plutôt agréable, s'élève Livadia. D'Yalta à Livadia on fait route en voiture.

Livadia etait un des séjours préférés du Tsar Alexandre III. Là, sans se désintéresser des affaires de l'État — car dépêches et courriers de cabinet le tenaient au courant — il se reposait un peu des fatigues que lui imposaient ses nombreux travaux, lorsqu'il était à Pétersbourg, Péterhof ou Gatchina. C'est là après de cruelles souffrances, qu'il s'éteignit.

On dit souvent, en parlant de cette résidence impériale, « le palais de Livadia ». En réalité, il n'y a pas de palais unique, mais de nombreuses villas, éparpillées dans un vaste parc et couronnées de feuillages. Ce parc, une merveille, manque d'eau courante, et cependant sa verdure frappe tous les yeux d'admiration. Il « descend presque abruptement vers la mer ».


Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Michel.

La villa Impériale et la villa Orientale où habitait le fils aîné d'Alexandre III, le grand-duc Nicolas, sont élevées sur un beau et large plateau, à une très grande hauteur au-dessus du niveau de la mer. De la terrasse, la vue plonge sur une vaste immensité : la mer Noire.

Cette terrasse servait quelquefois à certains combats singuliers. Parmi les hôtes de la famille impériale, on a lu sur la liste le nom du comte Woronzoff-Daschkof, ministre de la Cour. Cavalier émérite, infatigable, la nature l'a doué d'une force herculéenne. Le général major Martynof, l'écuyer de la Cour, passait pour l'homme le plus fort de la Cour après le comte Woronzoff. Un jour, ces deux per-



Phot. A. T. Collin.

LES BICYCLISTES ROYAUX A FREDENSBORG :

S. A. R. le Prince Waldemar de Danemark. S. M. l'Empereur Nicolas II. S. A. R. le Prince Georges de Grèce. S. A. R. le Prince Nicolas de Grèce. S. A. R. le Prince Charles de Danemark.

sonnages, devant Alexandre III et le Tsarewitch fort amusés et intéressés, luttèrent avec beaucoup d'acharnement sur la terrasse de la villa impériale. Au bout de quelques minutes, le comte Woronzof restait vainqueur, et le général Martynof, en riant, l'appela, « l'invincible ».

A Pétersbourg et à Gatchina, les grands-ducs ne déjeunaient pas à la table de leur père. A Livadia, la famille impériale et la suite prenaient tous leurs repas en commun. La tenue était, pour les civils, la redingote le matin, l'habit le soir. Les militaires, excepté pour les repas de gala, arrivaient en petite tenue. Quant à Alexandre III, vêtu le plus souvent de sa vareuse de gros drap gris, il endossait tel ou tel uniforme de sa garde-robe selon les visiteurs qu'il recevait. En dehors des uniformes des régiments de l'armée et de la flotte qu'il possédait tous, il emportait toujours en voyage les uniformes des armées étrangères dont il pouvait avoir besoin pour recevoir tel ou tel prince ou grand personnage, représentant d'une puissance quelconque. Nicolas II a suivi à la lettre ces habitudes traditionnelles dans la famille des Romanoff.

Les heures de repas n'étaient pas changées en voyage. Le matin, à 8 heures au plus tard, tout le monde était debout, et on servait le thé à l'anglaise. Puis, le Tsar travaillait jusqu'à midi, tandis que chacun vaquait à ses affaires comme il l'entendait. Au déjeuner et au dîner, les places d'honneur étaient naturellement réservées à la famille impériale. Les hôtes étrangers se plaçaient au gré de leur désir ; cependant les hauts personnages de la cour étaient plus rapprochés de Leurs Majestés que les autres. Le maré-

chal de la Cour, comte Obolensky, occupait le bout de la table, du côté de la porte, afin de donner facilement ses ordres. Le chef des maîtres d'hôtel se tenait sans cesse derrière lui pour les transmettre.

La conversation ne chômait pas. L'Empereur et l'Impératrice, d'un caractère gai, enjoué, causaient beaucoup. Les grands-ducs Nicolas et Georges, ainsi que leurs petites sœurs, observaient le silence le plus complet, à moins d'être autorisés à parler par leur père ou par leur mère.

M. Lanson a fait une observation des plus intéressantes. Alexandre III, « très modéré de langage, exprimait nettement à tout propos, sur tout sujet, son opinion par des formules comme celles-ci : *C'est son droit; ce n'est pas son droit; c'est juste; ce n'est pas juste.* » Nicolas II considère également toute question au point de vue du droit et de la justice. Il l'a prouvé dans son toast fameux sur le *Pothuau* où « le droit » et « la justice » n'ont pas été oubliés.

L'après-midi, après déjeuner, l'Empereur et l'Impératrice montaient à cheval et emmenaient avec eux leurs deux aînés le grand-duc Nicolas et le grand-duc Georges, cavaliers émérites, aimant dès leurs jeunes années à dompter les bêtes les plus rétives et les plus difficiles. Quelques cosaques, d'une fidélité à toute épreuve, suivaient à quelques pas pour veiller sur la sécurité de leurs maîtres. Il arrivait parfois qu'Alexandre III s'amusait à les dépister. A cinq heures, la promenade était terminée; chacun rentrait à la villa impériale. Après dîner, la famille impériale, les invités et la suite restaient pendant une heure ou deux dans les salons et le Tsar jouait aux cartes avec

l'un ou avec l'autre. Vers 10 heures, il rentrait avec l'Impératrice dans ses appartements, et les grands-ducs allaient se coucher. Auparavant, ils prenaient leurs leçons d'escrime et faisaient assaut.

M. Heath et M. Lanson n'étaient pas inactifs au cours de cette villégiature. Leurs leçons, plus espacées qu'à Pétersbourg ou à Gatchina, n'en avaient pas moins lieu. Seulement les promenades ou le beau temps les écourtaient un peu. Le grand-duc Georges avait, dès cette époque, un besoin d'activité sans borne. Il lui fallait respirer l'air, courir, monter à cheval avec son frère, faire de longues promenades à pied avec des amis ou recevoir avec sa mère des hôtes des maisons princières. Le général Danilovitch continuait à apprendre les mathématiques aux grands-ducs et se félicitait des remarquables dispositions de Nicolas pour les sciences. Alexandre III disait en parlant de son fils aîné : « Il aura été élevé pour les luttes de la vie, dont les rois et les empereurs eux-mêmes connaissent les angoisses. Nous sommes, nous, responsables du bonheur ou du malheur de nos peuples. »

Le Tsarevitch avait été élevé dans des sentiments non seulement chrétiens, mais encore strictement orthodoxes. Les dogmes lui avaient été enseignés comme une vérité venant d'en haut et indiscutable par conséquent. Il avait plus de dix-huit ans, raconte M. Lanson, quand on lui lut le récit de la Genèse sur la création. Il se permit d'appeler l'attention du général Danilovitch sur la contradiction qui existait entre ce récit et ce que ses maîtres lui avaient appris de la succession des périodes géologiques.

La réponse du gouverneur fut très vague. Il s'en déclara satisfait. La religion, pour lui, était indispensable dans la vie. Il ne s'imaginait pas qu'on pût vivre sans son secours. Un jour, jetant les yeux sur un journal illustré qui représentait les grandioses funérailles populaires de Victor Hugo, il confia à son précepteur français qu'il ne comprenait pas comment le gouvernement avait accordé des funérailles nationales à un homme qui était mort « comme un chien ».

A Livadia comme à Gatchina, les Souverains et les grands-ducs menaient exclusivement une vie de famille. En 1886, en quittant Livadia, le grand-duc héritier Nicolas accompagna ses parents à Sébastopol où, durant une semaine, la vie officielle domina. Le futur Empereur de Russie assista à des cérémonies patriotiques, qui exaltèrent dans son âme les sentiments de dévouement absolu à son pays. Trente ans auparavant, malgré leur héroïsme, les Russes avaient connu la défaite. Mais aujourd'hui le traité de Paris était déchiré, et les Français étaient devenus les amis, les frères de leurs anciens adversaires de la guerre de Crimée. La Russie défiait toute attaque et assurait par sa puissance la paix européenne. Le Tsar et le Grand-Duc héritier pouvaient se glorifier de cet état de choses en débarquant à Sébastopol. Le cimetière des *Cent mille* où sont enterrés les défenseurs de la place fut l'objet d'un pèlerinage. Là dort l'amiral Krylof, entouré de ses braves, et tout autour des tombes, des vétérans se sont assemblés. Le Tsar et ses fils aînés, après les avoir passées en revue, saluèrent les tombes des ancêtres valeu-

reux dont le sang avait été répandu pour la patrie. Dans un grand déjeuner servi à bord de la « Moskva », des toasts enflammés étaient portés en l'honneur des défenseurs de Sébastopol, et le grand-duc Nicolas prononçait un petit discours sur les devoirs remplis par les héros du passé et sur la tâche qui incombait aux patriotes dans l'avenir. Eloquent, il le fut au plus haut point ; car, à travers ses paroles, c'était son cœur qui débordait d'amour pour le peuple russe, et son âme qui se livrait bonne et chevaleresque.

On visita ensuite Baktchisaraï, l'ancienne résidence des Khans de Crimée, le couvent de « l'Assomption » et Chufut-Kalé « l'ancienne ville des Juifs Karaïm » ; puis la mosquée, et sur la prière du Tsarevitch, on assista à une séance de derviches hurleurs. Ceux-ci tournaient en rond avec lenteur d'abord, poussant des cris divers au milieu desquels on distinguait celui d'*Allah*, mille fois répété, tandis que leur chef, au milieu d'eux, battait bizarrement la mesure. Ensuite, resserrant leur cercle, ils accéléraient leur course, toujours en rond, hurlant de plus en plus. Spectacle extraordinaire qui divertit fort les grands-ducs. La foule, dans toutes ces visites, était nombreuse autour des Souverains, et à Sébastopol, pendant les fêtes qui suivirent, la multitude, en contact perpétuel avec la famille impériale, ne se livra à aucun excès. La police n'eut pas une seule fois à intervenir.

La troisième journée fut particulièrement intéressante. Elle marqua même une date dans les fastes de la marine russe et dans la vie du Tsarevitch. L'Empereur et les grands-ducs assistèrent au lancement du cuirassé *Tchesme*.

spectacle officiel imposant, en dépit de la pluie qui tombait à torrents. Les officiers de marine, légitimement fiers de la présence de leurs Souverains, qui attestaient devant le monde les efforts de l'amirauté russe, dînèrent avec la famille impériale sur la *Moskva*.



La famille Impériale à la chasse.

A l'heure des toasts, les acclamations éclatèrent à plusieurs reprises, non seulement en l'honneur d'Alexandre III, mais encore du Tsarevitch qui, pour la première fois, avait revêtu l'uniforme de la marine. Ce jour-là, le grand-duc Nicolas prenait ses dix-huit ans. Sa fête de naissance coïncidait avec la fête de la flotte de la Mer Noire, et, à partir de ce moment, un rôle officiel lui était attribué. Jusqu'alors, il

était encore un enfant. Aujourd'hui, il devenait un homme et son père lui permettait de fumer sa première cigarette. Demain, il sera associé aux travaux de son père. Il y a été préparé par de fortes études pratiques. L'histoire et la géographie universelles lui ont été apprises par les meil-



Phot. Boyer.

L'Empereur, suivi de son État-Major, parcourt le front des troupes.

leurs historiens russes. Il n'en a pas seulement retenu les faits. De bonne heure, son intelligence a été amenée à juger les événements du passé et à comparer les lois administratives et financières des différents pays. Seule, l'expérience lui manque. Il a lu, il a étudié, il écrit et il parle couramment les principales langues européennes ; les sciences mathématiques, physiques et chimiques n'ont

plus guère de secrets pour lui. Mais qui lui fera faire connaissance avec la vie, avec le danger, avec les responsabilités quelquefois? Nul professeur ne peut remplir ce rôle. C'est alors que le Tsar décida d'envoyer le grand-duc Nicolas entreprendre un voyage autour du monde, afin de compléter la forte éducation qu'il lui avait fait donner. C'est dans ce but que le Tsarevitch allait quitter pour plusieurs mois sa famille, ses maîtres, ses livres, pour aller interpréter la luxuriante nature de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

VI

Le Voyage du Tsarevitch en Orient

C'est le 23 octobre/4 novembre 1890 que le Tsarevitch Nicolas quitta la résidence de Gatchina, pour n'y revenir que le 4/16 août 1891. Il tombait, le jour du départ, une pluie battante, le ciel était couvert. L'Empereur et l'Impératrice accompagnèrent le prince héritier jusqu'à la station de Siverskaia. Là eurent lieu les adieux. Il était à peine quatre heures de l'après-midi, mais on se serait cru la nuit; un brouillard intense avait nécessité l'éclairage des wagons. Alexandre III, sous son aspect calme et pensif, était très ému. L'Impératrice avait les larmes aux yeux : ce n'est pas sans un serrement de cœur, qu'elle voyait partir pour un lointain voyage ce fils qui jusqu'alors ne l'avait jamais quittée... Quant au prince, il faisait effort sur lui-même pour dissimuler l'état de son âme.

— Que Dieu te protège! lui dit sa mère, après l'avoir embrassé une dernière fois.

Le Tsarevitch ne partait pas seul pour ce voyage, dont le plan avait été longuement étudié et l'itinéraire fixé par son gouverneur le général Danilovitch, par feu l'amiral

Chestakof et par le général Volikof. A la tête de quelques personnes de la suite du prince, avait été placé le général prince Vlad. Anat. Bariatinsky. Au cours du voyage, il devait être rejoint par son frère le grand-duc Georges Alexandrovitch et par son cousin le prince Georges de Grèce. Un aquarelliste de talent, M. Gritsenko, élève de Bogolioubof, le célèbre peintre de marine, accompagnait l'expédition, ainsi que le prince Oukhtomsky, destiné à devenir l'historiographe du voyage.

Jusqu'à Trieste, les hommages rendus au Tsarevitch furent nombreux. Non loin de Varsovie, à la station de Lapy, les élèves des écoles primaires étaient rangés sur deux lignes pour saluer le Grand-Duc héritier, et lorsque celui-ci descendit de vagon pour les remercier, ces enfants poussèrent en son honneur un triple hourra en jetant à ses pieds des fleurs et toujours des fleurs.

A la station de Praga, sur la Vistule, c'étaient des généraux et des fonctionnaires qui l'attendaient, ayant à leur tête le général Gourko, gouverneur général de Varsovie. L'armée, par plusieurs de ses plus distingués représentants, saluait son futur chef qui, de son côté, disait à ces braves combien il était fier et heureux des souhaits qu'ils formaient pour lui.

Arrivé à Vienne, le Tsarevitch revêtit l'uniforme autrichien du 5e régiment de uhlans dont il était le colonel honoraire, tandis que l'empereur d'Autriche venu à sa rencontre à la descente du train, et entouré des archiducs, portait l'uniforme du régiment de grenadiers de Keksholm. Dans les rues, sur le passage du prince, retentirent des

« slava », autrement dit des vivats enthousiastes. Les jeunes Tchèques, ennemis de l'alliance allemande, se distinguaient au premier rang des manifestants. Le Tsarevich répondit sympathiquement à cette foule, en saluant militairement, et sa principale visite, en dehors des visites officielles, fut pour un ancien frère d'armes, ami de la France, le prince Rodolphe couché dans la tombe au couvent des Capucins, à la suite du drame mystérieux de Meyerling.

Le lendemain 29 octobre, la petite expédition s'embarquait à Trieste sur le *Souvenir de l'Azov*, au milieu d'un concours respectueux de population. Le *Souvenir de l'Azov* rappelait la célèbre bataille de Navarin, où le douzième équipage de la marine se couvrit de gloire à côté des vaisseaux français. Dans la salle à manger du *Souvenir de l'Azov,* était accroché un tableau représentant cette grande bataille navale que le général Bogdanovitch, dans un livre remarquable, a contée avec un luxe réconfortant d'héroïques détails. Le 11 novembre, on débarquait en Grèce à Patras; les autorités et une population patriote attendaient Son Altesse pour lui exprimer, par des acclamations et par des paroles de bienvenue, combien sa visite honorait la Grèce, cette Grèce reconnaissante des bienfaits passés de la Russie et confiante en sa protection puissante dans l'avenir. Une visite à Olympie était comprise dans l'itinéraire du général Danilovitch que le Tsarevitch suivait à la lettre.

Olympie! Que de souvenirs éveillait ce nom pour le royal élève, qui avait étudié l'antiquité grecque et les grands exemples qu'elle nous a légués! Il fit route de Pyrgos à Olympie en voiture découverte, par une après-midi enso-

leillée. Les habitants formaient la haie sur son passage, criant : « Vive le Tsarevitch ! » Ils avaient revêtu — délicate attention — leurs plus beaux vêtements, afin d'honorer le mieux possible l'héritier du trône de Russie. Le Tsarevitch visita avec un intérêt profond les ruines d'Olympie, s'arrêtant aux moindres détails, interrogeant, regardant longuement et revivant par l'imagination ces jeux nationaux où on se rendit de tous les points de la Grèce pour célébrer les champions magnifiques qui venaient montrer leur force et leur adresse et tenter de gagner la couronne d'olivier, synonyme pour eux de la couronne de l'immortalité.

A son retour d'Olympie, les officiers attachés à sa personne pendant son séjour en Grèce lui furent présentés, et parmi eux le colonel Vassos, dont on connaît le beau rôle durant la dernière guerre gréco-turque, et qui était alors aide de camp du Roi des Hellènes. Avec lui et le capitaine de cavalerie Metaxas, il partit à Athènes, s'embarquant au fort de Kalamaki, sur le *Souvenir de l'Azov*. A Athènes, le prince reçut un accueil des plus enthousiastes, en même temps que le roi et la reine de Grèce lui témoignèrent de la joie qu'ils éprouvaient à recevoir un auguste parent et allié de la famille Royale.

Le prince Georges de Grèce devenait le compagnon de voyage du Tsarevitch. Celui-ci n'eut pas de parent plus dévoué, dévoué jusqu'à risquer sa vie.

D'Athènes, le Tsarevitch partit pour l'Égypte. Au Caire, une manifestation imposante et spontanée se produisit. Tandis qu'à la gare, la réception officielle avait lieu, tandis

que le Khédive, entouré de hauts dignitaires, le saluait grand-duc héritier, la foule s'était massée sur la route conduisant de la gare à la place centrale de l'Ezbékieh. Sur tout le trajet, les équipages eurent beaucoup de peine à avancer au milieu du flux et du reflux d'une population nombreuse et enthousiaste. Le Tsarevitch avait pris place dans le premier équipage attelé à la Daumont. Puis, venaient dans d'autres voitures : le grand-duc Georges Alexandrovitch, le Prince royal de Grèce et plusieurs hauts fonctionnaires égyptiens. Les arcs de triomphe, artistement ornés, témoignaient de la sympathie générale. A l'entrée du pont Limoun, un double arc de triomphe, portant l'inscription : « Soyez les bienvenus! » avait été élevé par la colonie russe, au-dessus duquel planait l'aigle russe à deux têtes. De chaque côté, se dressait une tente : dans l'une, se tenaient les principaux représentants de la colonie russe ; dans l'autre, une musique accueillait l'arrivée du prince, en jouant le chant national.

Place de l'Ezbékieh, ce fut un spectacle inoubliable : sur les balcons tendus de tapisserie, on apercevait de gracieuses spectatrices, anglaises, françaises, grecques, égyptiennes, qui acclamaient le fils d'Alexandre III et lui jetaient des roses. Le Tsarevitch saluait militairement et inclinait la tête. La foule manifestait sa joie par des acclamations diverses. Les costumes blancs et bleus, les longs caftans de soie, les amples burnous des Arabes de distinction, brillaient au soleil; chacun s'était habillé comme pour un jour de fête. Ce spectacle fit grande impres-

sion sur le grand-duc héritier, et le prince Oukhtomsky inscrivit dans ses notes de voyage ces mots, à la suite de l'arrivée au Caire : « C'est une ivresse que de se dire : je suis Russe. »

La colonie française n'avait pas été la dernière à rendre hommage au Tsarevitch : elle avait fait construire un magnifique arc de triomphe, de 15 mètres de hauteur environ et situé au coin de l'hôtel Shepheard. Sur le faîte, on pouvait lire cette inscription en russe et en français : « Les Français au Tsarevitch. » Mille poitrines françaises poussèrent le cri de : « Vive la Russie ! vive le Tsarevitch ! » lorsque la voiture à la Daumont passa. En un mot, la réception fut grandiose à tous les points de vue, et le Prince héritier s'en montra très légitimement fier.

Dans l'après-midi, le Khédive reçut solennellement ses hôtes au palais d'Abdin, réservé pour les audiences solennelles et les fêtes. Pour cette occasion, les maîtres des cérémonies avaient revêtu un costume or et bleu, et sur leurs poitrines brillaient des décorations entourées de pierres précieuses. Selon la coutume, les serviteurs de la cour firent don au Tsarevitch de longues chibouques avec des bouts d'ambre incrustés de diamants. Puis on servit le café turc.

Ce même jour, la colonie russe, par l'intermédiaire de son plus ancien membre, présentait au Grand-Duc héritier le pain et le sel. Un plat et une salière d'argent avaient été spécialement commandés chez un des artistes les plus consommés du Caire. Le prince Oukthomsky nous en fait la description suivante. « Ils sont ornés sur les bords

de feuilles de lotus. Au milieu, sont figurés deux sphinx et une sorte de tablette sur laquelle est écrit en caractères hiéroglyphiques le nom du Tsarevitch. Dans un cercle intérieur sont reproduits avec un art exquis certains monu-



Phot. Hohlenberg.

S. M. l'Empereur Nicolas II et S. A. R. le Prince Georges de Grèce.

ments égyptiens : les Pyramides, le Sphinx de Gizeh, le temple d'Efdou et de l'île de Philœ. En outre, des inscriptions hiéroglyphiques expriment les vœux de cette colonie russe pour la prospérité du Tsarevitch. »

Le soir, après dîner, une fête avait été organisée sur le Nil par M. Koyander, consul de Russie. Deux yachts de

gala, le *Nour en Nil* et le *Zia en Nil*, amarrés en face le musée Gizeh, avaient été transformés en élégants pavillons pour les augustes invités, et les plus belles plantes exotiques, mêlées aux lanternes vénitiennes formaient, le plus féerique des ornements. De nombreuses barques remplies de spectateurs sillonnaient le fleuve. Non loin du *Nour en Nil* et du *Zia en Nil*, sur une embarcation, la musique du Khédive se faisait entendre. C'est au cours de cette soirée que M. Coron, député de la colonie française, fut présenté au Tsarevitch. En présence du Grand-Duc héritier, notre compatriote, en quelques mots, exprima noblement les sentiments de tous : « Monseigneur, dit-il, les Français du Caire ont été heureux de pouvoir saluer en la personne de Votre Altesse le grand peuple russe et son auguste et puissant souverain. »

Le fils aîné d'Alexandre III, en remerciant M. Coron, ajouta ces paroles où ses sentiments intimes furent une fois de plus annoncés au monde entier : « Je vous prie, Monsieur, d'être mon interprète auprès de la colonie française, en lui adressant mes remerciements *pour un accueil qui m'a profondément touché.* »

Cependant le Tsarevitch étudiait le pays, montrant d'une curiosité toujours en éveil et jugeant avec beaucoup de sens les divers spectacles d'ordre physique ou moral qui lui étaient offerts. Un soir, il exprima le désir de faire un dîner arabe, et reçut l'hospitalité d'un indigène. Le salon de cet indigène servit de salle à manger. « Le salon, écrit le prince Oukthomky, est décoré en style byzantin et européen et orné de portraits de leurs Majestés Impé-

riales. Il n'offre d'ailleurs rien de bien caractéristique.

« D'abord apparaissent des serviteurs avec des aiguières de métal et de grandes cuvettes. Ces cuvettes s'appellent *tichts*; elles sont à double fond : le premier est percé d'une infinité de petits trous. Chaque invité reçoit une serviette (*fontad*) qui servira tout le temps du repas, car l'usage des fourchettes est inconnu ici.

« Puis on passe dans la salle à manger. Il n'y a point de sièges; on s'accroupit à la mode orientale sur un tapis, devant de petites tables semblables à des tabourets. Elles sont incrustées de nacre et d'ivoire et délicatement découpées. Le dos des convives est soutenu par un épais coussin.

« Les augustes voyageurs et une partie de leur suite prennent place à la table du maître de la maison. Les autres s'installent gaiement au gré de leur fantaisie. Après tant de fatigues, le repas augmente la bonne humeur des convives.

« Toute une bande de serviteurs nous apporte des plateaux ronds et massifs. Nous n'avons d'autre vaisselle que des cuillers de bois. Mais notre appétit supplée à tout ce qui nous manque et nous nous soucions peu de la simplicité du service. Un potage succulent nous est servi dans des tasses de faïence; vient ensuite un agneau rôti. Les plats se succèdent rapidement suivant la mode arabe. Les convives doivent les déguster tous, sans manifester de préférence pour aucun. »

C'est ainsi que dans ce voyage, le Prince héritier était à même d'étudier les mœurs des pays qu'il traversait, ayant

toujours l'œil attentif à tout ce qu'il voyait, et écoutant les moindres propos qui frappaient son oreille. Après avoir visité l'Egypte et la haute Egypte, Son Altesse se rendit à Thèbes, Memphis, admira les cataractes et revint au Caire où, de nouveau, le Khédive le reçut officiellement au palais d'Abdin. Puis, avec sa suite, il s'embarqua pour les Indes sur le *Souvenir d'Azor*. A bord, sa vie était ainsi réglée :

A sept heures du matin, le Tsarevitch recevait pour prendre le thé les personnes de sa suite et causait avec elles, jusqu'à midi, des impressions de voyage et des nouvelles surprises qui les attendaient.

Pendant le repas, l'amiral et le commandant du navire étaient assis respectivement à sa droite et à sa gauche. En face du Tsarevitch se trouvait le prince Bariatinsky.

Après le déjeuner de midi, Son Altesse se retirait dans sa cabine ou à l'arrière du navire où on avait installé de grands fauteuils à bascule. Au cas où la chaleur était trop insupportable, Elle allait lire des livres de science ou d'histoire, dans la petite bibliothèque située près de la salle à manger.

Son frère, le grand-duc Georges Alexandrovitch, et le prince Georges de Grèce tenaient à accomplir leur service d'officiers et occupaient, près du carré, des cabines assez étroites. Lorsqu'ils n'étaient pas de service commandé, ils entouraient le Grand-Duc héritier.

Le dîner avait lieu à 7 heures; mais auparavant, le Tsarevitch se faisait apporter la soupe des matelots et en goûtait pour se rendre compte par lui-même de la qualité de la nourriture donnée aux marins. Il lui arrivait plus d'une

fois de mander le cuisinier auprès de lui et de lui recommander de soigner les mets de ses serviteurs autant que les siens propres. Sa sollicitude, de bonne heure, allait en effet aux petits et aux humbles.

Les soirées du Grand-Duc se passaient généralement au carré des officiers où les causeries se prolongeaient souvent fort tard.

Le 6 décembre 1890, à bord du *Souvenir de l'Azov*, on célébra la fête du Tsarevitch entre frères d'armes. Elle eut un caractère d'intimité militaire digne d'être relaté. Après le service religieux dans l'entrepont de la batterie, devant l'image de saint Georges le Victorieux, et les prières prononcées par le frère Philarète, le salut réglementaire eut lieu. Puis le défilé commença devant l'héritier du trône. Celui-ci remercia officiers et matelots, et fit distribuer à tous les hommes de l'équipage un verre d'eau-de-vie. Un grand repas suivit, offert sur la dunette à tous les officiers dont c'était la fête.

Enfin, Leurs Altesses et les invités assistèrent à une représentation théâtrale organisée par les sous-officiers du *Souvenir de l'Azov*.

« On joua, dit le prince Oukthomsky, à qui j'emprunte ce récit, le *Tsar Maximilien*. C'est une pièce tragique, comique et satirique, et fort singulière. Nos matelots l'ont empruntée aux flottes étrangères et l'ont arrangée à leur façon... La pièce est en vers : les acteurs portent des costumes plus ou moins maritimes ou militaires ; ils ont des couronnes sur la tête, des épaulettes, des décorations. L'affiche apprend qu'on a devant soi le roi Mamaï, le soldat

Anika, Vénus, le uhlan Serpent, Adolphe, fils désobéissant, le bourreau Brambeous, le feld-maréchal coureur, le docteur, médecin et même apothicaire, Maximilien en personne, la Mort (elle paraît enveloppée d'un drap), un hussard, un Arabe, etc. Tous ces personnages parlent d'une voix sifflante, chantent, se battent à l'arme blanche et même à coups de bottes ou de poings... »

Voici un échantillon de cette pièce. On annonce l'arrivée du Tsar Maximilien.

UN COSAQUE

Bonjour, mes amis. Je suis un cosaque du Don ; vous allez voir arriver un hussard.

UN HUSSARD

Bonjour, mes amis. Je suis un hussard, j'arrive ici. Attendez, vous allez voir paraître le Tsar Maximilien.

LE TSAR MAXIMILIEN

Bonjour, mes amis. Pour qui me prenez-vous? Pour le Tsar de Russie, ou le Napoléon de France, pour le Roi de Suède ou le Sultan de Turquie? Non pas. Je ne suis ni le Tsar de Russie, ni le Napoléon de France, ni le Roi de Suède. Des pays lointains de la Russie je suis venu, moi, le terrible Tsar Maximilien. Voilà pourquoi je suis venu ; depuis trois ans, mon fils Adolphe a disparu. Mais que vois-je? Pour qui ce trône auguste et splendide? Serait-ce pour moi, le Tsar Maximilien ?

LE CHŒUR

Pour le Tsar Maximilien.

MAXIMILIEN

Je m'assieds donc sur ce trône auguste. Chacun tremblera devant moi. Je placerai des pages autour du trône et je jugerai, selon la loi, les justes et les injustes, les bons et les méchants. Mais si je ne juge pas suivant ce droit, qu'un aigle m'emporte sous le ciel, qu'il m'emporte au delà des îles américaines.

Si le style est pompeux, l'intrigue est quelque peu obscure ; mais les sous-officiers qui interprétèrent la pièce mirent tant d'ardeur à défendre leurs rôles, et les batailles à l'arme blanche furent si intéressantes que le Tsarevitch se montra ravi du spectacle et félicita vivement les acteurs.

Les chants de l'équipage terminèrent la fête, chants pleins de mélancolie et de vaillance où l'âme russe se retrouvait.

Cinq jours après, on arrivait en rade de Bombay. Le fils aîné d'Alexandre III eut aussitôt la visite du capitaine Brackenberg, accompagné des fonctionnaires qui devaient être attachés à la personne du prince pendant son séjour aux Indes, et de sir Donald Mackenzie Wallace, un des écrivains anglais connaissant le mieux la Russie, à laquelle il a consacré des études d'un grand intérêt documentaire. Au débarcadère, la réception fut chaleureuse. Les spectateurs, par milliers, le long des rues, aux balcons ou aux

fenêtres, saluaient ou acclamaient le Tsarevitch et sa suite. Le séjour à Bombay fut marqué surtout par un grand dîner de gala donné par le gouverneur de Bombay. En dehors de la suite russe et anglaise du Tsarevitch, le général Greaves et les hauts fonctionnaires civils se trouvaient parmi les invités.

Après ce dîner, un bal splendide réunissait toute la haute société de Bombay, empressée auprès du grand-duc Nicolaïevitch qui ouvrit le bal en dansant une polonaise avec la maîtresse de la maison. Chacun admira l'élégance et les manières distinguées du futur Tsar, et les compliments ne lui furent pas ménagés.

Il aimait à descendre dans le salon réservé aux officiers et là plaisantait et riait avec eux. Il lui arrivait souvent de jouer aux échecs et, quand il avait terminé une ou deux parties, on l'entendait dire :

— Maintenant, allons lire du Tschedrine.

Tschedrine est un auteur russe qui a beaucoup d'affinités avec notre Paul-Louis Courrier. Le Tsarevitch le lisait et le relisait avec passion.

Dans le service, le futur empereur se montrait sévère, mais juste. Il voulait que la consigne fût toujours respectée, et il se soumettait lui-même aux justes observations concernant le service, comme en témoigne l'anecdote suivante. Un jour, il se trouvait sur la passerelle, à côté du pilote, et le gênait pour bien conduire la manœuvre. Le pilote, à un moment, d'un ton bourru, lui dit :

— Votre Altesse, ôtez-vous de là.

Le Tzarevitch, au lieu de se fâcher, s'empressa d'obéir et



Phot Backofen.

S. M. l'Impératrice Alice jeune fille.

fit remettre une gratification à cet homme pour avoir accompli son devoir... avec zèle.

Durant le voyage, il interrogea à plusieurs reprises les officiers de sa suite qui avaient visité la France et... Paris. Dès cette époque, il avait le grand désir de connaître notre pays.

Le 21 mars 1891, le fils aîné d'Alexandre III passait à Saïgon et le prince Oukhtomsky écrivait ces lignes sous la dictée de Nicolas, sans doute : « A 5 heures du soir, le Tsarevitch accoste à Saïgon et salue le drapeau français. Nous voici sur le sol d'un empire ami, chez un peuple qui, comme nous, répand la civilisation en Asie dans un esprit chevaleresque. »

La réception fut splendide. Toute la population assemblée accueillit aux cris de : « Vive la Russie »; le Tsarevitch, dont le landau attelé de six mules blanches s'avança avec peine à travers la foule. Le soir un banquet officiel avait lieu en son honneur au palais du gouverneur M. Piquet, et, à l'heure des toasts, le prince héritier se levait pour exprimer tous ses remerciements pour l'accueil qui lui avait été réservé, et portait un toast à la France et à son président Carnot. Dans la soirée, il assistait au théâtre à une représentation française de *Giroflé-Girofla* et donnait le signal des applaudissements, puis se rendait au théâtre chinois et au jardin de ville où un bal champêtre était improvisé.

Tout l'intéressait vivement, à ce point qu'il ne rentra au Palais du Gouverneur qu'à trois heures du matin.

Le deuxième jour, il assistait à une revue des troupes

coloniales et félicitait le Gouverneur de la bonne tenue des troupes.

— D'ailleurs, ce sont des troupes françaises, ajouta-t-il, et je connais leur valeur.

Le soir, après une réception officielle, les journalistes de Saïgon présentaient au Tsarevitch une adresse où ils insistaient sur l'importance politique du voyage « qui ne contribuera pas peu, disaient-ils, à resserrer les liens d'amitié qu'ont fait naître entre la France et la Russie une estime mutuelle et des intérêts communs. »

L'heure n'avait pas encore sonné des paroles qui devaient engager la Russie et la France et le Tsarevitch se contenta de remercier les journalistes. Mais le jour de son départ, il invitait à déjeuner à son bord le Gouverneur général, le lieutenant-gouverneur, les commandants des troupes et de la marine, et déclarait à plusieurs reprises la joie qu'il avait éprouvée à passer quelques jours trop courts dans une des plus belles colonies françaises.

— A Saïgon, dit-il textuellement, je me trouvais *comme en famille*, et je regrette vivement de ne pouvoir rester plus longtemps parmi vous.

Dans ses voyages autour du monde, le Tsarevitch visita encore le Siam, la Chine et le Japon. Partout il reçut l'accueil le plus sympathique. Au Japon, dans la ville d'Otzon, un fanatique essaya d'attenter à la vie de Son Altesse.

Le Tsarevitch était dans une petite charette découverte traînée à bras. Le prince héritier de Grèce suivait dans une autre charrette traînée à bras également. Un fana-

tique, faisant partie de la police, s'élança sur le fils d'Alexandre III et voulut le frapper de son cimeterre. L'homme qui conduisait le Tsarevitch, pour parer les coups, se jeta sur le meurtrier et voulant le saisir à la gorge tomba, mais réussit à l'empêcher d'avancer en lui maintenant fortement les jambes avec les mains. En même temps, le prince héritier sautait de sa charrette et arrivait à temps pour prévenir un coup mortel en assénant sur la tête de l'assaillant un violent coup de canne...

Ce fait-divers fut aussitôt télégraphié à Pétersbourg où il fit sensation comme en France. Alexandre III donna aussitôt par dépêche l'ordre du retour du Tsarevitch, dont le voyage au Japon fut ainsi écourté. C'est en rentrant dans ses États que le grand-duc Nicolas inaugura à Vladivostock, les travaux de la grande voie transsibérienne. De Vladivostock, il revint à Pétersbourg, après avoir traversé les territoires immenses de la Sibérie.

VII

Le Mariage

Le mariage de Nicolas II a été un mariage d'amour. Des publicistes, on ne sait dans quel but, avaient d'abord annoncé qu'il était question pour le fils d'Alexandre III d'une union avec la princesse de Monténégro, dont le père, un jour, avait été appelé « le seul ami de la Russie ». En réalité, cette union ne fut jamais considérée sérieusement. Bien avant la mort d'Alexandre III, le mariage de Nicolas avec la princesse Alice de Hesse était décidé.

Alexandre III connaissait la fiancée de son fils aîné et estimait que nul choix n'était plus désirable. Quant au peuple russe il manifesta ses sentiments par des hourras enthousiastes, lorsque apparut devant ses yeux le jeune couple impérial sur le parvis de l'église de Kazan.

La cérémonie eut lieu le 26 novembre 1894. L'avant-veille, en pleine après-midi, quelques passants purent jouir d'un spectacle inusité. Le Tsar Nicolas II, après s'être promené à pied avec la princesse Alice le long de la « Perspective Newsky », entrait avec sa fiancée dans un magasin de ganterie pour faire des emplettes. L'Empereur

tenait à témoigner ainsi de son absolue confiance dans la population. Il avait voulu sortir sans escorte et sans police.

Le jour des funérailles de son auguste père, les autorités avaient interdit d'ouvrir les fenêtres sur le passage du cortège. Nicolas II, pour le jour de son mariage, donna l'ordre qu'il fût permis aux habitants d'ouvrir leurs fenêtres et de paraître à leurs balcons.

Justement ce jour-là la température clémente et quelques rayons de soleil favorisaient les manifestations populaires. Le matin, de bonne, heure des salves de coups de canon annonçaient le mariage du Tsar, et la foule se massait sur l'immense place du Palais d'Hiver devant le palais du grand-duc Serge, d'où devait partir la princesse Alice, et devant le Palais Anitchkoff d'où on savait que partirait le Tsar. Les troupes formaient la haie sur le parcours du cortège. Des escadrons de hussards et de lanciers de la garde étaient rangés en bataille devant le palais du Grand-duc Serge.

L'Empereur et sa suite se rendirent en voiture au Palais d'Hiver, et le cortège pénétra dans la grande salle Nicolas. La maison militaire de Nicolas II, celle des grands-ducs, des souverains et des princes étrangers, en grand uniforme, les officiers de la garde, de l'armée, de la flotte étaient rangés des deux côtés. La salle Saint-Georges était réservée au Conseil de l'Empire, aux ministres et au corps diplomatique. Là attendaient aussi le général de Boisdeffre et l'amiral Gervais spécialement invités. Dans la salle des Armoiries se trouvaient les dames présentées à la



Phot. Lévits'

S. M. l'Empereur Nicolas II à son avènement.

Cour, les hauts dignitaires, les membres de la noblesse, les officiers et les employés civils.

Le commerce et l'industrie étaient représentés par quelques délégués notables qui se tenaient avec le maire de Saint-Pétersbourg et les maires des autres villes dans la Salle des Maréchaux.

La Salle des Concerts était occupée par la grande maîtresse de la Cour, les dames et les demoiselles d'honneur, les dames de Cour de la suite des grandes-duchesses et des princesses étrangères, les secrétaires d'État, etc.

Les dames d'honneur avaient revêtu le costume national russe en velours grenat galonné d'or et s'étaient coiffées du kakochnick, sorte de haut diadème en velours brodé de perles ; derrière cette originale coiffure pendait un long voile de soie blanche ; quant à la robe de velours à manches flottantes, décolletée et brodée d'or à hauteur du corsage, un tablier de soie claire la recouvrait par devant. Les dames du corps diplomatique étaient en blanc et en violet.

L'Impératrice mère marchait en tête du cortège au bras du roi de Danemarck, Christian IX. Elle portait un costume de cour en laine blanche avec une traine de cinq mètres de long, portée par quatre chambellans.

Puis venait la princesse Alix de Hesse avec l'Empereur. Le Tsar avait l'uniforme de colonel de hussards de la garde, rouge avec dolman blanc, galonné d'or à l'épaule. La princesse portait avec la plus exquise distinction un costume de cour russe en soie blanche, bordé d'argent, semblable à celui des demoiselles d'honneur mais d'une qualité plus riche. Sur sa tête brillait le diadème impérial

orné de diamants et de ses épaules tombait le manteau impérial en brocart doublé d'hermine, dont la traîne immense était soutenue par quatre hauts dignitaires, deux de chaque côté tandis que le grand chambellan soutenait l'extrémité.

Le prince de Galles, le duc de Cobourg, le duc d'York, le général de Boisdeffre, l'amiral Gervais fermaient le cortège.

Dans la chapelle du palais, la première cérémonie religieuse fut célébrée devant la famille impériale, les princes et leur suite, les dames de la Cour et les grands dignitaires, les autres invités étant obligés de rester au dehors, en raison de l'exiguité de l'église. L'Empereur et sa fiancée prirent place sur une estrade couverte de velours galonné d'or, élevée au milieu du chœur, sous un dais magnifique de brocart d'or et d'hermine. Après les prières d'usage, le cortège se reforma pour la sortie.

L'Impératrice-mère monta en voiture de gala, à quatre chevaux, avec deux cosaques de la chambre debout sur le siège de derrière et rentra aussitôt au Palais Anitchkoff, tandis que les nouveaux mariés, dans un carosse fermé attelé de quatre chevaux blancs, harnachés à la Russe, se dirigeaient vers la vieille cathédrale de Kazan, en passant par la Perspective Newsky. Sur tout le parcours, les fenêtres et les balcons étaient remplis de monde et, de toutes parts, retentissaient des acclamations. Les cloches de toutes les églises sonnaient à toute volée et l'enthousiasme de la population était à son comble. Le Tsar et la Tsarine répondaient aux vivats de leurs sujets en saluant.

Lorsque la voiture arriva devant la cathédrale de Kazan, elle ne pouvait avancer qu'avec peine. La foule des moujicks était là tellement compacte que la police avait les plus grandes difficultés à lui frayer un passage. Les hourras succédaient aux hourras.

Le métropolite de Saint-Pétersbourg, Mgr Palladius, vint au devant des époux à l'entrée de l'église, entouré de ses diacres et de ses archidiacres, avec la croix et l'eau bénite, et le Tsar et la Tsarine entrèrent dans la cathédrale, suivis par leurs invités. Là, un *Te Deum* fut chanté, puis les deux époux montèrent les marches de l'autel et allèrent baiser l'image miraculeuse de Notre Dame de Kazan. La cérémonie terminée, ils reparurent sur la première marche du parvis devant le peuple assemblé. Les acclamations retentirent encore en l'honneur du Tsar et de la Tsarine. Celle-ci, d'abord étonnée, sourit à ses nouveaux sujets et inclina la tête en signe de remerciement. Puis, aidée par l'Empereur, elle monta en voiture. Le Tsar prit place à côté d'elle et, au milieu des vivats et des cris d'amour, de loyauté et d'enthousiasme, Leurs Majestés Impériales regagnèrent le Palais Anitchkoff. Là, nouvelles manifestations populaires. De la Perspective Newsky et des jardins environnant le palais, des milliers de vivats arrivaient en l'honneur du Tsar et de la Tsarine. Les deux époux durent paraître à plusieurs reprises à la fenêtre et saluer.

— Ah! le brave peuple! le brave peuple! remarqua l'Empereur à l'Impératrice, très émue dans son bonheur de femme et d'Impératrice.

Ainsi se termina cette grande et belle journée qui mon-

tra une fois de plus le loyalisme profond du peuple russe envers le Tsar.

Pétersbourg et les autres villes de l'Empire célébrèrent par des réjouissances publiques, par des illuminations et des feux d'artifices, le mariage de Nicolas II. La joie sans mélange succédait à la douleur profonde qu'avait causée dans tout l'Empire la mort d'Alexandre III. La princesse de Hesse, devenue impératrice de Russie avait accompli ce miracle.

La Tsarine

La maison de Hesse, à laquelle appartenait la Tsarine, a toujours été considérée en Allemagne comme étant de race étrangère. N'est-elle pas d'origine française? M. Nicolas Notovitch l'a établi de manière irréfutable. La famille de Hesse est issue, en effet, d'une branche de la maison de Lorraine, remontant aux débuts mêmes de la monarchie française.

« Réguder le Grand, surnommé *au long cou*, Duc des deux Lorraines (la haute et la basse), le héros du plus ancien roman de la langue primitive des Francs, (Reinick Fuchs) le « Roman du Renard », est, dit cet auteur, l'un des ancêtres directs de la maison de Lorraine. Lorsqu'il mourut, en 916, ce fut un deuil immense parmi les Francs. Son règne avait été pour tous ses sujets un véritable âge d'or, et il s'était acquis par ses exploits et ses bienfaits, une telle considération que le Roi de France, son suzerain, voulut présider les funérailles du vaillant Duc et lui adressa, sur sa tombe, un dernier adieu que l'histoire a enregistré. Son

fils Giselbert lui ayant succédé dans le duché de Lorraine, épousa la sœur d'Othon le Grand, tandis qu'une autre sœur du nouveau Charlemagne épousait Hugues le Grand, duc de France et comte de Paris, puis devenait la mère de Hugues Capet et, par conséquent, l'aïeule de toute la maison de France.

« Lorsque le puissant duc de Lorraine, qui se trouvait ainsi le plus proche allié des deux plus grandes dynasties de l'Europe, mourut à son tour, l'épée à la main, sa veuve qui lui avait donné un fils, successeur de son père et ancêtre de la maison de Hesse, épousa le roi de France et fut la mère des derniers rois Carlovingiens. »

Mais, sans remonter aussi loin dans les annales de notre pays, il est facile d'établir que la maison de Hesse a d'autres attaches avec la France.

La princesse Alix de Hesse, devenue Tsarine, est la descendante directe de sainte Elisabeth, la pieuse et douce reine de Hongrie. La fille de l'héroïne chrétienne épousa au XIIIe siècle, Henri le Magnanime, duc de Brabant, prince de la maison de Lorraine. C'est de cette union que naquit Henri dit « l'Enfant », lequel, laissant aux autres princes de la famille le duché de Brabant et une partie de la Basse Lorraine, alla s'établir dans les Etats de sa mère. Il y fonda une branche nouvelle qui devint la maison de Hesse.

On a dit que la maison de Hesse a été comme providentiellement destinée à donner des reines et des princesses aux dynasties régnantes. Cela est vrai. L'histoire, en effet, nous démontre que, depuis plus de six cents ans, elle s'est alliée aux grandes familles royales de l'Europe.

En ce qui concerne la Tsarine, elle serait plutôt le joli reflet de cette ancienne Allemagne, littéraire et poétique, éprise des grandes et belles choses qui préoccupent l'humanité. La grande-duchesse Alix de Hesse écrivait à son sujet à la reine Victoria :

... Elle est la personnification de son surnom « petit soleil » avec beaucoup d'Ella,(diminutif d'Elisabeth, le prénom de la grande-duchesse Serge, sœur de l'Impératrice de Russie), mais elle a la tête plus petite et elle est plus vive ; elle a aussi la fossette d'Ernie et son expression (Ernie est le diminutif d'Ernest, prénom du grand-duc de Hesse, frère de la Tsarine.)

Quelques heures après la naissance de la princesse Alix, voici le portrait qu'en traçait sa mère dans une lettre à la reine d'Angleterre :

.... C'est une mignonne petite chose ressemblant à Ella, mais elle est plus petite et a les traits plus fins, bien que le nez semble devoir être long. Il nous est venu à l'idée de l'appeler Alix (Alice est prononcée trop affreusement en allemand), Hélène, Louise, Béatrix. Et si Béatrix le peut, nous serons bien contents qu'elle soit la marraine.

La mignonne petite chose a les cheveux blonds, châtain doré, le front haut et droit, le nez d'un délicat dessin, le sourire très doux. Elle a dans ses yeux d'ange la malice d'un petit diable.

Les parents de la petite princesse l'entouraient, elle et ses sœurs, d'une affection jalouse et ne négligeaient rien pour que la joie fût l'apanage continuel de leur enfance. Les soucis ne viendraient que trop tôt, si toutefois ils devaient venir.

Le père et la mère se mêlaient souvent aux jeux de de leurs enfants, et les gâtaient par mille gentillesses, aussi, quand ils devaient les quitter pour quelques jours,

Attelage de gala pour le mariage de S. M. Nicolas II.

les bébés laissaient-ils échapper leurs pleurs. Lorsque la famille était réunie à nouveau, les rires reprenaient joyeux :

... Ils m'ont mangée de baisers, écrit la grande-duchesse de Hesse, à un de ses retours d'Angleterre. Ils avaient placé des guirlandes sous les portes et ils n'en finissaient pas de me raconter leurs petites affaires. Nous sommes arrivés à trois heures, et depuis ce moment jusqu'à celui où tous furent au lit, nous n'avons pas eu un instant de tranquillité. Et j'avais eu à écouter les différents hymnes et prières de tous les six, ainsi que les diverses confidences qu'ils avaient à faire... Victoria a énormément grandi... Aliky est très belle et affectionnée...

Son éducation forme un contraste frappant avec l'éducation si hautaine et si dédaigneuse de l'aristocratie prussienne. L'un de ses précepteurs, M. Henri Conti, nous a confié des détails tout à fait intéressants sur la jeunesse de la princesse Alix. Elle a été élevée, nous dit-il, comme une simple bourgeoise anglaise, avec méthode et une discipline assez sévère. La grande duchesse de Hesse-Darmstadt recommandait toujours à son entourage de combattre chez ses enfants la sécheresse du cœur et l'orgueil.

Elle écrivait à la reine Victoria :

... Je m'efforce de leur enlever tout orgueil de leur position, laquelle n'est rien si elle ne vient pas de la valeur personnelle. Je suis entièrement de votre avis au sujet de la différence du rang. Combien aussi il est tout à fait important que princes et princesses sachent qu'ils ne sont pas du tout meilleurs ou au-dessus des autres, si ce n'est par leur propre mérite et qu'il leur incombe seulement le double devoir de vivre pour les autres et d'être un exemple de bonté et de modestie !...

La vie de la jeune princesse, à partir de l'âge de douze ans, était ainsi réglée :

Aussitôt levée, elle se mettait assidûment à ses devoirs, puis elle avait droit aux récréations et aux promenades. Tout était réglé à la minute.

Les seules distractions qui lui sont accordées jusqu'à l'âge de seize ans sont le croquet, le tennis, le cheval, le canotage, le patinage. Ses toilettes sont confectionnées à Darmstadt même. Comme argent de poche, elle reçoit de cinquante pfennigs à un mark (60 centimes à 1 fr. 25 par semaine). Ses seize ans révolus, et sa confirmation faite, la princesse Alix peut porter des robes longues, des toilettes de bal. Eloignée jusqu'alors des grandes réceptions et des dîners de gala, il lui est permis de s'asseoir à la table de la reine Victoria. Elle va maintenant au bal, au concert au théâtre.

Les premières langues étrangères qu'elle apprend sont le français et l'anglais qu'elle parle dans la perfection. Elle se distingue aussi dans les arts d'agrément. De bonne heure, elle est musicienne, dessine et peint fort joliment. On n'oublie pas non plus de lui enseigner la couture et les principes de la cuisine.

On raconte qu'après son mariage, pour s'amuser, elle confectionna un jour d'exquis gâteaux pour son mari. La nouvelle idole de la Russie et aussi de la France est petite-fille de la reine Victoria et belle-sœur du prince Henri de Prusse. Elle a adopté sans arrière-pensée non seulement la patrie russe, mais encore les sentiments de la Sainte Russie. En passant, notons que plusieurs Roma-

noff se sont alliés à la maison de Hesse. Paul II, arrière grand-père d'Alexandre III, avait épousé en premières noces une princesse de Hesse-Darmstadt; Alexandre II s'est marié avec la princesse Marie-Sophie, fille de Louis II, grand-duc de Hesse.

La Tsarine adore la France! Bien qu'elle fût un peu souffrante, lors du voyage du Tsar à Paris, elle tint à l'accompagner, et les acclamations des Parisiens furent très sensibles à son cœur.

En Russie, sa bonté et sa charité ne se lassent pas de s'exercer. Elle s'occupe beaucoup des questions de bienfaisance et de l'organisation d'ouvroirs-modèles pour les déshérités de la fortune.

Du mariage de Nicolas II avec la princesse de Hesse sont nés deux enfants : deux filles : la grande duchesse Olga et la grande duchesse Tatiana. Ce sont encore deux bébés, mais deux bébés charmants, très gâtés naturellement par une mère d'une tendresse inépuisable et un père qui n'est jamais plus heureux que dans la compagnie de sa femme et de ses filles.

L'aînée, la grande duchesse Olga, a trois ans, elle est née le 15 novembre 1895, à Pétersbourg; la grande duchesse Tatiana est née le 10 juin 1897. Son nom, qui sonne bizarrement à des oreilles françaises, fut fréquemment porté par les princesses de la première dynastie russe, la dynastie des Rourick.

On a écrit dans plusieurs publications que Nicolas II, dans son désir d'avoir un fils, n'avait pas caché son dépit d'avoir successivement deux filles. Ces racontars ne re-

posent sur rien de sérieux. L'Empereur a accepté avec bonheur la naissance des grandes duchesses.

La Sainte Russie prie maintenant Dieu que le Tsar ait, un jour prochain, un héritier... C'est une prière que Nicolas II et la Tsarine souhaitent de voir exaucée.

VIII

Le Voyage à Paris et la Maison de l'Impératrice

Presque immédiatement après les fêtes du couronnement, le Tsar quitta son Empire pour visiter plusieurs cours européennes et la République française.

C'était un rêve longtemps caressé par Nicolas II que de voir notre capitale. Tsarevitch, il avait prié à plusieurs reprises Alexandre III, de lui permettre d'aller en France, mais il n'avait pu obtenir de son père que cette réponse :

— Plus tard, nous verrons... nous irons ensemble.

Enfin, en 1896, son rêve se trouva réalisé. Je n'entrerai pas dans les détails de la réception véritablement triomphale faite à l'Empereur et à l'Impératrice à Paris. Cette journée inoubliable a été racontée dans tous les journaux, dans toutes les revues et elle est restée gravée dans tous les cœurs.

Une histoire inédite mérite cependant d'être contée : lorsque Nicolas II eut résolu de venir à Paris, les détails

de toilette attirèrent l'attention du Tsar et de la Cour : un habit noir devenait nécessaire à Nicolas II. Or, l'Empe-



Phot. Hughes et Mullins.

S. M. l'Impératrice Alix.
(D'après la plus récente photographie).

reur qui possède une garde robe et une literie complètes, n'avait pas d'habit noir. Alors, un de ses aides de camp



Phot. Pasetti.

S. M. l'Impératrice Alexandrovna et S. A. I. la Grande-Duchesse Olga.

fut dépêché chez le tailleur de la Cour, à qui il commanda de confectionner un habit noir à la dernière mode parisienne. Le tailleur envoya aussitôt à Paris son meilleur coupeur, afin d'étudier sur place les plus jolis modèles. Puis, à son retour, il fit l'habit noir qui ne coûta pas moins de 700 roubles au Tsar, dont 100 roubles pour la façon et 600 roubles pour les trois jours de séjour à Paris du représentant du tailleur.

Sept cent roubles pour un habit!... Ce chiffre qui, d'ailleurs, ne fut pas discuté, paraîtra quelque peu exagéré... sur les boulevards de Paris.

Pendant leurs trois jours de séjour parmi nous, Leurs Majestés conquirent une des popularités les plus extraordinaires que l'on ait vues ; celle de l'Impératrice n'était pas moins grande que celle du Tsar ; son origine allemande n'excitait aucune défiance. On connaissait ses sentiments de sympathie pour notre nation et on savait que son entourage n'éprouvait que de l'amitie et même de l'admiration pour la France. Le recrutement du personnel féminin de sa Maison avait été trié sur le volet.

Voici quelques détails intimes à ce sujet.

Les jeunes filles choisies pour les fonctions purement honorifiques, auprès de l'Impératrice se trouvent de fait émancipées, et, n'eussent-elles que seize ans, l'âge minimum où elles commencent à figurer à la Cour, elles peuvent se parer de diamants à profusion, se couvrir de joyaux comme des icones. De plus, quel que soit le rang social auquel elles appartiennent, elles ont désormais le droit

de figurer à toutes les cérémonies officielles dont le plus souvent leur famille se trouve exclue.

La jeune élue, commençant par être demoiselle d'honneur « à chiffres » porte sur l'épaule gauche le monogramme de l'Impératrice, brodé sur un ruban de soie bleu clair.

Rien de plus somptueux que le costume — le même pour toutes — qu'elles revêtent les jours de gala. C'est d'abord une première robe de satin blanc, qui se ferme depuis la gorge jusqu'aux pieds par des boutons de pierreries, puis une grande tunique de velours rouge chamarrée d'or, à traîne immense, à larges manches pagodes, jette une note originale sur cette blancheur. Mais la partie vraiment caractéristique de ce costume est la coiffure, une sorte de diadème appelé *Kakochnik*. Ce *Kakochnik* est de velours rouge comme la tunique et tout constellé de pierreries; un grand voile de tulle blanc s'y rattache, qui va se perdre par derrière dans les beaux plis aurés de la traîne.

Cette splendeur cependant n'a qu'un temps. Au bout de quelques années, la demoiselle d'honneur « à chiffre » passe à l'état de demoiselle d'honneur « à portrait » et échange la riche tunique pourpre contre une autre tunique plus modeste de velours émeraude brodé d'argent. En revanche, la Tsarine leur permet de substituer son image enrichie de diamants au monogramme jusqu'alors fidèlement porté. Quelquefois aussi, la décoration de Sainte-Catherine, l'ordre de chevalerie fondé par Pierre-le-Grand à l'intention des femmes uniquement, vient récompenser la demoiselle d'honneur des services rendus à la Cour.

Généralement, c'est parmi les filles d'officiers supérieurs ou de hauts fonctionnaires que l'Impératrice recrute cette élite. A Paris, voici quelles étaient les dames de la suite de la Tsarine :

La princesse Galitzine, née Paschkoff, grande maîtresse de la Cour de l'Impératrice et dame d'honneur à portrait, femme avenante et gracieuse qui remplit ses hautes fonctions avec une grande distinction.

M[lle] Wassiltchikoff, fille du directeur de l'Ermitage, grand maître de la Cour Impériale qui est demoiselle d'honneur auprès de l'Impératrice ; charmante jeune fille de beaucoup d'esprit et d'élégance naturelle.

La princesse E. N. Obolensky, est également demoiselle d'honneur. Son père fait fonction d'aide de camp général de l'Empereur et commanda autrefois le régiment Préobrajenski.

Après la revue de Châlons, le dernier spectacle offert aux Souverains russes, où cinquante mille hommes d'élite défilèrent devant nos hôtes, le Tsar s'écria :

— Spectacle magnifique ! magnifique !

Et quand à la gare de Bouy, l'Empereur et l'Impératrice prirent congé des autorités françaises, Nicolas II prononça ces paroles :

— Nous n'oublierons jamais l'admirable réception que la France nous a faite. Quant à l'Impératrice elle avait les larmes aux yeux.

— Merci ! Merci, disait-elle, de tout ce qui a été fait en notre honneur.

Une plaquette commémorative de la visite du Tsar et de la

Tsarine avait été donnée aux Souverains avant leur départ. Cette plaquette, véritable petit chef-d'œuvre de Roty, a quatre centimètres sur six ; elle est frappée en or. La face représente un génie porté sur des nuages, envoyant de la main un baiser vers le lointain horizon, d'où émergent les rayons d'un soleil levant. On lit, au-dessus des rayons le mot : Russie.

Sur le revers, on voit en perspective oblique le palais de Versailles, sur lequel flottent les deux drapeaux français et russe réunis. Au premier plan, le bassin du Char embourbé, avec ses eaux jaillissantes ; au second plan, le tapis vert, avec ses grands massifs de verdure, sur lesquels l'eau du bassin retombe en pluie. Au bas de la composition, pour cacher le rebord du bassin, une gerbe de roses en travers. L'inscription destinée à commémorer la visite impériale, est, comme celle de la face, en français.

Cette plaquette fut remise dans un écrin de velours crème revêtu extérieurement de velours vert.

Le plus beau souvenir du séjour à Paris n'est pas encore entre les mains des Souverains ou plutôt de l'Impératrice à qui il est spécialement destiné.

L'Impératrice de Russie avait distingué dans un des salons de l'Élysée une merveilleuse tapisserie des Gobelins représentant Marie-Antoinette et ses enfants. Elle la contempla longuement et fit part de son admiration à Nicolas II. Le Président de la République, mis au courant, dit aussitôt à la Tsarine que le gouvernement français se proposait de faire exécuter une reproduction du chef-d'œuvre et de le lui offrir. L'Impératrice, très touchée de

cette attention, accepta et des ordres furent immédiatement donnés.

Après le départ des Souverains russes, on transporta la fameuse tapisserie aux Gobelins, et l'on fit venir du musée de Versailles le tableau de Mme Vigée-Lebrun d'après lequel elle avait été faite.

Le Président de la République eût offert l'original lui-même, comme il l'expliqua à la Tsarine, si la loi française n'empêchait d'une façon formelle de se dessaisir d'une œuvre quelconque de nos Musées nationaux. La copie, à laquelle on travaille activement, ne sera pas indigne de l'original et elle sera prête au commencement de 1900.

On a fait choix, pour cette œuvre, des meilleurs artistes, et la première laine a été passée dans les fils du métier le 8 février 1897. MM. Brulefert et Montagnon, chargés de l'architecture et des tapis de la pièce où se trouve le groupe, ont déjà reproduit avec une délicatesse infinie les moindres détails du célèbre tableau de M^me^ Vigée Lebrun. Un autre artiste, M. Thuaire, a terminé de son côté la reproduction admirable de la Dauphine, qui, appuyée sur les genoux de la reine Marie-Antoinette, en une pose charmante, regarde sa mère avec une douceur indéfinissable.

Un chef d'atelier à la manufacture nationale des Gobelins, M. Michel, travaille à la principale figure du groupe : Marie-Antoinette.

J'ajoute que la tapisserie, actuellement sur le chantier aura les mêmes dimensions que celle qui fit l'admiration de l'Impératrice et de l'Empereur de Russie, soit 2^m, 80 de hauteur sur 2^m, 20 de largeur.

Les « tapissiers » des Gobelins veulent faire une copie plus conforme au tableau du musée de Versailles que le modèle auquel on reproche quelques légères fautes de dessin.

J'ai reproduit les dernières paroles prononcées par l'Empereur et par l'Impératrice à la gare de Bony. Un haut fonctionnaire de la Cour, qui a accompagné le Tsar dans son voyage en France, a ainsi analysé les impressions de son Souverain pendant son séjour en France :

« Nicolas II connaissait — par le programme officiel qui lui avait été soumis, et qu'il avait agréé jusqu'à ses moindres détails — les nombreuses fêtes préparées en son honneur et en l'honneur de la gracieuse Impératrice ; il savait par les rapports qu'on lui avait transmis combien chacun désirait participer brillamment à ces fêtes, mais ce dont il ne pouvait se douter, c'était l'enthousiasme du peuple, qui l'a frappé beaucoup plus que les solennités officielles auxquelles il a assisté.

« Les vivats et les acclamations de ces millions de curieux à Cherbourg, à Paris, à Versailles et à Châlons ont touché les Souverains à un tel point que souvent l'Empereur et l'Impératrice en avaient les larmes aux yeux.

« Ces manifestations sont très franches et très émouvantes, dit le Tsar, le soir de son arrivée à Paris, en rentrant à l'hôtel de l'Ambassade. On sent que tous ces cœurs battent à l'unisson, quel beau et bon peuple !

« Les Souverains ont été éblouis par les merveilleuses avenues parisiennes et par leur ornementation, laquelle, il faut bien le reconnaître, dépassait tout ce que l'on aurait pu imaginer.

« Le voyage de Paris à Versailles a été également un enchantement pour Leurs Majestés ; lorsque leur voiture a débouché dans l'avenue de Paris et qu'ils ont aperçu au loin la place d'Armes et le palais de Versailles, ils n'ont



Phot. P. Petit.

23 août. — Sur la jetée de Péterhof.

pu s'empêcher de faire part de leur profonde admiration au Président de la République. »

Ce haut fonctionnaire a ajouté que le Tsar et la Tsarine viendraient probablement visiter Paris incognito avant l'Exposition. Dans tous les cas, Nicolas II et l'Impératrice seront de nouveau nos hôtes au moment de la grande manifestation internationale, et chacun espère qu'ils

pourront demeurer parmi nous, plus longtemps que la dernière fois.

Du voyage de M. Félix Faure en Russie, qui eut lieu un an après, je ne veux retenir que la date du jeudi 26 août 1897, où l'alliance franco-russe a été proclamée à bord du *Pothuau* par le Tsar et le Président de la République.

Les paroles de Nicolas II, désormais historiques, méritent d'être rappelées ici :

« Je suis heureux de voir que votre séjour parmi nous crée un nouveau lien entre nos deux nations *amies et alliées*, résolues à contribuer par toute leur puissance au maintien de la paix du monde, dans un esprit de droit et d'équité... »

Les patriotes de France avaient le droit de se réjouir. Si jamais notre pays est attaqué, nous ne serons plus seuls. Quand « nous entrerons dans la carrière, où nos aînés ne seront plus, » des frères d'armes joindront leur vaillance à la nôtre pour repousser l'agresseur.

IX

Une Journée du Tsar

Le Tsar Nicolas II a eu trente ans le 18 mai dernier : il est né, en effet, à Pétersbourg, le 18 mai 1868. Dans la force de l'âge, de taille moyenne, il ressemble beaucoup à sa mère, dont il a surtout les yeux bleus où se reflète une infinie douceur. Avec cela, courageux comme son père ; comme lui, ayant une volonté que rien ne saurait dompter, et comme lui aussi, ne poursuivant qu'un but : le bien et la grandeur de la Russie par le maintien d'une longue paix.

Populaire, il l'est depuis longtemps. Quand on apprit en Russie la tentative d'assassinat dont il faillit être victime pendant son voyage au Japon, le nom du Tsarewitch déjà aimé devint synonyme de héros.

D'aspect un peu délicat, Nicolas II n'en est pas moins d'une santé robuste, qui lui permet de se livrer aux travaux, aux exercices les plus divers, sans la moindre fatigue, et de donner à son peuple l'exemple d'un dur labeur quotidien et d'une vie d'activité sans bornes.

Il n'a pas que l'éclat et l'apparence du pouvoir, les devoirs les plus sérieux s'attachent à son autorité réelle et bienfaisante, et il fait en sorte de les remplir tous à la satisfaction générale de son peuple. A 8 heures du matin, il se lève, et à 9 heures, il prend le thé avec l'Impératrice. A 9 heures et demie, il s'enferme dans son cabinet de travail et lit les journaux du monde entier, ou du moins les principaux d'entre eux. C'est ainsi qu'à l'exemple de son grand-père et de son père, il est un abonné fidèle du *Figaro* et du *Matin*. Il apprécie tout particulièrement les brillants articles de M. de Vogüé, de Bourget, de Whist, du *Passant* (Emmanuel Arène) et les chroniques scientifiques d'Emile Gautier. A 10 heures et demie, il fait une petite promenade dans le parc entourant le palais où il séjourne. A 11 heures, il se remet au travail et reçoit les ministres. Ces réceptions de ministres sont distribuées de telle façon que, chaque jour, l'Empereur reçoit deux ministres.

Voici le cérémonial usité pour les personnes autres que les ministres, admises aux audiences du Tsar, lorsque celui-ci habite le grand palais de Péterhof. Ces personnes partent le matin de Pétersbourg et trouvent, à la gare de Péterhof, les voitures de cour qui les attendent. Les cochers et les valets de pied portent des manteaux avec collets gris bordés de rouge et un bicorne posé en bataille sur la tête. Les personnes ayant une lettre d'audience sont accompagnées dans une dépendance du Grand Palais, et avant l'heure d'audience finie, on leur offre une collation : du thé et des sandwichs. Vers



LA FAMILLE IMPÉRIALE A PÉTERHOF

S. A. le Prince de Schaumbourg-Lippe.
S. A. I. le Grand-Duc Paul.
S. M. l'Impératrice Alix.
S. A. I. le Grand-Duc Alexandre-Michel.
S. M. l'Empereur Nicolas II.
S. A. I. le Duc de Leuchtenberg.
S. A. I. la Grande-Duchesse Vladimir.
S. A. I. la Princesse Eugénie-Maximilianovna d'Oldenbourg.
S. A. I. la Duchesse de Leuchtenberg.
S. A. I. le Grand-Duc Serge.
S. A. I. le Grand-Duc Vladimir.

11 heures et demie, les voitures viennent les prendre et les mènent au palais où réside l'Empereur.

Après avoir traversé plusieurs salles, on arrive dans un salon donnant sur les jardins qui, à côté de tableaux rappelant les guerres du Caucase, est orné d'une grande et belle tapisserie, cadeau du Président de la République. Cette tapisserie représente les bonnes fées réunies au berceau d'une petite princesse. Dans cette salle, se tiennent les officiers et fonctionnaires qui veulent remercier l'Empereur de leur avancement ou lui présenter leurs hommages. Les militaires sont ordinairement introduits plusieurs à la fois. C'est un *heiduque*, personnage revêtu d'une livrée aux couleurs de la Cour et portant sur la tête une coiffure ornée de plumes, qui leur montre le chemin à travers une grande salle et un long couloir, jusqu'au salon où restent en permanence les aides de camp de service. L'un de ceux-ci ouvre la porte du cabinet de l'Empereur, annonce à haute voix le nom du visiteur et le fait entrer.

Le Tsar parle quelques instants avec la personne introduite, écoute ses doléances et est aimable sans efforts. Pour chacun, il sait trouver des paroles bienveillantes, et lorsqu'il reçoit un Français, c'est en termes chaleureux qu'il parle de notre pays et du Président de la République. Il rappelle son séjour à Paris et exprime l'espoir de pouvoir y revenir bientôt, en simple touriste et sans l'apparat officiel. Bien entendu, il ne fait introduire dans son cabinet de travail que les hauts fonctionnaires ou ministres, et les personnalités influentes ou de son intimité. Les autres lui sont présentées dans un grand salon

voisin et par groupes. Il salue, échange quelques paroles, puis les visiteurs se retirent. Le Tsar porte généralement dans ces occasions le costume de colonel du régiment Préobrajensky.

A 1 heure de l'après-midi, l'Empereur déjeune en compagnie de l'Impératrice, puis sort en voiture dans le parc avec elle. A son retour, il reçoit encore divers personnages, tandis que l'Impératrice, de son côté, a la visite des femmes des ministres et des ambassadeurs. Nicolas II, à partir de 4 heures, travaille seul dans son cabinet de travail, jusqu'à 8 heures du soir, lisant les rapports, les projets législatifs devant être soumis au Conseil de l'Empire, et les rapports des gouverneurs des provinces qui, entre parenthèse, sont au nombre de soixante-cinq.



Un heiduque
de la suite particulière
de S. M. l'Empereur Nicolas II.

A 8 heures, le dîner de la famille impériale est servi. La plupart du temps, il y a des invités à la table du Tsar, officiers ou universitaires, dans la société desquels l'Empereur et l'Impératrice se plaisent particulièrement.

A 9 heures, Nicolas II se remet au travail jusqu'à minuit; à 10 heures seulement, lorsqu'il y a du monde à dîner. Tandis que l'Empereur travaille, l'Impératrice reste sou-

S. M. l'Empereur Nicolas II et sa garde cosaque.

vent auprès de lui, dessinant, faisant de la tapisserie ou jouant du piano.

Tous les dimanches, le Tsar et la Tsarine vont à l'église. L'Empereur est très religieux et respecte scrupuleusement les lois de l'Eglise dont il est le chef. Dans ses moments de liberté, il aime entendre, à la Cour, l'interprétation des belles œuvres musicales russes et françaises, et dans ses promenades, qu'il soit à Pétersbourg ou à l'étranger, il recherche les beaux meubles anciens dont il est un amateur éclairé.

Son père avait la passion de la chasse, Nicolas II, excellent tireur, d'ailleurs, n'éprouve pas grand plaisir à cette distraction. Ce qu'il préfère, c'est la chasse à courre. Ardent et magnifique cavalier, il n'est pas le dernier à forcer la bête qu'on poursuit.

X

Nicolas II à table

Le faste antique, qui distingue la cour de Russie de toutes les autres et dont les derniers Tsars ont toujours su concilier les exigences avec des allures très simples, se retrouve dans le service de bouche. Il n'existe point en Europe de table souveraine aussi luxueuse et où l'on exige une cuisine aussi particulièrement raffinée. Il est même assez curieux de constater la prédominance absolue de la cuisine française dans un pays où la vigueur des appétits, conséquence de race et de climat, semblerait devoir mieux s'accommoder de la solidité de certains plats nationaux.

Depuis le commencement du siècle, les cuisines impériales russes ont toujours été dirigées par des chefs français. C'est Riquette, l'un des plus célèbres cuisiniers de l'époque, qui, après Tilsitt, introduisit notre cuisine à la cour de Russie. Il y fit honnêtement une grosse fortune qui excita de nombreuses jalousies, mais que son maître trouvait légitimement acquise, comme en témoigne cette anecdote.

Le 31 mars 1814, le prince de Talleyrand, chez qui le Tsar était descendu, oubliant un instant la gravité des circonstances, vint à parler du fameux cuisinier.

— Mais c'est le plus habile homme, dit Alexandre Ier.

Quelqu'un ayant ajouté malicieusement : — Oui, et il a fait une bien grande fortune au service de Votre Majesté.

— Et c'est très juste, répliqua l'Empereur ; Riquette et Carême nous ont appris à manger : avant eux, nous ne le savions pas.

La gérance de la table, comme tout ce qui touche à la Maison de l'Empereur, se trouve entre les mains du comte Pauline Benkendorf, maréchal de la Cour. Il a sous ses ordres directs le *Kammer fourrier*, sorte d'intendant général, dont le titre équivaut au grade de colonel. Le « Kammer fourrier » porte l'habit et l'épée. Autrefois il devait prêter serment de fidélité à la dynastie et devenir sujet russe : cette obligation de la naturalisation a été supprimée il y a quelques années. Depuis longtemps, ce poste a été confié à des cuisiniers français ; après M. Bérenger, aujourd'hui retiré à Paris — lequel n'a aucun lien de parenté avec le sénateur du même nom — il fut occupé par un Alsacien, M. Krantz, qui dut à une circonstance toute fortuite d'échapper à la catastrophe de Borki. Ce dernier a cédé la place à un autre de nos compatriotes.

Le « Kammer fourrier », quoique généralement choisi parmi les cuisiniers ayant fait leurs preuves, ne met point la main « à la pâte ». Il est l'intendant général du service de bouche et directeur du personnel de la maison

Impériale. De concert avec le maréchal du Palais, dont il est, pour ainsi dire, l'aide de camp, il établit le programme des travaux à entreprendre, discute sur les goûts ou les préférences de Leurs Majestés ; mais, en tous cas, lui seul demeure responsable du service et de la bonne exécution de la cuisine. L'importance de cette charge est tellement considérable que le « Kammer fourrier » a sous ses ordres, formant une véritable chancellerie, douze secrétaires qui le suivent partout.

Le personnel qu'il dirige comprend :

4 aides-fourriers ;

24 officiers de bouche ;

34 laquais ;

18 aspirants laquais ;

54 garçons de buffet ;

2 chefs de cuisine, qui sont, actuellement, M. Lucien Poncet, de Bourg; et M. Cubat, le fondateur du fameux restaurant des Champs-Elysées ;

4 chefs de « parties » qui sont un peu aux chefs de cuisine ce que les chefs de bureau sont aux chefs de division ;

38 cuisiniers;

20 apprentis ;

32 garçons de cuisine ;

1 chef pâtissier français, actuellement M. Bosselet ;

2 chefs boulangers ;

2 chefs confiseurs;

20 aides au service de ces derniers.

La responsabilité exceptionnelle de ce fonctionnaire

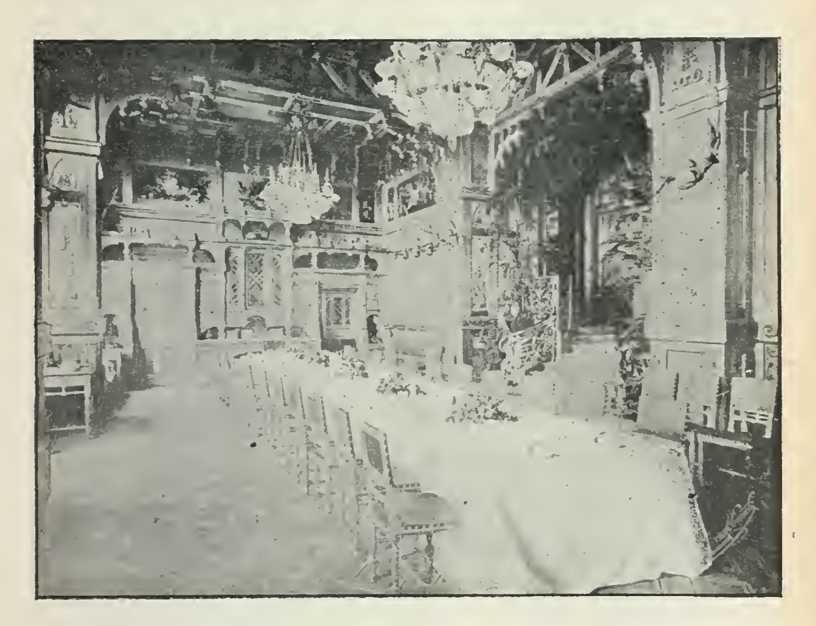
dont la poitrine est toujours constellée de décorations, augmente encore son importance. On ne lui demande point seulement d'assurer la bonne ordonnance des repas, il a encore charge de la sécurité de l'Empereur. Ce qui, à ce point de vue, est un peu une sinécure dans les autres cours, devient, pour lui, un souci permanent. On conçoit, en effet, la prudence qu'il doit apporter dans le recrutement de son personnel, la surveillance de tous les instants qu'il doit exercer pour déjouer les tentatives d'empoisonnement ou autres, tout aussi dangereuses, comme il s'en est produit aux temps — qu'on ne reverra jamais, espérons-le, — où le nihilisme comptait comme victoires à son actif des crimes abominables et abhorrés par la conscience humaine.

Malgré la prédominance de la cuisine française, un certain nombre de mets russes figurent régulièrement sur la table impériale ; et le Tsar Nicolas, comme son père, manifeste un goût très accentué pour le bortsch et le tchi, les potages nationaux par excellence.

Voici, d'après M. Petit, qui fut chef de cuisine du comte Panine, ministre de la Justice, la composition du bortsch, tel qu'il est de tradition de le servir à la Cour :

Coupez une julienne composée de betteraves, poireaux, racines de céleris et de persil, et un oignon. Ajoutez-y un petit chou frisé, coupé de même, et passez au beurre. Lorsque le tout est d'une bonne couleur blonde, mouillez avec de bon bouillon et une cuillère à pot de jus de betterave aigri, puis ajoutez un caneton que vous avez fait d'avance rôtir au trois quarts ; environ un kilo de poitrine de bœuf préalablement blanchie ; un bouquet composé de marjolaine, une feuille de laurier et un clou de girofle.

Faites bouillir tout doucement jusqu'à entière cuisson du caneton et du bœuf que vous sortez alors du potage. Dépecez alors le caneton, coupez le bœuf à gros dés, retirez le bouquet, dégraissez le potage et l'assaisonnez. Ajoutez une liaison composée d'une demi-cuillère à pot de crème aigre que vous détendez avec le jus de deux betteraves bien rouges râpées, une bonne pincée de persil



La Salle à manger Impériale.

et de fenouil hachés et blanchis. Au moment d'envoyer le potage, vous y ajouterez les morceaux de bœuf et de caneton, ainsi que des petites saucisses chipolata grillées et débarrassées de leur peau.

Ce potage dans lequel, suivant une expression vulgaire, il y a « à boire et à manger », est d'une nuance lie de vin fort peu appétissante. Cependant, si vous en goûtez jamais,

je gage que vous le trouverez moins mauvais que peut le faire craindre ce mélange bizarre de crème aigre et de jus de betteraves.

Le tchi se compose à peu près des mêmes éléments, moins la betterave et le caneton, avec le chou en plus grande abondance. Il se prépare de façon analogue.

Notons encore comme mets favori de Nicolas II le « coulibiai », sorte de pâté, qui comprend de nombreuses variantes.

Dans une pâte levée, on entasse, diversement combinés, des choux, du poisson, du kache (gruau de sarrasin ou de semoule cuit d'une façon tout à fait « russe »), des œufs durs, et presque toujours du « vésiga ». Ce comestible étrange, constitué par ce qui tient lieu de moelle épinière à l'esturgeon, est une sorte de nerf desséché qui doit être ramolli pendant huit ou dix heures dans l'eau bouillante. Il reste, néanmoins, coriace et son goût banal de poisson ne justifie guère la faveur dont il est l'objet.

Un mot enfin des kilkis qu'on sert sous le nom de « canapés de kilkis ».

On sait que les Russes, pour se mettre en appétit, préludent au dîner par un service de hors-d'œuvre qui suffirait à rassasier le plus solide estomac parisien.

A côté des diverses sortes de caviar, caviar d'esturgeon, caviar de sterlet et de sigui, on consomme une grande variété de petits poissons pêchés dans le golfe de Finlande ou sur les côtes de la Baltique. Un des plus appréciés est le « kilki », dont le tsar actuel se montre très friand. Aussi M. Crozier, chef du protocole, considéra-t-il comme

un devoir de faire figurer des « canapés de kilkis » dans le menu du banquet offert aux Majestés Russes dans la plaine de Châlons.

Les meilleurs kilkis viennent de Revel : ils ressemblent assez aux sproots de Hollande, mais ont un goût plus fin. Il est assez facile, aujourd'hui, d'en trouver à Paris ; on les vend marinés ou fumés. Ces derniers sont préférables pour confectionner ces délicats canapés aujourd'hui fort à la mode. La recette très simple nous en est donnée par le *Pot-au-Feu*, le plus renommé des journaux de cuisine, qui a à la cour de Russie ses grandes et ses petites entrées.

Pour une douzaine de canapés, faites tremper pendant quelques instants huit kilkis dans l'eau tiède, afin de les peler plus facilement. Égouttez-les, débarrassez-les de leur peau, enlevez les arêtes et mettez les chairs dans le mortier. Pilez jusqu'à réduction en pâte fine ; ajoutez alors 75 grammes de beurre très fin, et assaisonnez de poivre de Cayenne.

Taillez des petits morceaux de mie de pain de 5 centimètres de longueur sur environ 3 centimètres de largeur et 1 centimètre d'épaisseur, que vous passez au beurre clarifié, de façon à obtenir des croûtons bien dorés. Quand ils sont refroidis, étendez à la surface, d'un côté seulement, une couche de votre pâte de beurre et de kilkis. D'autre part, levez les filets de six anchois salés et fendez-les chacun en deux, ce qui vous donne huit filets par anchois. Disposez trois filets sur le croûton, dans le sens de la longueur, et coupez cet autre filet en deux ou trois morceaux que vous posez en biais sur les premiers. Enfin, sur l'un des bords les plus longs du croûton, disposez un mince cordon de blanc d'œuf haché : sur le bord opposé, mettez un cordon de jaune. Et garnissez les deux bords de persil haché.

L'Empereur, abstraction faite de ses goûts personnels, tient d'autant plus à conserver une certaine place à la

cuisine nationale que, chaque jour, figurent sur sa table les produits les plus recherchés des pays étrangers. Ostende envoie les huîtres ; la France fournit presque tout le reste. Deux ou trois maisons de Paris, parmi lesquelles le *Pot-au-Feu*, expédient régulièrement à Pétersbourg ce que nous avons de mieux en fruits et en légumes et même en volailles. Rien n'est trop beau pour la Cour de Russie où l'on trouve tout simple de servir au mois d'avril des pêches de serre vendues 30 et 35 francs à la criée des Halles. Je pourrais même citer tel ou tel producteur qui envoie aux Halles seulement les fruits qu'il ne juge pas assez beaux pour les expédier directement en Russie. Chaque automne, avant les grands froids, des cargaisons de pommes méticuleusement choisies s'en vont là-bas, et c'est une des raisons pour lesquelles, dès le mois de décembre, nous sommes obligés de payer deux francs une calville « sans tares » pas bien grosse qu'un paysan normand estimerait à peine vingt centimes.

Dans l'antiquité, le luxe proprement dit de la table n'apparaît guère que chez les Romains, aux jours de la décadence, à une époque où depuis longtemps les raffinements de la civilisation se manifestaient sous d'autres formes, en général plus élevées.

La Grèce semble l'avoir tout à fait ignoré.

Si nous considérons l'histoire moderne, nous trouvons que Louis XIV et ses marquises mangeaient bien mal. On peut voir au musée de Chantilly un joli tableau de Lancret inscrit au catalogue sur ce titre : « Le déjeuner au jambon. » Ce jambon ne semble-t-il point résumer la

note suprême de l'élégance en matière de déjeuner champêtre? Enfin, de nos jours, les rois des Pampas comme



Phot. Otto.

M. Poncet, chef de cuisine de S. M.

les satrapes asiatiques les plus « dans le train » restent insensibles aux délicatesses gastronomiques. En Russie,

au contraire, la civilisation apparaît plus intense dans une salle de festin que dans les iconostases.

Il y a quelques mois, le grand-duc Alexis admirait chez un armurier parisien un fusil de dix mille francs exécuté pour un marchand de vin de Champagne : « Il n'y a plus que ces gens-là, dit-il, pour pouvoir s'offrir de pareilles fantaisies. »

La Russie cherche de plus en plus à se suffire à elle-même et à ne pas avoir besoin d'importer chez elle des produits étrangers. Le Caucase et la Crimée fournissent déjà d'assez bons fruits ; et, dans un avenir prochain, quand la culture aura été perfectionnée, on verra sans doute des trains rapides apporter chaque jour de Sébastopol à Pétersbourg les primeurs que l'on demande actuellement à Paris. Le gouvernement russe prodigue ses efforts pour arriver à ce résultat. Les vins de Crimée commencent à faire une sérieuse concurrence à nos Bordeaux ordinaires, et les délégués officiels de l'Empire, qui parcourent la Bourgogne pour y étudier nos procédés de vinification, ne se gênent point pour manifester leur espoir de ne plus être nos tributaires d'ici dix ans.

Quoi qu'il en soit, les grands vins de France occupent toujours sur la table impériale le rang qu'ils méritent.

Nicolas II a une préférence marquée pour le bordeaux rouge et pour le champagne, et il doit d'autant plus les apprécier qu'il ne dédaigne pas de goûter de temps à autre du *kivass*, boisson nationale faite de grain et de farine fermentés.

Enfin quelques détails concernant le voyage de l'Empe-

reur Alexandre en 1888 donnent une idée de la façon grandiose dont est organisé le service de bouche pour les déplacements de la Cour.

Cette promenade à travers les Russies, de Pétersbourg à Tiflis, qui devait se terminer par la catastrophe de Borki, dura du 24 août au 18 octobre 1888. Six brigades, formant un total d'environ sept cents hommes, allèrent s'établir sur les principaux points du parcours pour assurer le ravitaillement du train impérial et préparer des banquets de 300 et 400 couverts. Jusqu'à Sébastopol, on mangea des huîtres d'Ostende et Constantinople expédia des homards à Tiflis.

Voici pris au hasard, deux menus servis dans le train impérial,

DÉJEUNER

Potage comtesse
Petits pâtés variés
Côtelettes de veau glacées
Poularde sauce suprême
Tartelettes d'Oldenbourg
Petits fours et fruits
Dessert

DINER

Potage Andalous
Bouchées à la Montglas
Sondac au vin blanc
Pièce de bœuf braisée garnie
Dinde à la broche
Salade
Crème mousseline glacée
Dessert

Nul commentaire, d'ailleurs, ne vaudrait cette réflexion dans laquelle un professionnel émérite, M. Krantz, dévoile son état d'âme.

Ce dévoué collaborateur avait assumé, pour tout le voyage, la direction générale du service de bouche. Au retour, à Batoum, pris d'un accès de fièvre peu de temps avant l'heure du départ, il s'éloigna du quai pour chercher de la quinine. Son absence passa inaperçue sur le yacht impérial qui partit sans lui, filant sur Sébastopol où la Cour prit le train qui sauta à Borki. M. Krantz dut à cette circonstance fortuite de ne pas être tué dans le wagon de service qui fut mis en pièces.

Le surlendemain, il arrivait sur le lieu du sinistre, et il nous traduisit ainsi son impression :

— Quelle dévastation ! un frisson nous envahissait le corps en contemplant les ruines de ce magnifique train, *si commode* (*sic*) et dans lequel il y eut tant de victimes.

Aujourd'hui aucune réflexion de ce genre n'est plus à craindre. Les passions terribles de ce temps, encore si près de nous, ont heureusement disparu.

XI

L'entourage du Tsar

L'entourage intime du Tsar est assez restreint. Rares sont les personnages qui l'approchent chaque jour et qui sont les confidents de sa vie quotidienne. Le corps diplomatique est reçu à tour de rôle, mais n'a pas aisément accès auprès de lui. Comme sous Alexandre III, les ambassadeurs ayant le grade de général dans l'armée de leurs pays ont des faveurs particulières. C'est ce qui faisait dire à Mme Delianof, la femme de l'ancien ministre de l'Instruction publique : — Pourquoi ne vous décidez-vous pas en France à nous envoyer à Pétersbourg un général ? on le désire en Russie et ce serait votre intérêt.

Au premier rang de l'entourage du Tsar, il faut citer le général baron Freedericz qui n'a de commun que le nom avec le sympathique général russe qui occupe depuis de longues années à Paris le poste d'attaché militaire.

Le général Freedericz, ministre de la Cour et Allemand d'origine, a environ 55 ans. Très bel homme, d'une haute taille, d'un extérieur un peu froid, un peu raide, il jouit à la Cour d'une grande estime; on ne lui connaît pas d'en-

nemis. Fort riche, d'une nature indépendante, il professe un louable mépris pour l'intrigue et met une certaine coquetterie à dédaigner la politique dont il ne s'occupe jamais. Depuis de longues années, il a réglé sa vie en quelque sorte mathématiquement. Jamais il ne déroge à ses habitudes qui sont devenues pour lui des lois immuables. Une particularité : chaque jour, à 2 heures de l'après-midi, on peut l'apercevoir faisant le tour à pied de la Perspective Newsky et marchant jusqu'au pont Anitchkoff, suivi de sa voiture, toujours magnifiquement attelée.

Le prince Alexandre Dolgorouki, grand maître des cérémonies et son frère Nicolas, général aide de camp de l'Empereur, sont deux gentlemen accomplis, deux hommes du monde de manières exquises et d'une urbanité parfaite. A la Cour on les apprécie beaucoup. Très charmants causeurs, d'un extérieur séduisant, ils ont pour eux tous les cœurs féminins : c'est dire que leur influence n'est point quantité négligeable.

Le Tsar seul est inaccessible à toute influence, qu'elle cherche à s'exercer du côté des frères Dolgorouki ou de quelque autre personnage de son intimité. Les deux Impératrices cependant font exception ; l'Impératrice mère, en particulier, exerce sur Nicolas II une direction morale dont le souverain russe fait grand cas.

En passant, je citerai le nom du général Schiriwkine, le maître de police de la Cour. C'est lui qui est chargé de veiller sur la sécurité personnelle des souverains : il s'acquitte de sa tâche avec zèle et intelligence. Chaque matin il adresse un rapport à l'Empereur et parle avec lui,

mais le personnage qui approche le plus Nicolas II est le général Gessé, général aide de camp « en service perpétuel ». Le général Gessé occupe près de Nicolas II le poste qu'avait auprès d'Alexandre III le général Tcherevine. Par l'intermédiaire de ce général, l'Empereur fait connaître ses ordres aux ministres ou aux chefs de corps d'armée. Il peut avoir dans son excellent serviteur la plus absolue confiance. Tout est exécuté par lui... à la lettre. Son seul défaut est de se laisser prendre souvent aux belles phrases. On lui reproche aussi, paraît-il, de se laisser convaincre trop facilement de la véracité de certaines nouvelles sensationnelles. Ainsi les agents secrets dans les diverses capitales, dans le dessein d'attirer sur eux l'attention, signalent à Pétersbourg des complots continuels qui n'existent que dans leur imagination. Le général Gessé les croit sur parole. Il n'en est pas de même du Tsar qui ne peut s'empêcher de constater la crédulité grande de son aide de camp, le meilleur des fonctionnaires d'ailleurs.

Au général Gessé est adjoint le colonel prince Nicolas Tounanoff. Le colonel est une des personnalités les plus sympathiques de l'entourage. Très dévoué à l'Empereur, très actif et très zélé dans ses fonctions, il a une réputation méritée de bonté. Nul n'a le droit, en dehors de la famille Impériale, de se promener dans les jardins du Palais où habite l'Empereur, et la police spéciale de la Cour est spécialement chargée de veiller à ce que cette règle soit observée. Or le prince Nicolas Tounanoff, en traversant le jardin d'Alexandri, près de Saint-Pétersbourg, avait remarqué plusieurs fois, assis sur un banc, un officier

vêtu d'une uniforme en lambeaux. Cet officier paraissait abattu par la souffrance. Il était plongé dans la lecture de papiers qu'il avait sortis de sa poche.

Le colonel s'approcha de lui.

— Pourquoi êtes-vous ici, quelles sont vos intentions? lui demanda-t-il.

— Je guette l'Empereur, répondit l'officier. Je veux lui remettre ce placet.

Et en même temps il remettait sa supplique au colonel. Voici ce que le malheureux racontait. Il était arrivé la veille, à pied, de la Sibérie. Depuis de longues années, il avait adressé au ministre de la Cour des suppliques, et elles étaient restées sans effet. Alors il s'était décidé à faire ce long voyage. Le commandant de son régiment avait abusé de sa situation de supérieur pour lui enlever sa femme et le chasser du régiment. Depuis il avait dépensé pour vivre une toute petite fortune, et aujourd'hui il se trouvait sans un kopeck, complètement ruiné, dans la plus affreuse des misères, n'ayant pas mangé depuis plus de quarante-huit heures.

Le colonel Tounanoff, ému, s'intéressa tout de suite à lui et commença par lui donner une vingtaine de roubles. Puis il remit lui-même la supplique de l'officier entre les mains de l'Empereur. Le Tsar décidait, après enquête, que l'officier serait réintégré dans son régiment, et lui faisait allouer une somme d'argent assez importante pour rentrer en Sibérie.

Le général Richter occupe auprès de Nicolas II le même poste de confiance qu'auprès d'Alexandre III et

d'Alexandre II. Il a tous les droits au titre de « doyen ». Il porte un nom allemand, mais personne n'est plus russe que lui. « Richter » signifie en allemand « Juge ». Le



Phot. Boyer

LES GRANDS-DUCS ET LE HAUT ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE RUSSE

S. A. I. le Grand-Duc Michel. S. A. I. le Grand-Duc Alexis. Général Wannowsky. Général Kostanda. Général Obroutcheff. Comte Moussine-Poutchkine. S. A. I. le Prince d'Oldenbourg. Général Hall. S. A. I. le Prince Eugène de Leuchtenberg. S. A. I. le-Grand Duc Nicolas Nicolaiewitch.

général est un juge bienveillant, désireux de rendre service à tout le monde, de relations aimables et sûres.

J'ai réservé pour la fin de cette énumération rapide la personnalité du prince Ouch-ktomsky. Le prince Ouchktomsky, qui joua, au cours du voyage du Tsarewitch Nicolas en Orient et en Extrême-Orient le rôle d'historiographe,

est devenu l'ami et le confident de l'Empereur, qui a fait sa fortune politique. Il dirige aujourd'hui le *Journal de Saint-Pétersbourg*, journal officieux, et est le président du Conseil de la Banque chinoise. C'est lui aussi qui se trouve à la tête de l'affaire importante du chemin de fer de la Mandchourie. Personne ne doute à la Cour qu'il n'ait un grand avenir devant lui. Il sera certainement un jour ministre, et pas le moindre.

XII

Les grands-ducs

Le grand-duc Alexis et le grand-duc Wladimir, oncles du Tsar sont aussi connus en France qu'en Russie. L'un et l'autre font en effet de fréquents séjours parmi nous et partout ils recueillent des sympathies précieuses. Dans l'Empire Russe, ils occupent une place considérable, eu égard non seulement à leur parenté avec le Tsar, mais encore en raison de leurs hautes capacités.

Le grand-duc Alexis est le commandant en chef de la marine russe, sous les ordres de Nicolas II, le grand-duc Wladimir a le titre d'aide de camp général du tsar et commande toute la garde impériale.

Le grand-duc Alexis ressemble énormément à son frère, feu le Tsar Alexandre III, moins grand cependant que le père de Nicolas II, d'un blond plus vif et la figure plus jeune. Rien en lui de sec ni de gourmé : toujours il apparaît joyeux et satisfait, et aussi plein de naturel. Avec cela, d'une bravoure à toute épreuve et d'un dévouement sans bornes à sa famille, et d'une bonté

devenue proverbiale. Tous les ans il a l'habitude de se rendre quelques semaines à Biarritz où il possède une ravissante villa. Un jour de tempête, où la mer était démontée, une barque chavira, et, sous les yeux du grand-duc, un chien caniche d'une espèce particulière au golfe de Gascogne, se jeta à l'eau et sauva deux hommes. Émerveillé de voir le courage de ce chien, l'oncle du Tsar se prit d'affection pour lui, et l'acheta fort cher à son maître, un pauvre matelot. Depuis lors, le grand-duc Alexis emmène ce chien dans tous ses voyages. La nuit il le fait coucher sur son lit, et ses domestiques ont l'ordre d'avoir pour « Bob » tous les égards possibles.



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Alexis.

Son humeur voyageuse ne l'empêche pas de s'occuper assidûment des intérêts généraux de la marine russe. On peut dire sans exagération que c'est à lui que la Russie doit d'avoir aujourd'hui une flotte digne de son armée de terre. C'est lui qui créa la flotte de la Mer Noire et c'est grâce à lui que la flotte de la Baltique a été augmentée.

Marin, il brille par ses connaissances étendues, et la

sûreté de son jugement ; homme du monde, il est très apprécié à cause du charme de sa conversation et de ses souvenirs nombreux. Lorsque l'amiral Gervais arriva à Cronstadt avec sa flotte, en 1891, ce fut le grand-duc Alexis qui le reçut.

Le grand-duc Wladimir porte les favoris et la moustache. Il a les traits très fins, et tout en lui prévient en sa faveur. Sa femme est une princesse de Mecklembourg, fort jolie femme et qui adore Paris. On le voit souvent aux premières représentations, le sourire aux lèvres, s'amusant comme un enfant, et applaudissant comme un simple bourgeois. Sa charmante simplicité, sa bonté, son caractère joyeux l'ont fait surnommer le « grand-duc Bon-Vivant ». Le Tsar éprouve la plus vive sympathie pour le grand-duc Wladimir, de l'expérience duquel il a su déjà plus d'une fois tirer profit.



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Wladimir.

L'oncle du Tsar est grand chasseur comme Alexandre III. Son fusil a été remarqué bien des fois chez le baron de Rothschild à Ferrières, chez le prince de Wagram à Grosbois, chez M. Gordon Bennett et chez le Président de

la République. Infatigable et brillant cavalier, il n'a pas été le dernier à forcer la bête dans les chasses à courre de Mme la duchesse d'Uzès à Bonnelles.

Non moins Parisien que son frère, il appartient à plusieurs grands cercles, notamment à l'Union, au Jockey et à l'Épatant. Lorsqu'il traverse Paris, il ne manque jamais d'aller serrer la main de ceux qu'il honore de son amitié comme le duc et la duchesse de la Trémouille, le comte de St-Priest, le duc et la duchesse de Mouchy, le marquis de Vogüé, etc., Un jour qu'il arrivait de Berlin, à la gare de l'Est, il dit à un de ses amis qui était venu à sa rencontre : « Que je suis content de me revoir dans ce Paris que j'aime tant ! »



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Constantin.

C'était le cri du cœur.

Le grand-duc Serge n'a pas aujourd'hui plus de trente-cinq ans. Il forme un contraste frappant avec les grands-ducs Wladimir et Alexis. En dehors de leurs travaux, ceux-ci aiment à fréquenter la haute société de Pétersbourg, de Paris ou de Vienne. Lui se plaît surtout dans la solitude. Il vit retiré, le plus éloigné possible de la cour.

Profondément religieux, il s'est mis à la tête de la Société de Palestine qui s'occupe spécialement d'encourager les voyages en Terre Sainte, et les pèlerinages à Jérusalem, en même temps qu'elle vient en aide aux pèlerins moralement et matériellement.

Marié à la princesse Irène de Hesse, d'une beauté et d'une intelligence remarquables, il se trouve être par son mariage le beau frère de la Tsarine et de la princesse Henri de Prusse.



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Nicolas.

Le grand-duc Paul, le plus jeune des oncles du Tsar, fait parler de lui aussi peu que possible. A l'exemple du grand-duc Alexis, il voyage beaucoup, et, en raison de son état de santé, reste le plus souvent éloigné des grandes affaires de l'État. A la Cour, il n'en jouit pas moins de beaucoup de sympathies, et le Tsar a pour lui une affection véritable. Ses jeunes années ont été attristées par un deuil des plus cruels, celui de la princesse de Grèce, sa femme, qui fut ravie à son amour en pleine lune de miel.

Des frères de l'Empereur Alexandre II un seul survit, le

grand-duc Michel. Alexandre III, qui n'avait pas pour ses oncles une inclination bien vive et qui leur reprochait de penser un peu trop à leurs plaisirs, faisait une exception en faveur du grand-duc Michel, dont les vertus domestiques n'ont cessé d'être un exemple.

Le grand-duc Michel fait partie du conseil de l'Empire. Pendant la guerre Russo-Turque, en 1877, il s'illustra : vainqueur de Mouktar-Pacha, il assura à son pays par ses efforts couronnés de succès, la possession des deux places fortes de Kars et de Batoum.

Parmi les grands-ducs qui prêtent au Tsar leur concours le plus actif, je citerai encore le grand duc-Constantin, fils du grand-duc Constantin frère d'Alexandre II. Jeune encore, âgé de moins de quarante-cinq ans, c'est le type du parfait gentleman. Grand, blond, mince, portant toute la barbe, son extérieur prévient en sa faveur. Il consacre le meilleur de son temps aux lettres et aux arts. Poète très apprécié en Russie, il a été maintenu par Nicolas II dans le poste, qu'il occupait déjà sous Alexandre III, de président de l'Académie des Arts de St-Pétersbourg, De plus, il commande un régiment de cosaques du Don.

Marié à une princesse de Nassau, il est le frère de la Reine de Grèce. Depuis le jour où il alla saluer le président Carnot à Nancy, on l'appelle en France le « duc de Nancy » ; ses sympathies francophiles maintes fois affirmées l'ont rendu des plus populaires parmi nous. Sa visite de Nancy n'eut pas cependant toute l'importance qu'on lui a attribuée, et je suis en mesure de lui donner sa véritable signification. Le grand-duc Constantin venait de terminer

une cure à Contrexéville : ayant appris que le Président de la République se trouvait à Nancy, il télégraphia au baron de Mohrenheim, alors ambassadeur de Russie en France, s'il voyait un inconvénient à ce qu'il allât saluer M. Carnot à Nancy. M. le baron de Mohrenheim télégraphia aussitôt au Tsar pour lui demander des ordres à cet égard. Alexandre III répondit télégraphiquement que le grand-duc Constantin pouvait « sans inconvénient » se rendre à Nancy. L'ambassadeur de Russie télégraphia alors au grand-duc Constantin ces simples mots « oui pouvez aller. »

Mais il n'y eut pas un plan prémédité par le ministre des affaires étrangères russes, comme on l'a dit et écrit.

XIII

Les ministres

Les ministres de Nicolas II, qui travaillent sous ses ordres avec fidélité et intelligence, n'ont pas comme nos ministres parlementaires à s'inquiéter du vote de majorités précaires. Dans leur indépendance, ils préparent les réformes qu'ils ont à soumettre au Souverain de toutes les Russies qui en apprécie en dernier ressort l'utilité ou le danger. Quelques-uns méritent qu'on les mette en évidence, les autres n'étant que des fonctionnaires sans initiative dont l'histoire n'enregistrera probablement pas les noms.

Au premier rang, je nommerai le comte Mouravieff. Très élégant de sa personne, homme du monde, d'une grande affabilité et d'un accueil charmant, le ministre des affaires étrangères possède une intelligence extrêmement souple. Il a été premier secrétaire dambassade à Paris et a longtemps occupé le poste de conseiller d'ambassade à Berlin. A cette époque, il était très lié avec le prince de Bismarck, et ne pouvait se défendre d'éprouver pour lui une admiration de diplomate. Depuis, avec beaucoup

d'autres, il a trouvé son chemin de Damas, après avoir expérimenté la duplicité de l'ex-chancelier de fer. De Berlin il passa à la cour de Danemark en qualité de ministre. Il y resta deux ans, et, à la mort du prince Lobanoff, il fut appelé à le remplacer comme ministre des affaires étrangères. Cette nomination surprit quelques diplomates. Le comte Mouravieff n'avait en effet jamais été ambassadeur, ni fait ses preuves dans un poste important en Orient. Mais les avancements hiérarchiques, même dans le domaine délicat des Affaires Étrangères, peuvent souffrir des exceptions, et le chef du grand Empire Russe estimant que le comte Mouravieff était l'homme qui convenait le mieux à la situation, le *right man in the right place*, a dédaigné, avec juste raison, de s'occuper de questions secondaires.



Phot. Backhofen.
S. A. I. le Grand-Duc Serge.



Phot. Lévitzky.
S. A. I. le Grand-Duc Paul

Son choix a été ratifié par l'opinion, depuis qu'on a vu le comte Mouravieff à l'œuvre. Les faits caractéristiques de son ministère ont été jusqu'à présent :

l'intervention des puissances pour arrêter la guerre turco-grecque, l'occupation de Port-Arthur, le voyage du Président de la République à Pétersbourg et, enfin dans la proposition de désarmement partiel. Dans ces quatre événements il a joué un rôle prépondérant.

L'Impératrice mère a beaucoup d'estime pour le comte Mouravieff et on dit tout bas qu'elle a été pour quelque chose dans sa nomination de ministre des affaires étrangères. C'est la preuve que le comte Mouravieff est aujourd'hui un ferme soutien de l'alliance Franco-Russe.



Phot. Lévitzky
S. A. I. le Grand-Duc Michel.

Le titulaire actuel du ministère des finances, M. Serge Witte, en même temps ministre du commerce et de l'industrie, occupe ce poste ardu depuis cinq ans. Parmi les hommes d'État contemporains, il a le droit de figurer en très bonne place, tant à cause de son intelligence que de son caractère. C'est une individualité fortement marquée. Au patriotisme le plus pur, le plus ardent, il joint une élévation de vues et une profondeur de conception, une énergie et une persévérance incomparables. Grand de taille, avec des cheveux très noirs et rejetés en arrière, des yeux vifs

et scrutateurs, un teint coloré, des mouvements un peu brusques, le premier mouvement n'est souvent pas des plus encourageants ; mais si la personne de l'interlocuteur l'intéresse, ou si le sujet de la conversation en vaut la peine, M. Witte y apporte une telle intensité d'attention, ses questions sont si précises, ses remarques si nettes, que la glace fond vite et que le visiteur est promptement à son aise. Très bienveillant pour ses subordonnés, très dévoué à ses amis, M. Witte cache sous son abord froid de chaudes qualités de cœur. Malgré son nom hollandais, comme l'était d'ailleurs celui de son prédécesseur, M. Bunge, M. Serge Witte est de souche Russe. Son père a servi au Caucase, son oncle était le général d'artillerie Fadeef, connu par de beaux travaux militaires.

Il a fait ses études à l'Université d'Odessa. Licencié ès-mathématiques, il entra dans l'administration des chemins de fer et parcourut rapidement les échelons qui séparent le chef d'une petite gare et le directeur de l'exploitation d'un réseau aussi important que celui du sud-ouest russe. Il fut appelé ensuite à Pétersbourg pour diriger le département des tarifs de chemins de fer, et après avoir occupé pendant un temps assez court le poste de ministre des voies de communications, il devint ministre des finances. En juillet 1893, il a signé la première convention douanière, réduisant les droits Russes, avec la France. Un trait du caractère de Serge Witte, c'est le courage personnel, le courage moral.

Le prince Hilkoff, ministre des voies de communications, a un peu l'aspect d'un ingénieur américain. Très actif,

toujours en mouvement, il a poussé avec ardeur les travaux de construction du Transsibérien : c'est un fils de ses œuvres et l'on l'apprécie beaucoup à la cour. Il a été tour à tour mécanicien, conducteur de locomotives aux États-Unis et ouvrier ajusteur dans de grands ateliers. Il connaît à fond le côté technique de la construction et de l'exploitation. Il a travaillé au Transcaspien, et rêve encore pour son pays de grandes œuvres, d'œuvres durables pouvant augmenter la force économique, industrielle et commerciale de la Russie.

Le général Kouropatkine, successeur du général Vannowsky au poste de ministre de la guerre, depuis quelques mois seulement, est petit de taille, mais grand de conception. Il a été le collaborateur assidu du général Obroutcheff, ancien chef d'état-major général, et a franchi rapidement les différents grades de la hiérarchie militaire. Skobeleff, l'illustre et valeureux général, dont la perte fut ressentie autant en France qu'en Russie, fut son ami et son élève. L'élève était d'une nature fougueuse. Au contraire son maître, le général Kouropatkine brille par son sang-froid et sa réflexion de savant. Il ne livre rien au hasard. C'est une tête merveilleusement meublée et qui, comme Carnot, saura organiser la victoire, si l'occasion se présentait jamais de tirer l'épée.

L'amiral Tyrtoff, ministre de la marine, est un des meilleurs officiers de l'ancienne marine. Agé de soixante-deux ans, il n'en paraît pas plus de cinquante, malgré ses cheveux grisonnants. De grande taille, mince, portant toute la barbe, son aspect est sympathique. Il a commandé des

navires de 1858 à 1884. En 1884, il a commencé à commander des escadres, notamment celle de la Baltique en 1887 et 1889. Sous-chef d'état-major de la marine de 1886 à 1891, il a commandé l'escadre du Pacifique de 1891 à 1893. Cette année, il a été remplacé à la tête de cette escadre par son frère.

L'amiral Tyrtoff est avant tout un homme de cabinet et un savant. Il a la parole un peu dure, mais sous un extérieur assez rigide, l'homme chez lui est essentiellement bon. C'est sous son ministère, que le Tsar a accordé un crédit de 90 millions de roubles pour l'augmentation de la flotte. On peut définir l'amiral Tyrtoff en deux mots : marin des plus distingués, administrateur de premier ordre.

Aucun officier ne jouit d'une faveur plus grande auprès du Tsar. Le ministère de la marine est situé en face du Palais d'Hiver à Pétersbourg. Au cours de cette année, l'amiral Tyrtoff tomba assez sérieusement malade. Un jour, un colonel en grande tenue vint prendre de ses nouvelles et demanda à le voir.

L'huissier de service qui était attaché au ministère depuis peu de temps répondit :

— Mon colonel, l'amiral Tyrtoff ne peut recevoir.

Le colonel insiste et comme l'huissier faisait toujours la même réponse :

— Allez dire à l'amiral Tyrtoff que c'est l'Empereur qui désire lui parler.

Le colonel n'était autre en effet que le Tsar Nicolas II lui-même en uniforme de colonel de Préobrajensky.

Le Tsar fut naturellement reçu immédiatement, mais avec une certaine crainte, l'Empereur ne se dérangeant



Phot. Cassetti.

Saint-Pétersbourg. Un salon du Palais impérial.

habituellement que pour faire ses adieux à ses hommes de guerre, lorsqu'ils sont en danger de mort. Les paroles de Nicolas II rassurèrent tout de suite l'amiral Tyrtoff.

— Je viens vous voir, amiral, parce que votre frère m'a dit que vous alliez beaucoup mieux.

L'amiral Tyrtoff aime à conter cette anecdote qui honore à la fois le souverain et le ministre de la marine.

Les hommes de guerre qui entourent l'Empereur ne manquent pas. Un de ceux qui jouissent de la popularité la plus grande, le général Dragomirof, est également *persona gratisima* auprès du Tsar qui lui a témoigné bien des fois son affectueuse sympathie.

Le général Dragomirof est incontestablement l'une des figures les plus curieuses, et la plus originale à coup sûr, de l'armée Russe. Sa réputation a franchi les monts et les mers, les steppes et les glaces, et on peut affirmer qu'il n'y a pas sur notre planète de général plus connu et plus justement populaire.

Aux grandes manœuvres de l'Est en 1895, si magistralement dirigées par le général Saussier, le général Dragomirof suivit toutes les opérations avec une attention scrupuleuse et une activité inlassable.

Bien que ne répondant guère physiquement — avec ses grosses lunettes, il a l'aspect d'un savant quelque peu rébarbatif — aux qualités extérieures que nous aimons chez nos généraux, le troupier français eut vite fait d'adopter comme « sien » le grand ami Russe, dont il retrouvait partout la large face épanouie, le matin à la manœuvre, le soir dans les cantonnements, et même la nuit au bivouac. Le général Dragomirof, en effet, paie partout de sa personne, en vertu de ce principe inculqué par lui à tous les officiers russes : « Va-t'en à l'exercice

plus tôt que le soldat, et n'en reviens qu'après lui : tu en verras davantage. »

Tout le monde sait quel rôle brillant il joua à la tête de la 14e division, dans la campagne de 1877, cette fameuse division qui obtint le grand honneur d'être désignée pour tenter la première de franchir le Danube. Le vaillant soldat, le héros de Schipka où il fut grièvement blessé, enfin le savant directeur de l'Académie d'État-Major, a partout laissé une profonde empreinte de son passage à la tête de l'École issue du testament de Souvarof. Dragomirof personnifie en quelque sorte la réaction contre la progression à outrance. Pour lui, comme pour nombre de nos généraux, la balle est folle, la « baïonnette est une luronne ». Ce qui revient à dire que tous les engins du monde, les plus perfectionnés, les plus meurtriers, ne prévaudront jamais contre l'*homme*, le premier de tous les instruments de combat, l'homme qui, en dernière analyse, reste toujours en face de l'homme sur le champ de bataille. C'est en développant ces théories que Dragomirof se montre éducateur de premier ordre et son *Manuel pour la préparation des troupes au combat* est tout simplement un chef-d'œuvre.

La profondeur du jugement, la clarté, la logique implacable de l'exposition font du gouverneur de Kiew un conférencier hors ligne. Et ce conférencier brillant est, chose rare, doublé d'un homme d'action. Sa devise : *mens agitat molem* le peint bien. Il a prouvé qu'il savait admirablement la mettre en pratique.

Bref le général Dragomirof, qui porte gaillardement ses

66 ans, est un grand manieur d'hommes, appelé à jouer un rôle prépondérant contre l'ennemi assez osé pour attaquer le grand empire Russe.

XIV

Les Fêtes à la Cour

En Russie, les fêtes *nationales,* dans le genre de notre 14 juillet, n'existent pas; mais on pourrait appeler de ce nom celles qui ont lieu aux anniversaires du Tsar et de la Tsarine, et à Noël et à Pâques, sans parler des réjouissances publiques, à l'occasion du couronnement à Moscou de chaque nouveau Tsar.

Les fêtes *impériales* correspondent à nos fêtes *nationales,* mais sans leur ressembler en rien comme caractère. Si, comme en France, les villes sont pavoisées; si, le soir, les édifices publics et les maisons privées sont illuminés, les fêtes russes sont plus officielles que chez nous, et les popes y jouent un grand rôle. La religion est toujours représentée dans les réjouissances publiques. Pendant les fêtes essentiellement religieuses, on organise pour le peuple, à Pétersbourg, au Champ de Mars, une sorte de foire où baraques, théâtres, marionnettes servént de distractions à la foule anonyme qui s'y presse naïve et facilement amusée.

C'est à la Cour qu'on peut assister aux plus belles fêtes

particulières. Aucune cour du monde n'est plus luxueuse ni plus riche, et auprès d'aucune les invitations ne sont plus recherchées. Qu'il s'agisse d'une simple réception, d'un bal, d'un concert ou d'une représentation théâtrale, le maréchal de la Cour apporte un grand soin aux moindres détails d'organisation. Les galas se donnent toujours au Palais d'Hiver, à Pétersbourg, où Nicolas II ne réside — comme son grand-père et son père — que dans l'intervalle compris entre le Nouvel An et la seconde semaine du grand Carême. L'empereur prolongea quelquefois son séjour jusqu'à Pâques.

Durant cette période, plusieurs bals ont lieu à la Cour, divisés en deux séries : 1° Les grands bals dans les salles du Palais d'Hiver avec à peu près trois mille invitations ; 2° les petits bals dans les salons du palais de l'Ermitage. Ces dernières soirées se passaient sous Alexandre III au palais Anitchkof et ne réunissaient pas plus de 500 à 600 invités.

Aux bals de la Cour qui se distinguent par leur magnificence, tous les invités sont en grande tenue, et les brillants uniformes des officiers, mêlés aux habits noirs et aux habits brodés des fonctionnaires ou des ambassadeurs, font merveille. Quant aux dames, elles sont parées de leurs plus beaux bijoux, leurs robes de bal décolletées en sont constellées. Le Tsar Nicolas II porte habituellement l'uniforme d'un des régiments de la garde impériale. L'Impératrice, en robe de bal, a sur la tête un diadème en diamants.

La polonaise ou marche cérémoniale ouvre le bal. Le

Tsar et la Tsarine, en tête de leurs invités, accomplissent trois tours.

A chaque tour, l'Empereur change de dame, et la Tsarine de cavalier. Nicolas II offre son bras à une grande-duchesse, ou à la femme d'un ambassadeur ou d'un haut fonctionnaire; la Tsarine s'avance avec un des oncles de l'Empereur ou avec l'un des ambassadeurs des puissances étrangères. Quelquefois, elle prend part aux danses, après la polonaise. Quant au Tsar, il ne danse jamais depuis qu'il est devenu le chef de son peuple.



Phot. Gers.

Un Cosaque de l'escorte particulière de S. M. l'Empereur Nicolas II.

Vers une heure du matin, l'Empereur passe d'une table à l'autre des invités assis pour le souper, adresse à tous d'aimables paroles, puis quitte le bal avec l'Impératrice et se retire dans ses appartements.

Vers le milieu de janvier de cette année, a eu lieu l'ouverture des grands bals de la saison. Nicolas II a fait le premier tour de polonaise avec l'Impératrice Alexandra-Feo-

dorovna, le second avec l'infante Eulalie d'Espagne, et le troisième avec la femme de l'ambassadeur d'Angleterre; la Tsarine a fait un tour avec l'ambassadeur de Turquie et un autre avec l'ambassadeur de France.

Au cours de la soirée, on vit les membres de la famille impériale et l'Impératrice elle-même prendre part aux danses. Un peu après minuit, le souper était servi dans la salle des Armoiries, et la Tsarine était assise entre l'ambassadeur de Turquie et l'ambassadeur de France. Les souverains russes animaient de leur gaieté cette fête qui, malgré le nombre des invitations lancées — plus de 3,000 — ne fut jamais encombrée. Le grand maréchal de la Cour, complimenté le lendemain par Nicolas II sur la façon dont la fête avait été organisée, remercia l'Empereur et ajouta :

« Sire, je n'ai eu qu'à suivre les traditions. »

Jusque dans les fêtes, l'esprit de tradition, qui nous fait aujourd'hui absolument défaut en France, continue à régner en Russie et, heureusement pour nos alliés, il n'est pas près de disparaître.

En dehors des bals et des réceptions officielles, des représentations de gala ont lieu plusieurs fois par an, soit au Palais d'Hiver, soit à l'un des deux théâtres Michel et Alexandre. On profite du passage des artistes français, qui viennent recevoir à Pétersbourg la consécration de la haute société russe, pour en fixer la date. Nos artistes sont en effet, particulièrement appréciés par l'Empereur et par l'Impératrice. Mme Emma Calvé, la grande cantatrice, et Mme Réjane, la fine comédienne, ont conquis là-bas, au

cours d'une seule saison, presque autant de lauriers qu'à Paris. Mme Réjane, il y a quelques mois, en jouant à Pétersbourg, au Théâtre Michel, avait l'honneur d'être applaudie par le Tsar et la Tsarine, qui généralement, s'abstiennent en public de manifester leurs sentiments.

De retour en France, Mme Réjane fut agréablement surprise en recevant du Tsar, le jour de la reprise de *Sapho* au Vaudeville, un magnifique bracelet en or, orné d'un rubis superbe et de brillants de toute beauté. Le Souverain lui adressait ce cadeau en souvenir du plaisir que lui avaient procuré, ainsi qu'à l'Impératrice, les représentations triomphales de la grande artiste française.

L'envoi était accompagné de la lettre suivante de l'ambassadeur de Russie à Paris :

« Paris, 24 décembre 1897. »

« Sa Majesté l'Empereur ayant personnellement fait choix d'un bracelet enrichi d'un rubis et de diamants pour être offert à Mme Réjane, l'ambassade de Russie, d'ordre du ministère des Affaires Étrangères, s'empresse de le lui faire parvenir ci-joint. »

L'Empereur et l'Impératrice ont, d'ailleurs, un goût très développé pour le théâtre. Nicolas II connaît admirablement notre répertoire classique et n'ignore aucune des pièces à succès qui se jouent à Paris.

Paris, de plus en plus, est transporté dans les Palais Impériaux.

XV

La Cour Impériale

L'administration de cette Cour impériale russe qui contribue à l'éclat du trône et qui n'a jamais été plus brillante que sous le Tsar Nicolas II, se trouve placée sous la direction du ministre de la Cour, le général aide de camp. baron Wladimir Fréedericks, auquel sont adjoints le prince Viasinsky et le général Goudine Levkovitch. Il a, sous ses ordres, 16 dignitaires de première classe : le grand maréchal prince Serge Troubetzkoï; le grand veneur prince Boris Galitzine, mort aujourd'hui et non encore remplacé; le comte Etienne Hendrikof; le grand chambellan Emmanuel Narichkine; le grand écuyer comte Anatole Orlof-Davidof; le grand échanson comte Paul Stroganof; deux grands chambellans, Nicolas Voieïkof et Arcadi Stolipine; sept grands maîtres de la Cour, baron Emmanuel Sievers, Alexandre Ozerof, prince Michel Wolkonsky, comte Alexandre Bobrinsky, Boris Neidgard, Nicolas Scalon et Jean Wsévologsky.

Puis viennent 154 dignitaires de deuxième classe,

25 maîtres de cérémonies, 182 chambellans et 255 gentilshommes de la chambre.

La suite militaire du Tsar est des plus nombreuses. Elle se compose de 57 aides de camp généraux, 2 feld-maréchaux, 1 général amiral, 42 généraux en chef, 10 généraux lieutenants, 2 généraux majors, 7 généraux à la suite, 33 aides de camp, 17 colonels, 4 capitaines, 3 capitaines en second, 7 lieutenants.

Parmi ces personnages de la suite, 17 sont membres de la famille impériale et 36 sont titrés.

Lorsqu'il voyage, il change nécessairement ses habitudes, mais ce qui reste immuable en lui, c'est ce caractère de simplicité et de bonté qu'il apporte dans les moindres choses de la vie. En Russie, l'Empereur est tenu de conserver à la cour un grand apparat et de s'entourer d'un luxe que sa qualité d'Empereur lui impose en quelque sorte. A l'étranger, à Darmstadt, par exemple, où il se rend souvent, il est heureux de mener une existence de bon bourgeois. Tandis qu'à Pétersbourg, il va au théâtre en uniforme, on le voit au théâtre royal de Darmstadt en smoking et en chapeau mou.

Après son voyage à Paris, il passa environ un mois dans le grand-duché de Hesse, où il ressentit une joie intime à vivre librement en dehors des lois de l'étiquette. C'est ainsi que l'Empereur de Russie, avec l'Impératrice et quelques personnages de la cour de Hesse entreprenaient de longues promenades à pied dans les bois de Darmstadt et organisaient des pique-niques en pleine forêt. L'Empereur s'amusait à faire cuire lui-même des pommes de terre et

se réservait l'honneur de servir à l'Impératrice du thé exquis sortant d'un samovar.

Il n'était pas de jour, non plus, où Nicolas II ne jouât soit le matin, soit l'après-midi, au lawn-tennis. Le Tsar



Phot. Uhlenhuth.

LL. MM. II. les Empereurs Nicolas II et Guillaume II.
(Document apocryphe).

est, en effet, un fanatique de ce sport auquel il ne peut se livrer naturellement qu'en voyage.

Au théâtre, pendant les entr'actes, l'Empereur et l'Impératrice prennent toujours du thé.

Lorsque le Tsar reçut, pendant son avant-dernier séjour à Darmstadt, la visite de Guillaume II, un grand dîner fut

offert dans le foyer même du théâtre et comme il se prolongea assez tard, les Souverains n'entendirent pas le premier acte des *Maîtres Chanteurs* de Wagner, qui étaient joués ce jour-là. Le public, pendant le premier entr'acte put à loisir contempler à table les deux empereurs, dont l'un, l'Empereur d'Allemagne semblait avoir hâte d'aller entendre l'opéra de Wagner, son musicien préféré. Nicolas II, au contraire, ne paraissait nullement pressé de sortir de table. Ce n'est un mystère pour personne en Russie que le Tsar n'apprécie pas beaucoup l'œuvre de Wagner.

Quand le Tsar revient de voyage, il est un personnage qui se montre plus empressé que tous les autres : c'est « Bob », un superbe chien de berger écossais, couleur feu et noir. Bob est de toutes les promenades de Nicolas II. C'est le compagnon dont il se sépare le moins possible. Quand il travaille, Bob se couche à ses pieds.

XVI

L'ordre des chevaliers de Saint-Georges

On est aussi prodigue de décorations en Russie qu'en France. Je cite pour mémoire les décorations de Saint-Stanislas et de Sainte-Anne, la première d'origine polonaise, la seconde en usage autrefois dans le duché de Holstein, qui sont aujourd'hui distinctions russes.

En l'honneur de l'ordre de Saint-Wladimir a été élevée à Pétersbourg une église qui porte son nom. Chaque année, une cérémonie de l'ordre a lieu, mais elle est loin d'avoir l'importance de celle célébrée à la gloire des chevaliers de Saint-Georges.

La décoration de Saint-Georges ne peut se gagner que sur les champs de bataille, pour faits de guerre. Elle fut fondée par Catherine II pour être remise « aux plus braves ». C'est la médaille militaire des Russes. Jusqu'à Sébastopol, elle fut réservée à quelques héros, Depuis lors, le choix a été plus étendu. Elle comprend quatre classes : les deux seules premières classes sont en argent.

Le grand cordon est donné seulement pour la signature

d'un traité de paix ou l'occupation d'une capitale ennemie.

Actuellement une seule personnalité porte le grand cordon de Saint-Georges, c'est le grand-duc Michel, grand-oncle de Nicolas II, à qui elle fut donnée à la suite de la campagne de 1878. Le grand cordon avait été gagné aussi par son père, le grand-duc Nicolas.

Le Tsar a le droit d'accorder toutes les croix de Saint-Georges, sauf une, celle de chevalier, qui est toujours donnée par un conseil de chevaliers de Saint-Georges, composé des douze membres de l'ordre les plus anciens. Nicolas II n'a pas la croix de chevalier. Son père Alexandre III était grand-officier de l'ordre.

La cérémonie de l'ordre des chevaliers se célèbre le 26 novembre de chaque année. Le matin, dans les salles de réception du Palais d'Hiver se réunissent les hauts dignitaires de l'Empire, ainsi que les soldats en activité de service, possédant la décoration de chevalier de Saint-Georges.

Les chevaliers de Saint-Georges versés dans la réserve de l'armée occupent une galerie à part.

Tous les officiers, membres de l'ordre, sont dans une autre salle, en face des appartements privés de l'Empereur, et attendent l'arrivée des souverains.

Vers midi, l'Empereur entre dans la salle des officiers, et aussitôt la cérémonie commence. Les chevaliers marchent deux par deux, les plus jeunes par l'âge et par le grade en avant, et traversent tout le palais jusqu'à la salle Saint-Georges

Le grand-duc Michel vient le dernier. L'Empereur, en qualité de grand maître de l'ordre, quoique n'étant pas chevalier de Saint-Georges, met ce jour-là, mais ce jour-là seulement, le grand cordon qui généralement est placé sous l'uniforme mais que Nicolas II, en cette occasion solennelle, porte sur l'uniforme.

Le cortège s'arrête dans la salle Saint-Georges : à gauche du trône se rangent les chevaliers de Saint-Georges, à droite les dames de la cour en robe blanche avec le kakochnik.

Après un service célébré à l'église, l'empereur revient dans la salle Saint-Georges. Des deux côtés du trône, des vieillards, chamarrés de décorations, et la plupart chevaliers de Saint-Georges, tiennent en main des drapeaux illustrés sur les champs de bataille et décorés de la croix de Saint-Georges.

Arrive le clergé, précédé du métropolite, et une messe est dite sur un autel improvisé, puis le métropolite prononce une prière pour la santé de l'armée et de l'Empereur, et prie encore pour l'âme des chevaliers de Saint-Georges morts pour la patrie, devant l'assemblée à genoux.

La prière finie, le cortège se remet en marche et revient dans la salle d'où il est parti et où il se dissout.

L'Empereur rentre dans ses appartements, et après un court repas, descend au rez-de-chaussée où un déjeuner est servi pour les soldats chevaliers de Saint-Georges. Chacun d'eux a une bouteille de bière, une bouteille de cidre, un morceau de viande, et a le droit d'emporter son couvert chez lui. Le Tsar s'avance, prend un verre et porte

la santé des braves soldats réunis autour de lui. Puis les convives après l'avoir acclamé prennent joyeusement leur repas.

Le soir à 6 heures et demie, un dîner a lieu en l'honneur des officiers ou des civils anciens officiers, chevaliers de Saint-Georges. Ce dîner est servi, soit dans la salle à manger « Alexandre », soit dans la « salle Blanche », si les convives sont très nombreux.

Lorsque tout le monde est assis, l'Empereur paraît, accompagné de l'Impératrice, et prend place à une table réservée avec l'Impératrice, les grands-ducs et quelques intimes.

Immédiatement après la guerre Russo-Turque, on comptait 1.600 convives, aujourd'hui on en compte de deux à trois cents. La table de l'Empereur est magnifiquement ornée de fleurs, et tout le service se fait dans de la vaisselle dorée. A la fin du repas, le Tsar se lève et boit à la santé des officiers et de l'armée : le grand-duc Wladimir porte la santé de l'Empereur. Mais ces toasts sont des plus simples et des plus courts. Ce ne sont pas des discours, comme il est de mode d'en prononcer en Angleterre ou même dans notre pays, en de semblables occasions.

Le dîner terminé, le Tsar, l'Impératrice, les grands-ducs et tous les invités passent dans un salon voisin, où l'Empereur s'entretient avec chacun des chevaliers.

En 1895, au milieu des conversations qui suivirent le dîner, deux incidents se produisirent, qui font trop d'honneur au Tsar Nicolas II pour que je ne les rappporte pas ici.

L'Empereur s'approcha d'un des chevaliers et lui demanda :

— Où avez-vous servi ?

— Dans le régiment X... des hussards de la garde, Sire.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas resté dans l'armée ?

— Sire, parce que je n'ai pas voulu céder ma femme à mon commandant.

Et l'officier raconta à l'Empereur les tracasseries multiples dont il avait été l'objet de la part de son supérieur.

Le Tsar reprit alors :

— Vous vous êtes plaint?...

— Oui, Sire.

— Eh bien ?

— Je n'ai rien obtenu.

— Alors déposez une plainte en mon nom.

— Sire, ce serait inutile.

— Je vous donne l'ordre de le faire.

— Merci, Sire. Alors j'aurai satisfaction.

Effectivement le commandant reçut une punition sévère après enquête.

Parlant à un autre chevalier, au cours de la même soirée, il s'informa des travaux auxquels il se livrait.

— Sire, répondit-il, je m'occupe en ce moment d'une invention, mais je n'ai guère l'espoir de la réaliser...

— Et pourquoi ?... interrompit le Tsar.

— Parce que je n'ai pas d'argent.

Se tournant vers un de ses ministres qui était à ses côtés, Nicolas II lui dit :

— Vous nommerez dès demain une commission et vous ferez examiner cette invention. Si elle est digne d'intérêt, comme je l'espère, l'Etat fournira les fonds nécessaires.

Mais l'inventeur ne l'entendait pas ainsi. Très respectueusement il déclara qu'il ne confierait jamais son invention à l'examen d'une commission, ajoutant :



S. M. Nicolas II en uniforme du régiment des hussards de Grodno.

— Si on veut bien m'avancer 6.000 roubles je réussirai.

Le Tsar donna l'ordre qu'on remit le lendemain cette somme à l'inventeur, qui tint parole, rendit les 6.000 roubles et... fit fortune.

La bonté de l'Empereur, qui cherche toutes les occasions



S. M. Nicolas II en uniforme du régiment de Préobrajensky.

de se produire, avait, une fois de plus, assuré le bonheur d'un de ses plus fidèles sujets.

XVII

Les Palais Impériaux

Moscou, Pétersbourg et Péterhof

Visitons maintenant en détail les palais impériaux où se passe successivement la vie du Tsar. Moscou, c'est l'antique Russie, le berceau de la grande patrie russe; Pétersbourg, c'est la Russie moderne et civilisée. Aucune comparaison possible entre ces deux capitales. Saint-Pétersbourg attire l'attention par ses rues larges et ses palais magnifiques. Moscou, beaucoup plus originale, avec son architecture mi-orientale, mi-européenne ne présente aucune symétrie. Elle a un aspect qui n'a d'équivalent dans aucune ville du monde.

Moscou est divisée en cinq zones. La zone extérieure ou suburbaine « Slobode » est habitée par la population la plus misérable. Puis vient la « Zemlianoï-Gorod » ou « Cité de la terre », ainsi appelée parce qu'elle fut autrefois entourée d'un mur de terre qui a fait place, aujourd'hui, à des promenades spacieuses. A l'intérieur de cette zone, se trouve la « Bjeloï-Gorod » ou « Ville blanche ». C'est là

que sont élevés les palais, les monuments publics et quelques-unes des maisons les plus belles de Moscou. Cette partie de la ville a un caractère européen prononcé. Les trois zones ainsi désignées forment des cercles concentriques, et dans l'espace compris entre elles et la rivière Moskva, est bâtie la « Ville intérieure », comprenant le Kitaï-Gorod » ou « Ville chinoise », et le Kremlin. Dans la « Ville chinoise » sont installées la Bourse, les principales banques et les principaux magasins, et à l'intérieur de cette « Ville chinoise », on aperçoit le Kremlin, le centre, le véritable cœur de l'ancienne capitale de l'Empire.

Le Kremlin sert encore quelquefois de résidence impériale; mais il y a bien longtemps qu'il n'est plus la résidence habituelle des Tsars. Depuis que Pierre-le-Grand fonda Pétersbourg, en 1712, le Kremlin a été négligé. Il a été fondé par le prince Georges Dolgorowki en 1147. Ce prince y établit un camp, et une petite ville s'étant élevée autour, il limita cette petite ville par des murs en bois sur lesquels furent disposées des tours, en bois également.

Au XIV[e] siècle, les grands-ducs de Russie résidaient au Kremlin, et dans la dernière moitié du siècle, Dmitri-Donskoï remplaçait les remparts de bois par une muraille de pierre. Cent ans plus tard, Ivan III agrandissait la circonférence de la citadelle.

Il y a quatre siècles, le centre du gouvernement de la Russie se trouvait encore au Kremlin. Le cérémonial de la Cour avait alors un caractère semi-byzantin. Les boyards admis en présence du Souverain devaient lui baiser respec-

tueusement la main et s'incliner jusqu'à ce que leur front touchât le plancher.

Suivant la coutume orientale, les femmes restaient enfermées dans le Terême (gynécée russe) ; sous aucun prétexte, elles n'avaient le droit de paraître en public. La Tsarine et ses filles elles-mêmes étaient éloignées des réceptions du Tsar, et ne pouvaient voir d'autres hommes que ceux qui faisaient partie de la famille impériale.

L'amusement favori des Tsars à cette époque était la chasse du faucon et la chasse à courre. « Le Tsar vêtu d'un riche habit de brocart, écrit M. Michel Delines, portait un kolback orné de feuilles d'or et montait un superbe cheval arabe. Les boyards, non moins richement vêtus, suivaient de près le Tsar, chacun à son rang déterminé par l'ancienneté de sa famille ou son degré de parenté avec la famille du Souverain... » Outre les boyards, une centaine de serviteurs suivaient le Tsar, toujours prêts à obéir au moindre signe.

Entrant au Kremlin par la porte Spasski, sur laquelle est peinte la figure du Sauveur devant qui tout le monde se découvre en passant, on rencontre tout d'abord, sur la droite, le Couvent de l'Ascension, où sont déposés les restes des Grandes-Duchesses et des Tsarines de Russie ; puis la Tour de la Cloche de Ivan Véliki, qui a renfermé environ trente-quatre cloches, dont la plus grande ne pesait pas moins de 64 tonnes. Mais ces dimensions sont de beaucoup surpassées par *Tsar Kolokol*, une cloche immense reposant sur un piédestal aux pieds de la Tour. Cette dernière cloche, construite en 1736, s'effondra pendant

un incendie et n'a jamais été remise en place. Elle est haute de 26 pieds et pèse environ 200 tonnes.

De la Tour de la Cloche, pénétrons par une grande porte en fer forgé dans le Square des Cathédrales, entouré de toutes parts par des églises et des palais. A gauche, voici la cathédrale de l'archange Michel, et plus loin, faisant saillie, les murs blancs et les coupoles dorées de la cathédrale de l'Annonciation avec, à leurs pieds, le Palais Impérial. Non loin, sur la droite, le « Palais Anguleux » et le « Grand Palais ». Du côté sud de ce dernier palais, on rencontre le fameux *Escalier rouge*, fameux dans les premières luttes intérieures qu'eurent à surmonter les premiers Romanoff, avec la « Terrasse rouge » qui domine l'escalier. Au milieu du square : la vieille cathédrale de l'Assomption, le principal sanctuaire de Moscou, et, derrière, la maison du Patriarche où est renfermée la bibliothèque du Kremlin. Immédiatement en dehors du square, s'élève le Grand Palais, un monument tout moderne : à côté, le vieux Palais Terem et nombre de petits palais, des casernes et un arsenal.

Arrêtons-nous quelques instants à décrire les principales chambres des grands palais, occupés par Leurs Majestés Impériales pendant les fêtes du couronnement.

Le Grand Palais est construit sur un terrain légèrement élevé, d'où une vue splendide de toute la ville de Moscou s'étend à vos pieds. L'endroit sur lequel il est élevé a toujours été occupé par la résidence des souverains de Russie, mais la première pierre du monument actuel a été posée seulement en 1839. Le côté sud forme la façade principale;

au nord se trouve situé le palais Terem, tandis qu'à l'est on aperçoit la cathédrale de l'Annonciation et à l'ouest le Jardin d'Hiver. Le palais ne contient pas moins de sept cents chambres, toutes somptueusement meublées. Les principales chambres sont : « la salle Saint-Georges », décorée en blanc et dont les six grands lustres peuvent porter 3.200 bougies, mais sont aujourd'hui éclairés à l'électricité; la grande salle « Saint-Alexandre-Newski », ornée de fresques et d'arabesques en or ; la salle « Saint-André », ou chambre du Trône, avec les statues de Pierre-le-Grand, le fondateur de l'ordre de Saint-André, de Nicolas Ier qui en faisait sa « chambre du Chapitre » et du Tsar Paul ; la chambre « Sainte-Catherine » ; la chambre du Chapitre de l'ordre de Sainte-Catherine à la tête duquel se trouve la Tsarine. Les murs de cette chambre sont couverts de soie blanche.

La chambre à coucher des Souverains se fait remarquer par la richesse de ses décorations. Le salon de la Tsarine s'appelle la « Chambre d'argent » à cause de la quantité des articles d'argent qu'elle contient, miroirs, tables et écrans, confectionnés avec ce métal précieux.

Quatre très belles pièces de tapisserie des Gobelins, pendant aux murs, représentent les aventures de don Quichotte. De magnifiques vases de Chine complètent un ensemble artistique digne d'intérêt. Quant à la galerie de peinture, elle renferme quelques beaux tableaux de Raphaël, Rubens, Rembrandt, Téniers, Murillo, etc.

Le Palais de Terem remonte à une époque bien plus lointaine. Il date du xve siècle. La « Chambre du Trône »,

très spacieuse, possède quelques décorations superbes. Au plafond, notamment, on distingue plusieurs belles fresques et les armes des différentes principautés russes. Près du trône, jadis, était placée une boîte en or où on déposait les pétitions.

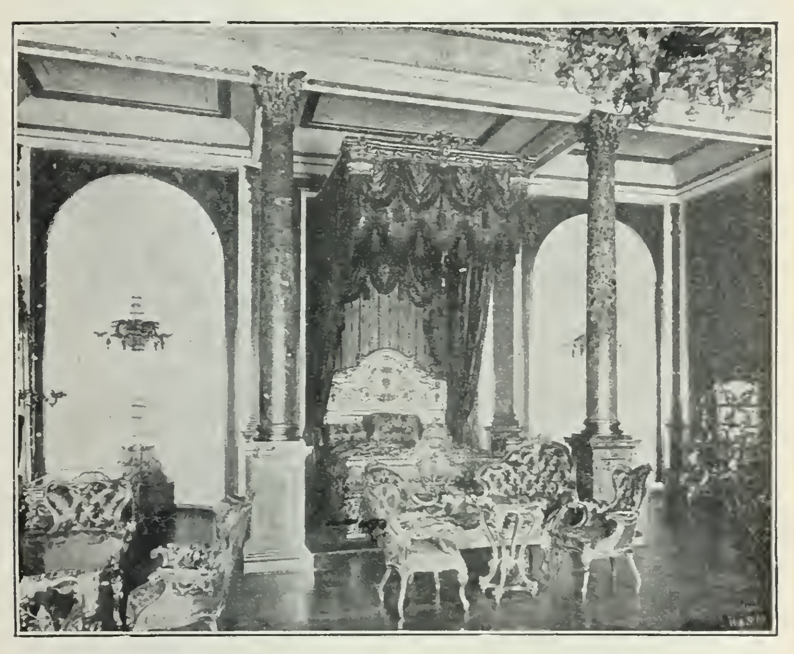
Dans la « Chambre d'Or » ou « Chambre Tsarika », les



Le Kremlin. — Moscou.

Tsarines avaient l'habitude de recevoir les visiteurs qui désiraient les féliciter après le couronnement. La « Salle d'Or » sert de salle à manger pour les galas. On peut y admirer une admirable collection de vaisselle plate ancienne, or et argent, qui est sans égale dans le monde entier. C'est là qu'ont lieu les dîners impériaux après le couronnement et c'est là aussi que l'Empereur reçoit les adresses de congratulation.

Le « Trésor » du Kremlin contient des bijoux de grande valeur, sans parler des couronnes des Tsars et des reliques de Pierre le Grand, Catherine II et Ivan le Terrible. Dans cette partie du palais, la curiosité est éveillée encore par une collection de voitures anciennes ayant appartenu au



Le Kremlin. — La chambre à coucher des Souverains.

Tsar Boris Godunof, par une petite voiture donnée à Pierre le Grand, alors qu'il était encore enfant, et par le traîneau dont se servait l'Impératrice Elisabeth, quand elle se rendait de Moscou à Pétersbourg.

Dans la « Chambre circulaire », où on pénètre par de

hautes portes de fer, sont gardées les anciennes couronnes et robes du couronnement. Là aussi, dans une cassette, est déposé un vieux document des plus curieux : c'est le code du Tsar Alexis écrit sur parchemin. La chambre d'à côté renferme les plus beaux articles de vaisselle plate de presque tous les pays d'Europe. Le nombre des pièces exposées dépasse 1600. La plupart datent du XVII^e^ siècle. Il existe cependant un article qu'on dit vieux d'au moins sept cents ans, et quelques pièces vieilles de quatre cents à cinq cents ans. A signaler encore de jolis tapis venus des Gobelins et une statue de Napoléon I^er^ faite à Hambourg. Parmi les anciens souvenirs qui donnent de la valeur à cette chambre, il y a aussi deux tables d'argent et le nécessaire de voyage de l'Empereur Alexandre I^er^.

Une autre pièce contient une véritable galerie de portraits des Romanoff. On y voit également des objets rares et curieux, une épée sur laquelle sont incrustés des diamants magnifiques et un sceptre garni de pierres précieuses. Au milieu de la chambre, un coffret recouvert d'une glace contient le joyau anglais de la Jarretière qui aurait été conféré à Ivan le Terrible par la reine Elisabeth. Dans ce même coffret, on aperçoit un collier, d'un merveilleux émail, dont aurait fait cadeau en 1113 l'Empereur Constantin au Tsar Wladimir Monomachies. Une petite boîte noire, sans grande apparence, renferme la constitution qu'Alexandre octroya à ses sujets polonais, et qu'il dut retirer à la suite de la rébellion de ces derniers.

L'arsenal est rempli de canons pris dans les guerres avec l'étranger. Le canon le plus curieux est un canon vieux de trois cents ans, construit en 1586, sous le règne de Théodore Ier. Il ne pèse pas moins de 40 tonnes et on l'a dénommé « Tsar Pushka' », autrement dit « Tsar des canons ».

Nous arrivons maintenant à la description des cathédrales.

La Cathédrale de l'Assomption, construite tout d'abord en bois en 1326, fut reconstruite en pierre en 1475. Dans cette église, au style byzantin, sont enterrés les patriarches de l'Eglise russe : au centre, quatre grandes colonnades supportent la coupole centrale. L'intérieur est magnifique de richesses : la lumière blafarde qui entre par les hautes fenêtres se joue sur les châssis d'or et d'argent, sur les couronnes et sur l'énorme lampadaire d'argent pendu au milieu du monument.

Devant chacun des icones ou saintes images, une lampe brûle continuellement. Devant le principal autel dédié à la Vierge Marie est placé un beau retable couvert de riches icones représentant des caractères bibliques et des saints. Sur la gauche, on passe devant une image de la Vierge de saint Wladimir que la tradition prétend avoir été peinte par saint Luc.

Tout près du pilier massif, du même côté, on voit le balcon où se tiennent le Tsar et la Tsarine pendant toute la cérémonie du couronnement.

Immédiatement après, vient le balcon d'où le patriarche préside à toutes les cérémonies.

Tout en haut du Kremlin, une petite église en bois avait été construite au XII^e siècle, qui est devenue en 1500 la cathédrale actuelle de l'archange Michel. Là sont enterrés les grands-ducs et tsars de Russie jusqu'à Pierre le Grand. Leurs tombes sont recouvertes de tapisserie et velours cramoisi. Des plaques en argent clouées indiquent la date de la naissance et la date de la mort de ceux qui dorment sous la terre.

La cathédrale de l'Annonciation avait été originairement élevée en 1394; les caves situées dans les sous-sols étaient réservées aux trésors royaux. Brûlée à plusieurs reprises, elle a été réédifiée vers le milieu du XVI^e siècle. Les murs intérieurs, la voûte et les coupoles sont couverts de peintures et le parquet est en mosaïque de jaspe, tout comme la cathédrale de Saint-Marc à Venise. Cette cathédrale, qui communique par une porte avec le Palais, a toujours été l'église de la Cour. C'est là que grands-ducs et tsars se sont mariés et c'est là aussi qu'ils ont accompli leurs dévotions avant la cérémonie du couronnement.

A peine est-on sorti du Kremlin, qu'on arrive dans la « Kitaï Gorod ou ville chinoise », où, comme je l'ai dit déjà, est installé le principal quartier d'affaires de Moscou. On y distingue quelques monuments importants, comme la Cathédrale de Vassili Blagennoï ou Saint-Basile. Cette cathédrale fut construite d'après les ordres d'Ivan le Terrible en 1552. Chacune de ses neuf chapelles a une coupole différente, et aucune de ses façades ne se ressemble. Cette église servit d'écurie aux troupes de

Napoléon I^er^ pendant la campagne de Russie. L'Empereur des Français avait donné l'ordre, avant de battre en retraite, de la détruire; mais cet ordre ne fut pas exécuté.

Pour compléter cette description, voici ce qu'écrit M. Artanof, dans son intéressante étude de la « Russie historique » sur le vieux Kremlin et notamment sur ce Grand Palais :

« Au centre, se trouvaient les salons de réception qu'éclairaient de larges fenêtres peintes de diverses couleurs; les appartements de la famille impériale étaient situés à droite; le grand vestibule, où se tenaient les courtisans, les précédait.

« Dans chaque pièce étaient placées de nombreuses images de saints, recouvertes d'or et de pierres précieuses.

« Nuit et jour, de petites lampes brûlaient devant ces images. Il y avait là une accumulation de richesses vraiment prodigieuses. On entassait en désordre, sur les rayons de vastes étagères, des plats, des gobelets, des vases de toutes dimensions, en or et en argent massif. De grandes armoires contenaient le surplus de ce qu'il avait été impossible de mettre en étalage : vaisselle de table, coupes ciselées, flambeaux, bijoux de toutes sortes, diamants, perles et rubis.

« Au coin d'une salle à manger, se dressait un énorme vase de porphyre que vingt personnes soulevaient à peine. L'ameublement du Palais, du reste, était fort simple : bancs fixés autour des murs, tables de forme commune, escabeaux recouverts de tapis, fauteuils de bois grossièrement sculptés, rien n'approchait de l'élégance et du confort

modernes. Les lits seuls offraient une apparence de luxe. Ils étaient en duvet, chargés d'une masse de coussins, avec de lourds rideaux de damas, ornés de franges et de broderies d'or.

« De chaque côté de la cour du Palais, se trouvaient les remises, les habitations de domestiques, les cuisines et les bains. Par derrière, s'étendait le parc, avec ses quinconces, ses larges avenues, ses étangs poissonneux ; il était bordé de vergers et de potagers sur toute sa ligne de circonférence.

« Les équipages du Tsar consistaient en voitures couvertes, suspendues l'été sur des roues, l'hiver sur des patins. On y attelait six chevaux de même robe, harnachés de cramoisi.

« Les roues de ces voitures, le timon, les panneaux, tout était doré et argenté. Les capotes étaient en maroquin du Levant, capitonnées de soie à l'intérieur.

« Princes et courtisans portaient la barbe longue avec les cheveux coupés en rond. Les hommes avaient la tête constamment couverte d'une calote, surmontée d'un haut bonnet de fourrure. Le col de la chemise était lisse. Un cafetan de soie tombait jusqu'aux genoux, et un cafetan plus ample jeté par-dessus le premier, se fixait autour des reins par un châle formant ceinture, auquel s'attachait un poignard. Le pantalon de satin rentrait dans les longues tiges plissées des bottes de chamois, aux talons ferrés d'or et d'argent. »

Pierre le Grand en transportant sa cour dans la nouvelle capitale Russe, Pétersbourg, allait modifier du tout au tout ces coutumes byzantines, en s'inspirant de celles des autres cours royales d'Europe, des coutumes de Versailles, principalement.

Le Palais d'hiver a Pétersbourg.

Nicolas II, à l'exemple de son père, Alexandre III, a choisi comme résidences habituelles le palais Anitchkoff et le palais de Gatchina, situé à 44 kilomètres de la capitale. Mais la résidence officielle des Tsars à Saint-Pétersbourg est le Palais d'Hiver, dont la construction fut commencée sous le règne de Pierre le Grand. Il a subi depuis cette lointaine époque des transformations nombreuses et a été reconstruit entièrement après le terrible incendie de 1837, qui dura trois jours.

Les architectes de Nicolas Ier copièrent de point en point le plan de Catherine II, et on n'eut qu'à compléter l'ameublement dont la majeure partie avait pu être arrachée aux flammes, en même temps que les objets d'arts recueillis par Pierre le Grand et ses successeurs avaient pu être sauvés. Au commencement de l'année 1839, la famille impériale prenait à nouveau possession du Palais d'Hiver.

Le Palais actuel forme un parallélogramme de 130 mètres de longueur sur 100 mètres de profondeur. La façade principale donne sur une place appelée Place de l'Amirauté; la façade nord regarde la Néva ; une galerie située à l'est le relie au Palais de l'Ermitage.

Le Palais d'Hiver, dont les proportions sont gigantesques, doit être considéré comme l'un des plus purs chefs-d'œuvre de l'architecture Russe, dont l'honneur revient à l'architecte Rastrelli.

L'ordonnance générale est d'ordre Corinthien, à deux colonnes superposées ; une suite d'arcatures, finement sculptées court au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée et du deuxième étage. Les fenêtres du premier étage sont



Le Kremlin. — Salle Sainte-Catherine où l'Impératrice reçoit l'hommage après le couronnement.

surmontées de frontons triangulaires, semi-circulaires ou à lignes brisées, qui s'harmonisent agréablement.

L'intérieur présente un luxe inouï. Les tapisseries d'Aubusson et des Gobelins, surtout dans les salles d'honneur, forment des collections d'un prix inestimable.

Les appartements privés de la famille impériale ont un aspect relativement modeste.

Dans toutes les salles — très spacieuses — c'est une profusion de dorures, de tentures de damas, de satin, de peintures d'artiste célèbres.



Saint-Pétersbourg. — Le Palais Anitchkoff.

La première, à laquelle on accède par un merveilleux escalier de marbre, est l'avant-salle. Viennent ensuite la grande salle et la salle des concerts. Parallèlement à ces trois salles, se trouve la fameuse galerie Pompéenne qui conduit à la salle des Feld-maréchaux, laquelle précède celle de Pierre I^er^. Les autres sont la « Salle Blanche », dont le nom vient de ce que l'ameublement et même le plancher sont d'un blanc mat; la « Salle des Grenadiers » qui

a deux portes de sortie, l'une qui s'ouvre sur la « Grande Chapelle », et l'autre sur la « Galerie des Portraits » ; la « Salle du Trône », qui longe la « Grande Chapelle ». Cette salle contient l'image sacrée de Saint-Georges, patron de toutes les Russies, devant laquelle brille nuit et jour une lampe d'or massif, suspendue par une chaîne entièrement garnie de pierreries.

La « Galerie des Portraits » est ornée de plus de 400 portraits de généraux russes.

Là où le grand luxe se manifeste le plus, c'est dans la « Grande Chapelle » où l'or ruisselle de toutes parts. Les murs, la route, les icônes en sont couverts.

En 1880, les nihilistes essayèrent de faire sauter le Palais d'Hiver, mais ne réussirent heureusement pas à réaliser leur tentative criminelle.

Le Palais Anitchkoff.

Le Palais Anitchkoff est l'ancien palais des favoris des Tsars. Construit à la même époque que le Palais d'Hiver, il n'en a ni l'architecture, qui est assez simple, ni les vastes proportions,

L'ornementation intérieure est peu luxueuse, comparativement au « Palais d'Hiver ». Donné par les Tsars à leurs favoris, ceux-ci, s'il faut en croire la chronique, le jouèrent aux cartes. A la fin du XVIII^e siècle, il tomba aux mains d'un marchand nommé Chémiakine, puis fut racheté par le gouvernement pour devenir la résidence du Tsarewitch. C'est là qu'Alexandre III vécut, du vivant de son père.

Gatchina et le Palais Anitchkoff étaient ses séjours habituels.

Palais de l'Ermitage.

L'Ermitage qui est le Louvre de Saint-Péterbourg est relié au Palais d'Hiver par une galerie. Il se compose de trois corps de bâtiments que relient des galeries jetées sur des voûtes.

Ce petit palais annexe fut la résidence préférée de Catherine ; c'est là qu'elle recevait les principaux personnages de l'Empire.

La chronique nous a réservé un curieux document qu'elle avait établi pour les visiteurs, ses amis.

Le voici.

1° Ils devront laisser leurs chapeaux et leurs épées à la porte ;

2° Ils se dépouilleront également de toute prétention à l'étiquette, de tout orgueil, s'il se trouvaient qu'ils en eussent, et, en un mot, de tout ce qui ressemblerait à de la fierté ;

3° Ils seront gais sans pétulance, ils auront soin de ne rien briser, de ne rien endommager, et ils se garderont de mordre *(sic)* qui que ce puisse être.

4° Ils seront assis ou debout, selon leur bon plaisir ; ils marcheront quand la fantaisie leur en prendra, sans faire attention à personne.

5° Ils ne parleront ni trop, ni trop haut pour que les autres n'en aient pas les oreilles incommodées.

6° Ils discuteront sans chaleur et sans emportement.

7° Ils ne soupireront ni ne bailleront, de peur de communiquer leur ennui à la compagnie.

8° Si quelqu'un imagine quelque amusement innocent, les autres s'y prêteront de bonne grâce.

9° A table, on mangera comme on voudra et ce qu'on voudra, mais on boira avec mesure, afin que chacun puisse retrouver ses jambes pour retourner chez soi.

10° Toute contestation sera oubliée en sortant; ce qui sera entré par une oreille devra sortir de l'autre.

11° Si quelqu'un est convaincu par la déposition de deux témoins, d'avoir enfreint les règlements ci-dessus, le coupable, pour chaque délit, sera condamné à boire un verre d'eau froide, sans en excepter les dames, et à lire un passage de la Télémaquide.

Celui qui enfreindra trois articles du règlement dans la même soirée, sera tenu de réciter trois strophes de la Télémaquide.

Celui qui enfreindra le deuxième article sera exclu de la Société.

Catherine II voulut doter l'Ermitage d'œuvres de grand prix ; elle chargea des experts de parcourir l'Europe et de lui rapporter, quel qu'en fût le prix, des tableaux des meilleurs peintres de l'Europe.

Ce fut le commencement du musée qui contient actuellement plus de 2.000 toiles, On peut y admirer notamment des Raphaël, des Rubens, des Claude Lorrain, des Rembrandt, des Ruysdaëls, des Murillo, des Véronèse, etc., etc.

Au commencement de cette année, le musée impérial de l'Ermitage possédait une très belle collection d'objets d'art qui, sur l'ordre de l'Empereur, a été achetée aux héritiers du prince Lobanoff, ancien ministre des Affaires étrangères.

Cette collection se compose d'une très curieuse galerie de portraits des ancêtres des princes et de personnages historiques, d'œuvres importantes de sculpture et de peinture.

Parmi les chefs-d'œuvre, se trouve un admirable portrait de l'Empereur Paul I^er^, par Levitsky, le portrait de la grand' mère du prince défunt, la princesse Lobanof-Liostovsky, du même Levitsky, un buste en marbre de Pierre-le-Grand par le sculpteur Gilet, professeur de l'Académie impériale des Beaux-Arts au XVIII^e^ siècle, et enfin un buste en bronze par Houdon, de Marie-Antoinette, reine de France.

L'administration du musée a en outre acquis les collections numismatiques du prince Lobanoff.

Le palais de Péterhof.

Péterhof, où le Président de la République a été l'hôte du Tsar, c'est Versailles sous le ciel du nord.

Pour surveiller de plus près les travaux des fortifications de Cronstadt, Pierre-le-Grand avait fait bâtir à l'embouchure de la Néva, d'abord un simple pied à terre, puis une résidence un peu moins modeste, qu'il appella le château de *Monplaisir*. Peu de temps après il fit construire le petit château de *Marly*, à peu de distance dans le voisinage, mais

ce n'était encore que la préface de l'édifice grandiose que rêvait Pierre-le-Grand. Il voulait créer pour lui-même à quelques verstes de Saint-Pétersbourg et léguer à ses successeurs, une somptueuse demeure qui pût rivaliser avec le palais de Louis XIV.

L'emplacement fut admirablement choisi. Avec cette sûreté de coup d'œil qu'il apportait en toutes choses, le Tsar comprit quel parti des architectes de talent pourraient tirer d'une ondulation de terrain formant une terrasse naturelle, d'une douzaine de mètres de hauteur qui, d'un côté dominait la mer, tandis que de l'autre les cimes pittoresques des hautes collines de Duderhof se dessinaient à l'horizon.

Il semble que le hasard se soit chargé de fournir à Pierre-le-Grand l'homme dont il avait besoin pour exécuter ses desseins. Un architecte français, M. Leblond, était venu chercher fortune en Russie. Les débuts de cet ancien élève de Le Nôtre avaient été brillants. Chargé de construire l'hôtel de Clermont, il s'était acquitté avec tant de succès de sa tâche, que du premier coup il était arrivé à la renommée. La prodigalité et l'inconduite ne tardèrent pas à compromettre une carrière ouverte sous de si éclatants auspices. Tombé dans la misère et le discrédit, Leblond alla offrir ses services au Tsar, qui le chargea de dresser les plans et de diriger la construction du château de Péterhof.

Pas plus que le Grand Roi, le Tsar, arrivé à l'apogée de la toute puissance, ne se résignait à souffrir qu'un intervalle s'écoulât entre un projet et sa mise à exécution. De même que Louis XIV improvisait de l'ombre dans les allées

de son parc, en faisant transporter à grands frais, de Compiègne à Versailles des gros arbres tout venus qui, le plus souvent, mouraient en chemin, Pierre-le-Grand avait mis à réquisition toutes les provinces de son empire pour entourer son château d'une forêt luxuriante poussée comme par enchantement. Quarante mille ormeaux ou érables furent envoyés du gouvernement de Moscou, et le district de Rostow fournit six mille hêtres. Les provinces de la mer Caspienne et de la Sibérie elle-même, reçurent l'ordre d'expédier à l'embouchure de la Néva, les plantes les plus rares que produisait le sol de ces régions à peu près inconnues alors de l'Europe civilisée.

Les pays étrangers furent également mis à contribution ; la Hollande fournit des tilleuls et la Suisse des pommiers.

Le Palais de Péterhof n'est pas une merveille d'architecture, mais il serait injuste de le placer au nombre des médiocres et serviles contrefaçons de Versailles dont les princes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle ont couvert l'Europe. Avec ses deux pavillons à frontons arrondis, ses grands pilastres corinthiens et sa triple rangée de fenêtres, le château de Pierre-le-Grand paraît un peu lourd, mais l'ensemble n'en est pas moins imposant. La façade paraît aussi neuve que si elle venait à peine d'être achevée. Les Russes n'aiment pas la sévère et mélancolique patine que le temps donne aux édifices historiques. Chaque année l'administration générale des Palais fait repeindre les murs extérieurs des résidences Impériales. En général, c'est la nuance jaune-clair qui domine à Péterhof : cette couleur était, du reste,

la seule qui pût être adoptée, parce qu'elle s'harmonise avec la dorure des cinq coupoles de la chapelle du château, construite par Rastrelli.

A l'intérieur, les salles de réception sont décorées dans le style du XVIIIe siècle. Les murs du grand vestibule d'entrée sont couverts de soixante-huit portraits de jeunes



Tsarkoié-Selo, — Le Palais d'Été.

filles russes, peints par le comte Rotard. Cet artiste italien, peu goûté dans son pays, était venu chercher fortune à la Cour de Russie. Au retour du voyage de Catherine II à travers son Empire, il avait offert à la Souveraine une collection de tous les types de beauté féminine qui fleurissaient dans ses Etats.

A part les deux salons chinois dont les meubles et les murailles sont recouverts de laque noire incrustée d'or et

la salle Blanche où se trouvent le célèbre lustre de cristal de roche et le groupe du sculpteur Oustraloff, qui représente Pierre-le-Grand sauvant la vie à un pêcheur précipité par une tempête dans les eaux du lac Ladoga, les grands appartements de réception ne méritent pas d'occuper longtemps l'attention du visiteur. Pour apprécier la supé-



Les jardins du Palais de Péterhoff.

riorité de Péterhof sur la plupart des autres résidences impériales ou royales d'Europe, il faut ouvrir les fenêtres. De tous les côtés s'ouvrent des perspectives admirables ; soit que l'on aperçoive à l'horizon lointain, Saint-Pétersbourg avec les dorures de ses toits et la masse confuse de ses monuments, soit que l'on contemple Cronstadt sortant tout armé de la mer avec sa ceinture de granit, soit que

l'œil se repose sur le canal qui s'étend depuis la terrasse du palais jusqu'à la mer, entre deux allées de gazon bordées d'une double rangée de jets d'eau, les yeux sont éblouis.

Les eaux qui donnent de loin en loin la vie aux fontaines de Versailles sont peu abondantes, et ne doivent être employées qu'avec une extrême économie; de même à Potsdam, il est nécessaire de mettre en mouvement des pompes à vapeur d'une grande puissance pour élever à une hauteur suffisante les eaux du Havel; à Péterhof, au contraire, la différence de niveau entre les collines de Duderhof et le parc suffit pour produire des jets d'une trentaine de mètres de hauteur.

L'eau coule de haut avec une abondance inépuisable; aussi les fontaines que les architectes de Pierre-le-Grand et d'Elisabeth ont multipliées comme à plaisir autour de la résidence impériale, sont-elles sans rivales dans l'univers.

Au-dessus de la terrasse du château, une cascade recouvre d'un épais manteau de cristal, un escalier de six marches dorées et va se perdre ensuite dans le canal qui aboutit à la mer. Un peu au-dessus de cette chute d'eau, Samson saisit par la mâchoire un lion qui, par sa gueule ouverte, lance un énorme jet d'eau, dont la hauteur atteint presque le niveau de la toiture du palais. Un peu plus loin, un Neptune, armé de son trident, sur une autre fontaine d'où s'élancent des chevaux marins : à peu de distance, Adam et Eve, condamnés l'un et l'autre à vivre au milieu d'une gerbe de jets d'eau. Les fontaines qui, au lieu de représenter des dieux de l'antiquité ou des personnages de l'histoire sainte, prennent la forme d'un arbre ou d'une

plante, excitent un intérêt plus grand, en raison de leur originalité. Des feuilles dorées de ce pin et de ce chêne coulent sans cesse les larmes d'une nymphe qui a été changée en arbre et a subi une métamorphose semblable à celle de Daphné. Plus loin encore, une cataracte circulaire tombe du haut de ce champignon monstre dont la tige d'or scintille à travers une épaisse nappe d'eau.

A l'ombre du Versailles russe ont poussé, comme par enchantement, une foule de grands et petits Trianons. A droite du Palais, s'élève la chapelle à cinq coupoles, construite par Rastrelli et, à gauche, le pavillon du grand-duc Michel Paulowitch. L'architecte qui a bâti cet édifice pour le plus jeune des fils de Nicolas I^er^, s'est inspiré de la colonnade du Louvre. A peu de distance de cet agglomération d'édifices, se trouve le château de la Ferme qui était à l'origine affecté aux services administratifs de la Résidence impériale, mais que Nicolas I^er^ détourna de sa destitation pour en faire la demeure de son fils aîné. Le Tsar, qui, avant de connaître les horreurs de la guerre de Crimée, était l'arbitre de l'Europe et prenait, volontiers, Louis XIV pour modèle, manifestait comme le Roi Soleil, une véritable passion pour la bâtisse.

C'est lui qui a fait construire le Pavillon d'Olga et le Pavillon Impérial dans les plus pittoresques des îles qui se trouvent dans la partie supérieure du parc. C'est lui également qui pour rappeler à la vie un terrain marécageux que ses prédécesseurs avaient négligé d'assainir, a fait élever le château de Babygon qu'il offrit à l'Impératrice. C'est un édifice construit dans le style classique gréco-

égyptien, tel que le comprenaient les architectes allemands de la première moitié du siècle. A défaut d'autre mérite, ce palais se distingue par la richesse des matériaux; les colonnes sont des monolithes de granit noir qui supportent des chapiteaux de marbre blanc.

A Babygon, la vue est belle, mais comme le sol est humide, la végétation est peu luxuriante.

Pour retrouver des souvenirs intéressants, il faut s'éloigner des régions supérieures du parc les plus voisines de la montagne et se rapprocher de la mer. Non loin du rivage se trouve le château d'Alexandria où l'Empereur Alexandre III se plaisait à vivre de la vie de famille. C'est un édifice de style gothique que Nicolas avait fait construire pour l'Impératrice Alexandra Feodorowna avant de lui donner le somptueux palais de Babygon.

Monplaisir, qui est à l'embouchure du canal où s'écoulent les eaux de la fontaine de Samson et de la cascade de Péterhof, et Marly qui noie sa coquette façade dans un bassin où nagent des carpes deux fois centenaires, sont deux châteaux construits dans le style du XVII^{e} siècle, l'un et l'autre remplis des souvenirs de Pierre-le-Grand.

C'est dans ce site enchanteur que Nicolas II passe plusieurs mois en hiver. On comprend quel éclat y peuvent avoir les fêtes dont j'ai parlé. Là sont reçus particulièrement les empereurs et princes étrangers : Guillaume II y a séjourné; le Président de la République y a occupé les plus beaux appartements du Palais.

Le Roi et les Reines de Danemark sont venus, à plusieurs reprises, rendre visite, à Peterhof, à Alexandre III

et à Nicolas II, et la famille impériale tout entière s'y est souvent trouvée réunie. Les pères et les aïeux de Nicolas II ainsi que ses oncles affectionnent particulièrement le Versailles russe où la vie est partout riante, la nature charmante, et l'art... distingué.

Sur les pelouses des parcs la jeune Olga et la petite Tatiana sautent et courent, sous la surveillance de l'Impératrice et parfois de l'Empereur qui se mêle volontiers à leurs jeux.

XVIII

Les écuries Impériales et les voitures

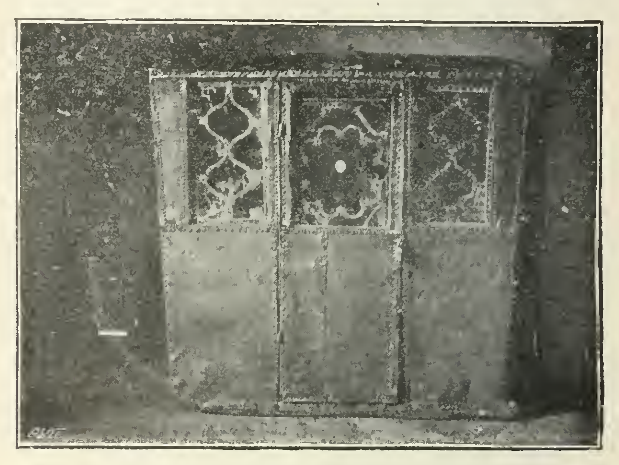
L'écuyer en chef, général Grünewal, a la haute main sur toute l'administration des Ecuries Impériales. C'est un homme d'une soixantaine d'années, possédant toute la confiance de Nicolas II, et qui a apporté à ses fonctions un zèle très apprécié en haut lieu. Il reçoit les ordres directs de l'Empereur et est secondé par le baron Mannerheim chargé particulièrement de la surveillance et de la comptabilité.

Au colonel Paléologue est confiée la direction spéciale de la cavalerie. Dans toutes leurs sorties, l'Empereur ou l'Impératrice sont toujours précédés ou suivis par lui en voiture, et aussitôt que l'équipage impérial s'arrête, le colonel Paléologue s'empresse pour venir ouvrir la portière.

Cet officier s'occupe aussi d'acheter les chevaux dont peuvent avoir besoin les écuries, et il doit faire preuve de beaucoup de discernement dans ses choix, car le Tsar, qui est très fin connaisseur, ne manque jamais de venir inspecter les nouveaux chevaux.

Les chevaux sont soumis à un entraînement long et difficile, Nicolas II bien qu'excellent cavalier, ne montant que les bêtes admirablement dressées et d'une grande sécurité.

On compte de cinq à six cents chevaux appartenant personnellement à l'Empereur, dont cent cinquante sont

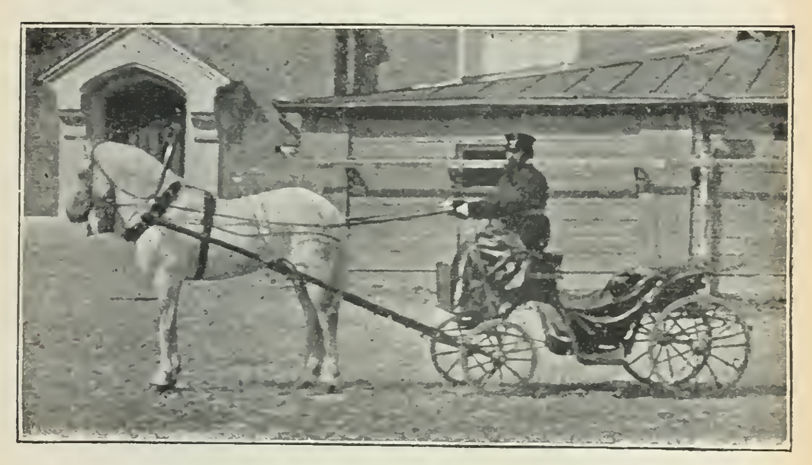


La chaise à porteurs de Pierre-le-Grand.

réservés pour les voitures, les autres servant à la selle.

Une distinction est nécessaire à établir ici entre les « écuries à la russe » et les « écuries à l'anglaise » selon les termes employés en Russie. Dans le service russe, le plus occupé, les chevaux achetés généralement sur place, ont un entraînement spécial, pour la voiture surtout. Ils marchent toujours à une allure très vive, et ne doivent être atteints d'aucun vice. Sinon ils sont aussitôt réformés. On les exerce à connaître toutes les

rues de la ville où ils se trouvent et notamment celles que le Tsar a l'habitude de traverser. Comme l'Empereur ne sort que pour faire quelques rares visites, ou se promener aux alentours des palais, les chevaux de voitures se rendent compte, à peine partis, de l'itinéraire à suivre. Le cocher n'a pour ainsi dire qu'à tenir les rênes : ils



Le Drosky de S. M. l'Empereur Nicolas II.

marchent d'eux-mêmes, et lancés brusquement au grand trot, ils s'arrêtent net devant la maison ou l'endroit où doit descendre le Tsar, tels les chevaux de manège exercés exécutant les doublés, et les voltes, et seuls terminant leur course, sans l'aide de leurs cavaliers.

Dans les attelages russes le luxe est très grand : les chevaux attelés se recrutent parmi les beaux orloff — chevaux noirs — dont la race malheureusement tend à disparaître.

Les écuries à l'anglaise, beaucoup moins bien montées, servent aux dames d'honneur, aux chambellans, aux grands dignitaires, etc., etc.. Les chevaux sont recrutés en France, en Allemagne et en Russie.

L'Empereur, pour son service personnel, a trois cochers. Son premier cocher est un Italien, Notto, qui est arrivé en Russie un peu avant le sacre et qui n'a guère envie de retourner dans son pays où vraisemblablement il ne pourrait trouver une situation aussi lucrative que celle qu'il occupe en ce moment. Au service de l'Empereur il reçoit 150 roubles, soit 400 francs par mois de fixe : avec les nombreuses gratifications qui lui sont accordées, ses appointements se montent, mensuellement, à plus de 600 francs.

Les voitures sont, en grand nombre, commandées en Russie et en France. Chaque dimanche, cent cinquante voitures au moins sortent des écuries impériales pour conduire à la messe, et promener ensuite les élèves de diverses institutions de jeunes filles de la noblesse, institutions entretenues par la cassette personnelle de la Tsarine.

A côté de ces voitures, il en est d'exclusivement personnelles, appartenant à chacune des deux Impératrices ou à l'Empereur. Lorsque la princesse Alice de Hesse devint impératrice de Russie, les chiffres des voitures furent tous changés.

Un jour l'Impératrice douairière, remarqua que le chiffre « M » avait disparu de la voiture qu'elle avait l'habitude de prendre et avait été remplacé par le chiffre « A ».

— Depuis quand, dit-elle au Tsar son fils, ne suis-je plus Impératrice? ainsi, on m'enlève la voiture que l'Empereur défunt m'avait donnée.

Le chiffre avait été changé par erreur... Le chiffre « M » fut rétabli sur la voiture.

L'Impératrice douairière a d'ailleurs un service particulier de voitures et de chevaux et son piqueur, qui fut celui d'Alexandre III, est un Français nommé Goubet.

Les voitures spéciales de l'Empereur se composent de coupés et de victorias. Il y a un an ou deux, à l'occasion de la fête du régiment de la garde de l'Impératrice, les Souverains se rendirent à l'invitation du régiment en coupé à huit ressorts. Le postillon, au lieu d'être monté sur le cheval de gauche, comme c'est l'habitude en France, était monté sur le cheval de droite. Dans les grandes revues, l'Impératrice accompagne Nicolas II en daumont, tandis que l'Empereur chevauche à la droite de la voiture de l'Impératrice.

A Tsarkoié Sélo, il n'est pas rare de voir passer l'Empereur dans des petits traineaux de paysans finlandais, traineaux de la plus grande simplicité où les curieux devineraient difficilement le Tsar de toutes les Russies.

En ce qui concerne les chevaux de selle, une demi douzaine de superbes bêtes sont affectées au service exclusif de Nicolas II. Les autres sont destinées à l'état-major. On en achète beaucoup en Allemagne et quelques-uns en Angleterre et en France. Le jour de l'entrée au Kremlin, l'Empereur montait un grand cheval blanc âgé de dix ans,

habitué au cliquetis des armes et au son du tambour et de la musique militaire.

Ce jour-là le cortège impérial venant du palais Petrowsky, fut particulièrement brillant. L'Empereur, précédait



La Troïka de S. M. l'Empereur Nicolas II.

à cheval son état-major et le peuple, rendant hommage à son courage, à son mépris du danger, lui faisait parvenir par ses acclamations, ses sentiments de dévouement à toute épreuve. Les voitures étaient au nombre de vingt-quatre, dont deux à huit chevaux, celles des deux Impératrices, et les autres à six chevaux seulement.

Le style Louis XV des voitures de gala avait été copié avec art sur les harnais commandés à la maison Roduwart frères de Paris qui y avait travaillé pendant au moins six

mois, avec un personnel spécial, et avait réussi à envoyer à Moscou un travail artistique d'une grande valeur et qui fut très apprécié par ceux qui furent à même de le considérer. La commande s'élevait à 700.000 francs au moins.

Toujours traînées par des chevaux blancs, ces voitures



Le Carosse de Catherine II qui sert aux cérémonies du couronnement.

de gala ne sont employées que très rarement, soit pour l'entrée à Moscou de la fiancée d'un grand duc, soit pour le baptême d'enfants appartenant à la famille impériale ou à la cour, soit encore pour la réception des Souverains étrangers.

Mais, en fait, les Souverains venus en Russie n'ont pas connu les voitures de gala, sauf cependant le Shah de Perse, lors de son premier voyage.

Voitures et chevaux sont installés dans des écuries qui n'ont rien du luxe moderne qu'on peut remarquer dans certaines écuries françaises.

Mais Nicolas II a manifesté l'intention d'en faire construire de nouvelles, dont l'installation sera confiée à une maison française, sous l'intelligente direction du colonel Paléologue.

Un des plus beaux cortèges qui aient jamais été vus, fut celui de l'entrée à Moscou du Tsar Nicolas II pour les fêtes du couronnement. Voici très exactement, et dans l'ordre, quelle en fut la composition :

1° Grand maître de la police et 12 gendarmes à cheval ;

2° Escorte particulière de Sa Majesté ;

3° Escadron du régiment des cosaques de la garde ;

4° Délégation des sujets asiatiques ;

5° Députation des guerriers cosaques ;

6° Le maréchal de la noblesse de Moscou, suivi des principaux membres de la noblesse ;

7° Le chef de la domesticité du Palais, à cheval, ayant derrière lui 60 laquais de la Cour, à pied, et 11 courriers et domestiques nègres ;

8° 14 musiciens de la Cour à pied ;

9° Le grand écuyer, à cheval, suivi de 26 chasseurs à pied en livrée de parade, du grand veneur et du directeur des chasses impériales, à cheval ;

10° Deux grands maîtres de cérémonies avec leurs grands bâtons, insignes de leurs fonctions, dans un phaéton découvert, à 6 chevaux ;

11° Le premier grand maître des cérémonies, avec le bâton, dans un phaéton découvert, à 6 chevaux ;

12° Autre grand maître des cérémonies, à cheval, suivi de 24 chambellans sur deux rangs, également à cheval ;

13° Encore un maître des cérémonies avec 12 camériers, à cheval ;

14° Officier des écuries et 2 piqueurs à cheval ,

15° Deux fonctionnaires de la Cour dans un carrosse doré à 6 chevaux ;

16° Voiture de gala à 6 chevaux ;

17° Le grand maréchal du Palais dans un phaéton découvert attelé de 6 chevaux ;

18° Escadron de la garde ;

19° Escadron des gardes du corps.

20° Le Tsar Nicolas II monté sur un magnifique cheval blanc. Derrière lui, à cheval, le ministre de la Cour, le ministre de la Guerre, l'adjudant général commandant le grand quartier impérial, et les premiers aides de camp ;

21° Les grands-ducs et les princes étrangers à cheval ;

22° Suites du Tsar, des grands-ducs et des princes étrangers, à cheval ;

23° Officier des écuries à cheval et venant immédiatement après l'Impératrice douairière Maria Feodorovna, dans une voiture de gala, traînée par 8 chevaux blancs et surmontée de la couronne ; à droite et à gauche de la voiture, 2 grands écuyers ; 2 pages sur le siège et faisant face à l'Impératrice ;

24° Officier des écuries, à cheval, puis l'Impératrice Alexandra Feodorovna dans une voiture de gala attelée de 8 chevaux blancs et semblable à celle de l'Impératrice douairière sauf en un point. La voiture de l'Impératrice Alexandra n'est pas en effet surmontée de la couronne.

A droite et à gauche de la voiture, des écuyers : sur le siège devant, deux pages.

Derrière la voiture 6 pages et 2 piqueurs.

25° Les grandes-duchesses Anastasia Michailovna, Maria Palovna et Maria Alexandrovna dans une voiture de gala traînée par 6 chevaux ;



Le Carosse Orloff qui sert aux cérémonies du couronnement.

26° Les grandes-duchesses Elisabeth Feodorovna et Alexandra Iosifovna dans une voiture de gala et à 6 chevaux également, suivies dans une autre voiture des grandes-duchesses Xénie Alexandrovna et Bera Constantinovna ;

27° Escadron des cuirassiers de la garde,

28° Escadron des uhlans de la garde ;

29° Les dames d'honneur des grandes-duchesses dans plusieurs voitures de gala;

30° Escadrons de la garde qui ferment le cortège.

Les harnais de tous les équipages avaient été commandés à la maison Roduwart, de Paris.

Quant aux voitures de gala, elles sortaient du « musée de la Cour » où elles forment une exposition artistique des plus intéressantes. Elles occupent deux étages. Plusieurs des panneaux de ces voitures ont été peints par Watteau et par Boucher. Les voitures elles-mêmes sont admirablement conditionnées; seuls les ressorts ont dû être à plusieurs reprises réparés.

Phot. Gers.
Le cocher de S. M l'Empereur Nicolas II.

Très curieuse aussi la collection des traîneaux, depuis le traîneau de Pierre-le-Grand, construit par lui-même, jusqu'au traîneau de l'Italien Brogans : un Arlequin sur le devant, un Juif ensuite, et à l'arrière un Allemand avec une lanterne magique et deux singes.

XIX

Les Finances de l'Empire et l'Empereur

La part du Souverain dans la bonne administration des finances publiques est considérable en Russie. L'observation d'une stricte et vigilante modération dans les dépenses n'a pas une portée purement abstraite, écrivait M. Witte dans son rapport à l'Empereur sur le budget de 1898; elle constitue au plus haut degré un devoir pratique du gouvernement; la situation favorable des finances de la Russie n'est pas due seulement à la marche ascendante des recettes, mais aux excellents principes qui président à la gestion des deniers publics.

C'est un titre de gloire de l'Empereur Alexandre III d'en avoir assuré le triomphe et d'avoir délivré la Russie du déficit. Il en avait senti les inconvénients et les dangers, l'action destructive sur toutes les parties de l'organisme. Le déficit amoindrit, en effet, la puissance politique d'un pays.

Grâce à la collaboration du Souverain qui avait su choisir successivement trois hommes éminents pour diriger les finances de l'Etat, grâce à une politique loyale et paci-

fique, la situation financière de la Russie s'est admirablement consolidée depuis 1888. Une série d'excédents de recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires, sont venus affirmer la prudence de la gestion et le développement des ressources fiscales. A l'aide du concours que la Russie a rencontré sur le marché français (et nous n'avons certainement pas fait un mauvais emploi de nos capitaux en les confiant à cet Etat qui pratique le plus scrupuleux souci de ses engagements), la Russie a pu alléger par des concessions habilement faites, le fardeau de sa dette.

Son budget extraordinaire est consacré tout entier à de grands travaux publics, dont l'établissement offre un débouché à l'activité grandissante de la production nationale.

Le ministre des Finances est actuellement M. Witte, qui avait été appelé à ce poste par l'Empereur Alexandre III, en remplacement de M. Wischnegradski. M. Witte, dans toute la force de l'âge, possède une largeur de vues, une compétence toute spéciale qu'il doit à sa pratique des grandes affaires de chemin de fer, par lesquelles il a commencé sa carrière; il y joint une énergie, une suite dans les idées qu'on ne saurait trop admirer. Toutes ces qualités lui ont valu la confiance entière du Souverain.

L'empereur Nicolas II a trouvé les finances publiques en bon état, lorsqu'il est monté sur le trône, et fidèle héritier des traditions paternelles, il apporte dans l'examen des questions qui lui sont soumises, dans les décisions qu'il prend, un grand esprit de pondération et de justesse.

Si nous prenons le plus récent budget, nous voyons

que le budget ordinaire de 1898 se solde par un excédent de recettes de 143 millions. Les dépenses extraordinaires qui, toutes, sauf 10 millons accordés aux propriétaires privés du droit d'accorder des licences de boisson sur leurs terres, sont consacrées à des travaux publics, sont couvertes, non par de nouveaux emprunts, mais par des ressources disponibles du Trésor qui dépassent sensiblement les besoins extraordinaires de 1898.

Le total du budget de dépenses est de 1.413 millions en 1897, de 1.474 en 1898. L'accroissement provient principalement de dépenses et de recettes, que l'on peut appeler des comptes d'ordre, tels que l'exploitation du réseau de l'Etat, du monopole des alcools ; de même que le rachat des chemins de fer, l'incorporation dans la dette publique d'obligations de lignes rachetées ou de Sociétés auxquelles l'Etat s'est substitué comme pour le Crédit foncier mutuel, ont modifié profondément la physionomie de la dette publique. Ce sont là des circonstances fort importantes, qui passent souvent inaperçues de ceux qui écrivent sur les finances de la Russie, sans prendre la précaution de s'entourer de tous les renseignements très accessibles aujourd'hui.

Mais ce qui marque heureusement les premières années du règne de Nicolas II, c'est la réforme monétaire. Ce n'est pas un mince bienfait que d'avoir doté la Russie d'une monnaie métallique, ayant une valeur intrinsèque et stable. La réforme avait été préparée de longue main et approuvée par l'Empereur Alexandre III : toutefois il y avait un grand pas à franchir pour accomplir ce qui avait

été entrevu. C'est véritablement un don de joyeux avènement que le jeune Empereur a fait à ses fidèles sujets.

Cette grande et salutaire opération, achevée dans ses grandes lignes aujourd'hui, a été menée de façon à contenter même des doctrinaires et des théoriciens exigeants : mise de l'or en circulation, réduction de la quantité de billets émis, diminution de la dette flottante portant intérêts, diminution considérable de la dette sans intérêt, vues justes sur l'escompte comme instrument d'une bonne politique monétaire, rôle approprié du métal argent, conscience de la nécessité de finances en équilibre, souci du crédit public, continuité dans la politique douanière, voilà toute une série de faits qui figurent à l'actif du gouvernement Russe.

En 1897 divers grands oukases ont réglé la matière, celui du 3 janvier a donné force de loi à l'identité des billets de crédit et de la monnaie d'or dans la circulation, en inscrivant le change fixe de 15 roubles = 1 impériale sur les pièces ; celui du 29 août a établi sur de solides fondements les émissions de billets de la Banque de Russie et leur relation avec l'encaisse or ; il confère à la Banque de Russie un droit assez étroitement limité : lorsqu'elles n'excèdent pas un total de 600 millions de roubles, les émissions de billets doivent être garanties par de l'or, pour la moitié au moins de leur montant ; au delà de ce chiffre de 600 millions tout rouble billet doit être représenté dans l'encaisse de la Banque par sa contre-valeur en or. Vinrent ensuite comme complément de ces lois les oukases du 14 novembre qui prescrivent de frapper des pièces de

5 roubles de la valeur d'un tiers d'une impériale et déclarent les billets de crédit remboursables en or seulement et circulant à l'égal de l'or.

Aux termes de ces oukases, le rouble contenant 77 centigrammes d'or fin est proclamé unité monétaire de l'Empire.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur les avantages qui dérivent pour la Russie de l'assainissement de son régime monétaire: le rouble est devenu une mesure précise de valeur comme la livre sterling et les unités monétaires des pays à circulation normale. La stabilité du rouble est fondée sur l'obligation absolue et la possibilité de la Banque de Russie de rembourser tous ses billets à guichet ouvert.

M. Witte est convaincu qu'il faut mettre l'or dans la circulation, c'est une condition essentielle.

Le rôle de l'argent dans le système monétaire Russe est celui de la monnaie auxiliaire. Un pas nouveau dans cette voie consistera sans doute, nous dit le ministre dans son rapport, à limiter la frappe de la monnaie d'argent pour le compte du Trésor, et la somme que les particuliers sont tenus de recevoir pour un même paiement. La Russie est actuellement assez pourvue d'argent en lingots et monnaies (240 millions de roubles) pour n'avoir plus à acheter ni à frapper du métal blanc avec la même activité que pendant les dernières années.

Les conditions d'une réforme monétaire sont donc remplies et un gage du succès réside dans la politique pacifique et juste de ses souverains : « les principes légués par

l'empereur Alexandre III, et le sincère esprit de faire qui anime Votre Majesté, écrit M. Witte, sont garants que, dans l'avenir comme dans le passé, la politique étrangère de la Russie sera exempte de toute tendance agressive envers les autres Etats pour le bien de notre patrie, et que de ce côté, notre situation économique et financière n'est menacée d'aucun danger. »

C'est là une affirmation qui a été accueillie, dans le monde entier, avec confiance et gratitude. Elle a été confirmée naguère avec éclat, par la note du comte Mouravieff sur le désarmement éventuel.

La Russie tente la grosse expérience de la vente directe tant en gros qu'en détail des boissons alcooliques, au nom de la lutte contre l'ivrognerie, sans se dissimuler que ce problème est des plus ardus, qu'il met l'administration en contact immédiat avec les intérêts économiques les plus divers et les aspects les plus variés de la vie sociale.

En s'attribuant le monopole de la vente des boissons alcooliques, le vin et la bière exceptés, l'Etat a voulu substituer aux spiritueux impurs, des alcools rectifiés, faire disparaître le plus possible les cabarets dans les campagnes, l'eau-de-vie ne pouvant y être vendue qu'au prix coûtant, c'est-à-dire sans aucun bénéfice pour le détaillant, et dans les villes réduire au minimum les restaurants dont la cuisine est l'accessoire et le petit verre le principal. Toute l'eau-de-vie mise en vente dans les magasins de gros et de détail est ou bien rectifiée par l'État ou sous la surveillance de l'État, ou bien achetée par des commerçants hors de la région du monopole, mais de manière à

passer par les mains de la régie. Les bureaux de vente ne livrent l'alcool que dans des bouteilles ou fioles bouchées, cachetées à la cire avec l'empreinte du sceau de l'État et revêtues d'une étiquette indiquant la capacité, le nombre de degrés, le prix qui est strictement proportionné à la quantité de liquide qu'elles contiennent. Il n'est pas permis de consommer dans l'intérieur des bureaux.

Le monopole de la vente de l'alcool a été introduit progressivement, graduellement en Russie, d'abord dans quatre provinces, puis dans neuf. En 1898, son territoire s'étend encore et il embrasse Saint-Pétersbourg. On a constaté que la consommation a diminué, que la qualité du produit consommé s'est améliorée, et au point de vue budgétaire, les recettes ont été de 63 millions de roubles en 1897, de 85 millions de roubles en 1898 (prévisions). C'est une entreprise qui peut réussir en Russie, parce qu'elle s'y fait dans des conditions tout à fait spéciales au pays, alors qu'elle ne pourrait se faire ailleurs, notamment pas en France, quoi qu'en ait dit M. Alglave.

La Russie est en plein essor industriel. Cet essor préparé de longue main, à l'abri d'une politique pacifique, a quelque peu surpris, lorsqu'il est apparu tout à coup dans toute sa grandeur.

La Russie restera longtemps un grand État agricole, mais cependant l'évolution vers l'industrialisme s'y accentue et s'y accuse. Les richesses minières, fer, houille, cuivre, platine, sont considérables, sans parler de l'or qui se rencontre dans l'Oural, en Sibérie, sur l'Amour et sur les côtes de l'océan Pacifique. Des usines importantes

existaient : l'afflux des capitaux venus de Belgique, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, a permis de les agrandir, d'en construire de nouvelles, de profiter de conditions plus rémunératrices pour le capitaliste. L'exposition de Nijni Novgorod en 1896 a servi à constater les immenses progrès accomplis depuis quatorze ans, et ces progrès ne s'arrêtent pas.

XX

La grande Œuvre de Nicolas II

Le gigantesque projet d'un chemin de fer, qui, traversant toute la Sibérie aboutirait à Vladivostock, est dû à Alexandre III, mais Nicolas II en a fait son œuvre personnelle. Il s'est attaché avec persévérance et passion à réaliser la conception grandiose de son père, qui doit avoir sur le développement économique de l'Empire une influence capitale. Il a compris que cette immense voie ferrée, en reliant par l'Asie du Nord l'Europe et l'Amérique, servirait la cause de la civilisation et permettrait de mettre en valeur cette Sibérie quelque peu légendaire renfermant tant de richesses jusqu'à présent inexploitées.

La construction du Transsibérien fut décidée par un rescrit impérial en date du 24 mai 1891. Alexandre III nomma le grand duc héritier, plus tard Nicolas II, président du comité d'études qui fut composé des ingénieurs les plus éminents de la Russie.

Il convient de citer ici le nom du général Bogdanovitch qui, le premier, préconisa l'idée d'une voie ferrée à

travers la Sibérie, et qui, en 1875, délégué au congrès international de géographie à Paris, présentait déjà un rapport très étudié sur la construction du Transsibérien.

Ce rapport fut accueilli avec enthousiasme par un auditoire de plus de 3.000 personnes et valut à son auteur un diplôme d'honneur.

Les études du tracé furent terminées rapidement, car le sol de la Sibérie ne présente pas de reliefs accentués. Les seuls obstacles que devait rencontrer la nouvelle ligne étaient les grands fleuves et les lacs. Il fut décidé que le « Pacifique Russe » traverserait la zone de culture de la Sibérie, de l'est à l'ouest, sur une étendue de 7.600 kilomètres. La ligne devait être à une seule voie avec de nombreux garages et des stations espacées de 40 à 50 kilomètres.

Depuis l'adoption du projet primitif, le gouvernement Russe, d'accord avec le gouvernement Chinois, a décidé la modification du tracé, qui à partir du lac Baïkal, au lieu de contourner la frontière de Chine, traverserait directement la Mandchourie. Au lieu de longer les rives de l'Amour, la ligne franchirait le fleuve et passerait par le territoire Chinois pour aboutir à Vladivostock. On obtiendra ainsi un raccourcissement de 1.100 kilomètres, tout en pénétrant à travers un pays à population très dense, très riche en produits naturels, mais très pauvre en produits manufacturés.

Les travaux commencés à la fin de l'année 1891 furent menés très rapidement, et le Tsarevitch, à son retour du Japon, inaugura l'ouverture de la section de Vladivostock.

Pendant l'hiver de 1893-1894, de Tcheliabinsk à Omsk on édifia 116 stations, on prépara et on posa 270.000 traverses, 4.000 pare-neiges, 11 grues hydrauliques, 3 plaques tournantes, etc., etc. D'Omsk à Tomsk l'activité ne fut pas moindre; on éleva 170.000 mètres cubes de remblais. De Tomsk à Krasnoiacks, on remua 200.000 mètres cubes de terre, et on posa 20.000 traverses.

Le 1er juin 1894 la section de Vladivostock à Sparskoye sur le lac Kauka fut ouverte à la circulation.

Au début du règne de Nicolas II (novembre 1894) 1.518 verstes (la verste équivaut à 1 kilomètre 66 mètres) étaient achevées. Le jeune souverain se fit présenter un rapport détaillé sur la situation de l'entreprise, et donna des ordres pour que les travaux fussent poussés avec une célérité encore plus grande. « Cette entreprise, disait-il, a été le plus grand acte du règne de mon père, et je vais rapidement la mener à bonne fin. » Et de fait il donna à cette œuvre une impulsion merveilleuse. A la fin de 1895, 2.487 verstes étaient complètement terminées, et une voie ferrée ininterrompue était exploitée de Saint-Pétersbourg à l'Yenisséi sur une longueur de 4.610 verstes.

C'est alors que Nicolas II appela au Ministère des Voies et Communications le prince Khilkoff, doué d'un esprit progressiste et libéral et d'une intelligence très pénétrante. Il était inspecteur général des chemins de fer et avait même participé à la construction du Transsibérien dont il avait dirigé plusieurs réseaux.

Sur sa demande les crédits furent augmentés d'une façon régulière, et il fit appliquer une somme de 2 millions

de roubles à l'acquisition du matériel roulant pour les sections de la Sibérie occidentale, de la Sibérie centrale, du Transbaïkal, et de l'Oural du Nord.

Afin de se rendre un compte exact des travaux accomplis, le prince Khilkoff a parcouru personnellement la Sibérie pendant les mois de janvier et février de cette année. Il s'est fait exposer les desiderata des populations et a donné des ordres pour que l'exportation des produits locaux se fît avec la plus grande commodité.

Le 27 février 1898, le chemin de fer de la Sibérie centrale a été classé dans le réseau des chemins de fer de l'Empire.

Maintenant que la fin des grands travaux semble proche et que l'œuvre, qui paraissait au début impossible, est aujourd'hui réalisée, les ingénieurs redoublent de zèle, les chantiers sont partout en pleine activité, et avant deux ans, les locomotives rouleront sans interruption de Moscou jusqu'à Vladivostock.

Nicolas II peut être fier du succès de ses efforts. Il est le premier des souverains ayant visité les populations éparses et clairsemées de la Sibérie.

C'est en traversant ces immenses territoires plus ou moins déserts, plus ou moins marécageux, où les forêts s'étendent à l'infini, qu'il a pu se convaincre de l'utilité incomparable de la voie ferrée voulue par lui et par son père.

Le Tsar fut frappé pendant son voyage de l'isolement des groupes ethniques de la Sibérie, et depuis son avènement il a pris des mesures énergiques dont les conséquences heureuses se font sentir aujourd'hui.

Le Transsibérien est donc destiné à ouvrir la Sibérie à la civilisation économique. Aussi Nicolas II a-t-il favorisé de toutes ses forces l'immigration en Sibérie des paysans de la Russie d'Europe, qui commencent à se trouver à l'étroit par suite de l'augmentation rapide de la population.

C'est ainsi que de nombreux villages jusque là sans aucune importance, prennent peu à peu l'aspect d'une petite ville. En voici un exemple frappant. Dans le rayon de la station d'Issyk-Koul, sur le chemin de fer de la Sibérie occidentale, la population est devenue, en cinq ans, suffisamment dense pour que l'administration ait songé à faire construire une église.

La première pierre fut posée dans le courant du mois de juillet 1897, et l'édifice terminé en quelques mois a été inauguré le 30 janvier dernier

A la suite de cette inauguration, le chef de l'exploitation de la voie ferrée d'Issyk-Koul envoya au Tsar, resté président du comité du Transsibérien, le procès-verbal des travaux accomplis.

Nicolas II en prit connaissance avec une satisfaction qu'il ne chercha pas à dissimuler, et écrivit de sa propre main sur la première page du rapport : « Je m'en réjouis sincèrement. »

Une société charitable s'est constituée il y a deux ou trois ans, afin d'encourager la construction en Sibérie d'églises et d'écoles, en prévision de la formation de groupements populeux. Au mois de février de cette année, l'œuvre a reçu de Mme E. Kuckel, femme du général de ce nom,

un superbe don de 10.000 roubles. L'empereur, qui se rend compte par lui-même des moindres détails relatifs au Transsibérien, prit connaissance du rapport qui mentionnait cette générosité et y marqua cette annotation : « Exprimer à la donatrice ma reconnaissance impériale. »

Sur tous les territoires que traverse la ligne en construction, on remarque une activité extraordinaire, et on assiste à l'éclosion d'une civilisation nouvelle.

Une autre église élevée en un temps très court, est celle de la station de Tcheliabinsk dans la Sibérie occidentale. Commencée le 5 février 1897, elle a été consacrée le 11 février 1898. Nicolas II a écrit au bas du rapport qui lui était communiqué à ce sujet : « Lu avec un vif sentiment de satisfaction. »

Le baron de Baye qui a parcouru plusieurs fois la Sibérie disait récemment dans une interview : « Après avoir traversé l'Oural, où j'ai complété mes collections et étudié les exploitations aurifères des tourbières du lac Tchighir, j'ai suivi la ligne du chemin de fer Transsibérien jusqu'à Krasnoiarks. J'ai pu constater les nombreux progrès accomplis sur cette ligne depuis mon dernier voyage. La vitesse des trains s'est accrue : des ponts ont été construits ; partout où l'on a établi des stations de petits villages se forment, car il ne faut pas oublier qu'à 300 kilomètres et au delà de la voie du Transsibérien le pays est très habitable.

« Les paysans russes ne l'ignorent pas, il y a une émigration continue de tous les peuples de Russie vers cette région de la Sibérie, et leur foi est si grande dans l'avenir

de ce pays neuf qu'ils abandonnent derrière eux leurs



S. M. l'Empereur Nicolas II.
(D'après la plus récente photographie).

terres et leurs maisons pour se rendre dans les contrées que le gouvernement leur désigne... »

Sur la frontière de l'Oural, en Russie d'Europe, c'est-à-

dire au point de départ du Transsibérien, à son raccordement avec les grandes voies ferrées de l'Empire, on constate un semblable progrès.

Le Transsibérien permettra donc à la plupart des centres commerciaux actuels de se développer. On forme, par exemple, de sérieux espoirs sur Irbit, quoique cette ville soit assez éloignée de la voie principale.

Irbit est célèbre par sa foire à laquelle se rendent les Sibériens et les marchands de l'Asie centrale. Sa renommée, sans égaler celle de Nijni-Novgorod est tout aussi étendue. C'est à Irbit que se fait le grand trafic des fourrures. On y a traité en 1897 pour environ 2.700.000 roubles de peaux à fourrures, apportées de la Sibérie en majeure partie. On y vend aussi des denrées agricoles, des produits de pêche ou de chasse, du thé, des métaux, etc.

« Irbit, lisions nous dernièrement dans le journal de la Chambre de commerce de Constantinople, se développe beaucoup depuis quelques années, surtout depuis que, grâce au Transsibérien, la vie commence à s'y réveiller. Les négociants d'Asie viennent y discuter leurs intérêts communs et, de plus en plus, s'habituent et s'intéressent aux marchandises d'Europe, même étrangères. Ces tendances n'iront vraisemblablement qu'en augmentant lorsque le Transsibérien sera terminé, ce qui permettra à un plus grand nombre de négociants de participer à la foire d'Irbit, empêchés qu'ils sont actuellement faute de communications commodes. On peut donc prévoir qu'Irbit deviendra plus important et qu'il y aura de l'argent à gagner pour les maisons etrangères qui y apporteront des

marchandises dont l'écoulement est possible en Sibérie et en Asie centrale. »

Au début de l'exploitation le nombre de trains sera naturellement assez restreint. La ligne servira surtout à transporter, d'une part, du thé, des fourrures, du beurre, de la viande, de l'autre des produits manufacturés, du fer, des machines, etc.

M. Ballod, dans une étude publiée en 1896 dans les « Jahrbücher für National Œkonomie », combat l'idée de ceux qui ne croient pas à la probabilité d'une exploitation, sinon lucrative, tout au moins rémunératrice. Le thé, par exemple, pourra donner de très beaux revenus de transports. De plus les marchandises à destination du Japon et de la Chine ou provenant de ces deux pays prendront vraisemblablement la route de Sibérie.

Quant à la circulation des voyageurs, si on applique à la nouvelle ligne le tarif entièrement réduit qui est en vigueur en Russie, on constate que le voyage de Tcheliabinsk à Vladivostock coûtera 225 francs en 1re classe, 135 francs en seconde, 90 francs en troisième. De Berlin à Tcheliabinsk le prix des billets est de 170 francs en 1re classe, de 110 francs en seconde, de 72 fr. 50 en troisième.

Au total le transport d'un voyageur du centre de l'Europe à l'entrée des possessions russes coûterait 395 francs, 245 francs et 162 fr. 50 suivant les classes, c'est-à-dire deux fois ou deux fois et demie moins cher que le voyage par mer jusqu'à Shanghaï ou Nangasaki. Même en ajoutant le prix du billet par mer à partir de Vladivostock, la différence sera encore extrêmement sensible.

Les Anglais prévoient déjà que si un embranchement était poussé jusqu'à Pékin, on pourrait se rendre en dix jours de Londres à la capitale chinoise en passant par Saint-Pétersbourg. De Vladivostock à Nagasaki on compte environ 600 lieues marines et le trajet de Londres au Japon pourrait s'effectuer en 16 jours, alors qu'aujourd'hui, par la voie du Canadien Pacifique, il faut 28 jours. On est donc en droit d'attendre du trafic des voyageurs ordinaires et de celui des émigrants qui sont transportés en 3e classe un ensemble de recettes qui atteindront environ 20 millions de francs.

On voit par cet exposé l'influence économique considérable qu'aura le Transsibérien sur les relations entre les parties extrêmes du vieux continent et aussi avec l'Amérique du Nord.

Qui pourrait dire si cette froide terre de l'Alaska où les champs d'or du Klondyke attirent une foule de chercheurs avides, où l'on revoit les scènes tragiques qui marquèrent autrefois la prise de possession des gisements aurifères en Australie, ne profitera pas la première de la voie Transsibérienne? Le détroit de Behring n'est pas large.

Il y a quelques années, M. Elisée Reclus faisait à ce propos, dans son magistral ouvrage sur l'Amérique boréale, les réflexions suivantes : « Les relations locales de la Sibérie à l'Alaska sont trop insignifiantes pour qu'il vaille actuellement la peine de relier directement les deux terres l'une à l'autre. Il en sera autrement lorsque le chemin de fer transcontinental Sibérien, de Perm à l'embouchure de l'Amour et à Vladivostock, aura été construit. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, la situation a été singulièrement modifiee par la découverte des champs d'or de l'Alaska. Et qui sait si dans un avenir prochain nous n'entendrons pas crier sur les quais de la gare de l'Est : « Les voyageurs pour Vladivostock et le Klondyke en voiture ! »

Nous sommes à une époque où il ne faut s'étonner de rien.

XXI

L'Avenir

Jamais autant qu'aujourd'hui le rôle de prophète n'a été difficile à exercer. Neuf fois sur dix c'est l'imprévu qui arrive, et les plus savantes combinaisons de la vieille diplomatie européenne se trouvent déjouées par le hasard. Il faut ajouter aussi que les grandes puissances, en tournant leurs ambitions vers les colonies asiatiques ou africaines, ont augmenté le nombre de leurs soucis, si elles se sont préparé pour l'avenir de vastes champs de richesses à cultiver. Les pays nouveaux que chacun veut découvrir et... exploiter à l'européenne, pourraient bien ménager un jour à la civilisation du vieux monde de désagréables surprises.

Je crains notamment que notre pays ne regrette un jour amèrement de s'être laissé entraîner trop hâtivement dans les expéditions coloniales nombreuses qui lui ont coûté jusqu'ici tant d'hommes et tant d'or. C'est sur le continent tout d'abord que devait se porter tout l'effort gaspillé dans les guerres lointaines, et si ce seul but avait été poursuivi, il n'est pas téméraire de dire que le drapeau tricolore flotterait aujourd'hui sur les murs de Metz ou de Strasbourg.

Maintenant, si au fond de l'âme populaire subsiste, aussi fort que le lendemain de la guerre, le sentiment de « revanche », on ne peut nier néanmoins qu'il n'y ait quelque chose de changé.

Les yeux sont loin d'être hypnotisés sur la trouée des Vosges. D'autres préoccupations sont nées, et, il faut le dire également, la génération qui vient n'aura pas *assisté* à la douleur de la patrie.

L'alliance franco-russe a souvent été considérée comme une panacée : ce n'est pas ainsi qu'on la considère en Russie, et ce n'est pas la combattre que d'en marquer le caractère véritable. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec plusieurs hauts fonctionnaires russes et j'ai pu me convaincre, en les entendant, que nombre de nos compatriotes se faisaient des illusions dangereuses sur un ou deux points importants. Tout d'abord, l'alliance entre la Russie et la France est purement défensive, et ni le Tsar Alexandre III, ni le Tsar Nicolas II n'ont voulu lui donner un caractère différent. Bien entendu, si la France était attaquée par l'Allemagne, l'armée russe entrerait immédiatement en campagne pour nous soutenir. Mais la Russie n'entend pas s'engager dans une guerre de « revanche ». La note russe dont j'ai donné le texte au début de ce livre et les commentaires des journaux russes le prouvent surabomment. La question d'Alsace-Lorraine n'a jamais été agitée dans les pourparlers de la diplomatie russe et de la diplomatie française.

Mais il a été spécifié qu'en Orient et en Extrême-Orient les deux puissances marcheraient la main dans la main.

On a déjà vu l'effet de cette politique dans la guerre sino-japonaise, et dans les affaires de Chine. Le Tsar Nico-



Phot. Passetti

LA FAMILLE IMPÉRIALE

S. M. l'Impératrice Alexandrovna. S. M. l'Impératrice.
S. A. I. la Grande-Duchesse Olga. S. A. I. la Grande Duchesse Olga (sœur du Tsar).
S. A. I. la Grande-Duchesse Tatiania.
S. A. I. la Grande-Duchesse Xénie. S. M. l'Empereur Nicolas II.

las II, comme son père, s'est donné comme règle de développer au point de vue économique et commercial la puissance de la Russie, et, en Extrême-Orient comme ailleurs,

il poursuit avec beaucoup de patience et d'intelligence cette politique. C'est surtout par la paix que ses efforts sont couronnés de succès, et on peut être certain que la paix ne court aucun risque du côté de la Russie.

Malgré la récente attitude de la presse et du gouvernement français, je me refuse à croire à un conflit armé entre l'Angleterre et la Russie et la France. Presque chaque mois on l'annonce, mais les diplomates de ces trois pays sont trop habiles pour se lancer dans une pareille aventure qui remplirait de joie les chauvins allemands.

Je sais bien que dans l'entourage du Tsar Nicolas II, le prince Oukthomsky est un ennemi acharné de l'Angleterre. On m'a même raconté cette anecdote dont on m'a affirmé l'authenticité.

Le prince Oukthomsky, après avoir terminé le dernier volume concernant le voyage qu'il avait fait avec le Tsarevitch, en soumit le texte à l'Empereur, lui disant :

— Je demande à Sa Majesté de lire ce livre, car il y a de nombreuses attaques contre l'Angleterre et...

— Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ? interrompit le Tsar.

— Comme S. M. l'Impératrice est la petite-fille de la reine d'Angleterre... reprit le prince...

Le Tsar ne le laissa pas achever.

— Ma femme, dit-il, est impératrice de Russie. Continuez à écrire comme vous l'avez fait jusqu'ici.

Évidemment, il y a eu et il y aura souvent choc d'intérêts entre l'Angleterre et la Russie, mais les chances sont grandes pour que les sentiments plus ou moins hostiles de ces deux puissances l'une pour l'autre

ne dégénèrent pas en échange de coups de canon.

Le prince Oukthomsky est certainement *personna gratissima* auprès de Nicolas II, mais ce serait exagérer son importance que de voir dans ses déclarations l'écho des opinions impériales.

Tout dernièrement, ce prince, qui en même temps qu'il dirige la banque russo-chinoise, a la rédaction en chef du *Peterburgskaya Viedomosti*, s'est laissé interviewer par le Dr Paul Rohrbach, et il a dit que « la coopération de la Russie et de l'Allemagne, avec la France contre l'Angleterre était la conception fondamentale de sa *propre politique* ». Il n'a pas caché cependant qu'il critiquait l'attitude de la Russie et de l'Allemagne en Extrême-Orient, condamnant surtout la prise de Kiao-Chaou par cette dernière puissance qui avait eu pour conséquence l'établissement prématuré de la première à Port-Arthur.

Il n'est pas besoin d'insister maintenant pour prouver que le rédacteur en chef de *Peterburgskaya Viedomosti* n'exprime que ses idées toutes personnelles, qui peuvent se trouver, sur ce point important, en désaccord avec celles du ministre des affaires étrangères russes, qui n'agit que d'après la volonté de Nicolas II.

Cette volonté souveraine, on peut en être sûr, se refusera toujours à entrer dans la voie des aventures sanglantes, à moins d'y être contraint pour défendre les droits de la Russie. Au lendemain de la mort d'Alexandre III, M. Bunge, qui avait initié le Tsarevitch aux questions de finances et d'économie politique, écrivait à un de ses amis habitant Paris :

La perte que nous venons de faire est cruelle. Le grand défunt était doué d'une force morale extraordinaire. Ce qu'il disait exprimait toujours sa pensée. Aussi il aimait la vérité et détestait le mensonge : même l'ambiguïté de langage lui était antipathique. Ceux qui ont eu le bonheur d'approcher Alexandre III peuvent témoigner de sa rare bonté et de sa délicatesse. Si une faute avait été faite, au lieu de faire un reproche, il s'accusait lui-même.

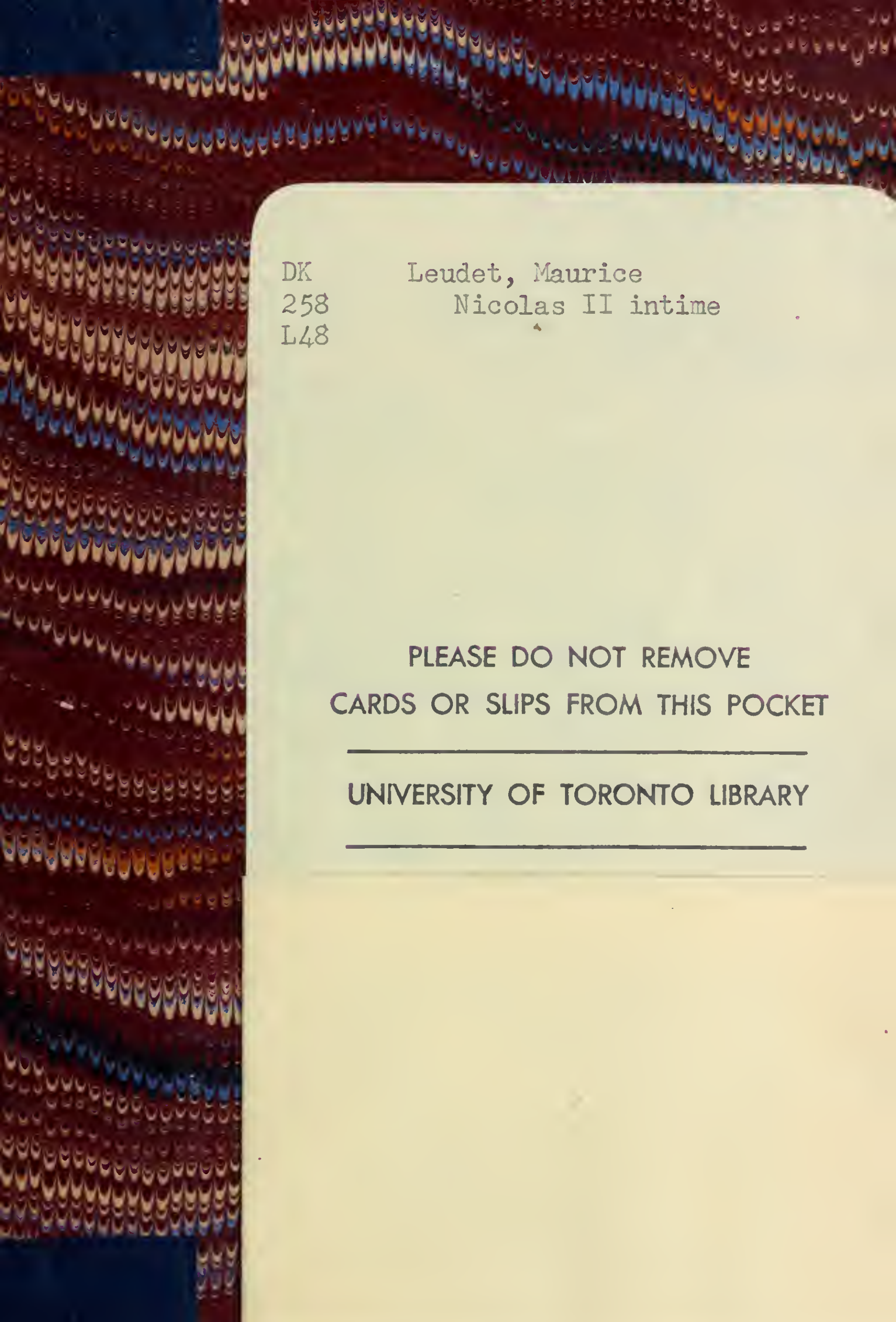
Notre nouvel empereur est jeune, mais c'est une haute intelligence, et il est parfaitement maître de lui. Cela nous donne de bonnes espérances.

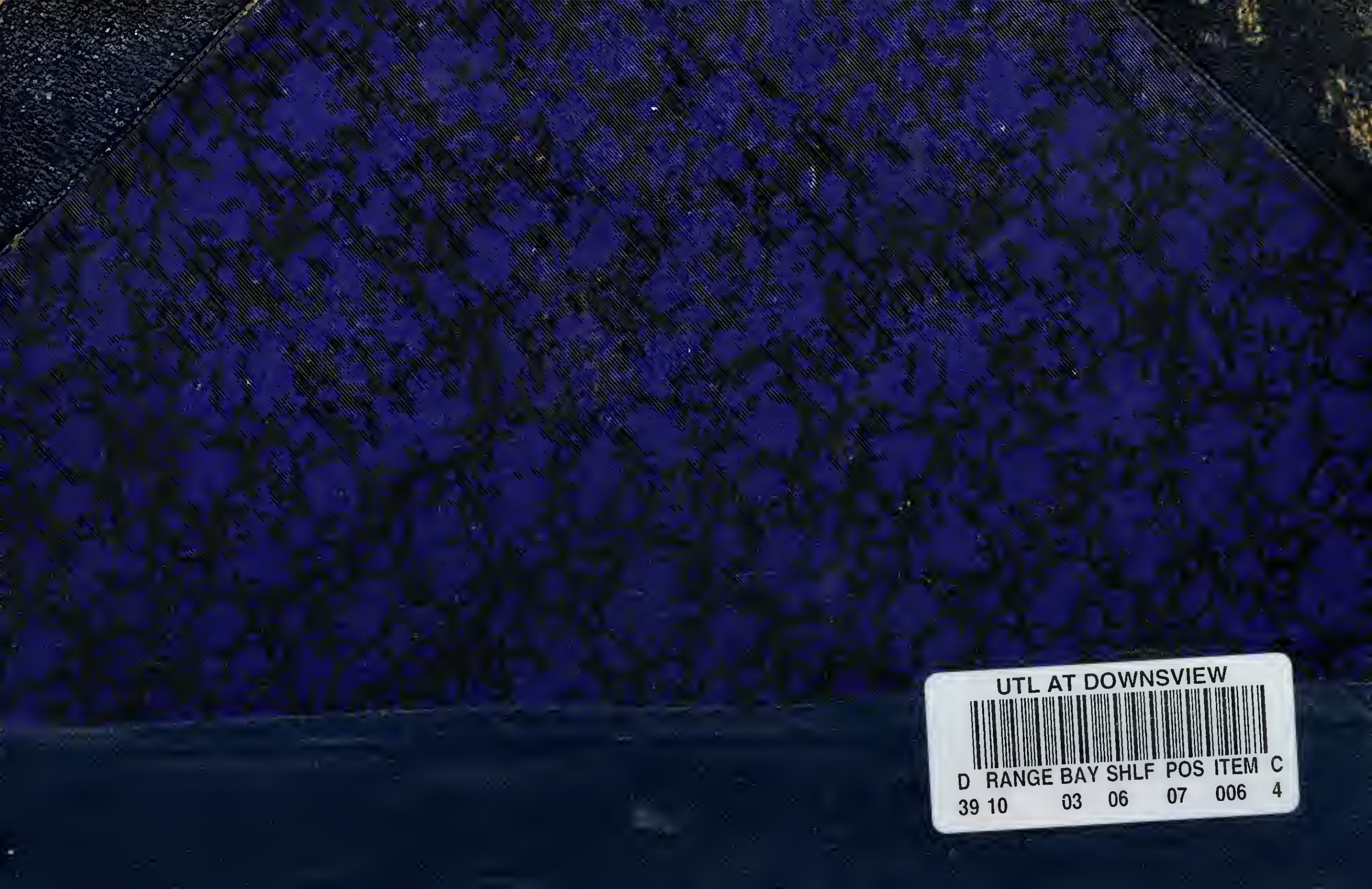
Chacun souscrira au jugement porté par M. Bunge sur Alexandre III et sur Nicolas II en termes aussi justes. Le peuple a aujourd'hui plus que de « bonnes espérances » dans son Tsar bien-aimé, et les patriotes de France font des vœux pour que la Russie conserve longtemps à sa tête un empereur qui commande le respect et la sympathie du monde entier.

TABLE

	Pages
L'Aïeul	1
Alexandre III et le Tsarevitch	9
La Maison de Pêche en Finlande	27
La Famille Impériale à la Cour de Danemark	31
L'Éducation de Nicolas II	47
Le Voyage du Tsarevitch en Orient	75
Le Mariage	95
Le Voyage à Paris et la Maison de l'Impératrice	111
Une Journée du Tsar	123
Nicolas II à table	133
L'Entourage du Tsar	145
Les Grands-Ducs	151
Les Ministres	159
Les Fêtes à la Cour	169
La Cour Impériale	175
L'Ordre des chevaliers de Saint-Georges	179
Les Palais Impériaux. (Moscou, Pétersbourg et Péterhoff)	187
Les Écuries Impériales et les voitures	215
Les Finances de l'Empire et l'Empereur	227
La Grande Œuvre de Nicolas II	235
L'Avenir	247




DK
258
L48
Leudet, Maurice
Nicolas II intime
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 03 06 07 006 4